Tome XX. N° 24 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 Mars 1925.

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Le salon d'Aliénor

Nous n'avons plus de salons littéraires. La décadence est effroyable. Tous les ans, de grands écrivains disparaissent. Et dites-moi qui les remplace? Nous entrons dans la nuit et nous ne vivrons plus que de souvenirs. »

Ainsi gémissait Mme Simonin. Elle jetait des regards chargés de tristesse sur les photographies de quelques auteurs qu'elle avait longtemps reçus à dîner. Elle croyait, pour cette raison, qu'ils devaient quelque chose à son génie. Elle se figurait les avoir découverts. A la vérité, elle avait recherché les réputations acquises au temps de sa jeunesse. Et n'ayant plus, pour appuyer son jugement, l'avis de ses aînés, elle se sentait dans l'incertitude et le vide.

Aux plaintes et aux regrets de Mme Simonin, Hippolyte Girardot fit un écho lugubre. Il flattait son hôtesse et il prenait plaisir à enterrer ses contemporains. Longtemps leur gloire l'avait rongé d'une envie silencieuse tandis qu'il végétait dans la médiocrité. D'une encre abondante et d'un esprit sans grâce, il n'avait tiré que des livres délaissés du lecteur. Sa revanche était de survivre à ceux qui lui avaient volé sa part de succès.

— On ne les remplacera pas, dit-il. Il n'y a personne dans la génération qui monte. Autrefois, une seule promotion

de l'École normale donnait Bachelu, Mayeux et Lucot. Poètes, critiques, historiens, romanciers, c'était une pléiade. Elle ne nous sera pas rendue.

Hippolyte Girardot savait qu'une pléiade est formée de sept noms. Il n'en citait que trois pour laisser de la marge et parce qu'il y rangeait secrètement le sien.

— « La terre valut moins cette année-là, car le vieux Conon mourut, » murmura M. Huguet à l'oreille de sa voisine. Elle avait un front animal, de belles épaules et on l'appelait la lionne. Il cherchait à lui plaire en l'amusant et elle aimait la moquerie. Elle rit, sans d'ailleurs savoir pourquoi. Mme Simonin les regarda sévèrement.

— C'est très mal, monsieur Huguet. Les messes basses sont défendues. Il faut répéter tout de suite ce que vous avez dit à notre lionne.

— Mon Dieu, madame, je parlais d'un poète qui a vécu il y a six cents ans. Sa gloire fut incomparable. Il n'est plus connu que de M. Bédier, de M. Jeanroy et de quelques étudiants en Sorbonne. Il s'appelait Conon de Béthune. Lorsqu'il mourut, il sembla que la littérature française fût découonnée. Et un chroniqueur écrivit ce mot qu'un orateur subil a placé l'autre jour, sans avouer son larcin, à l'enterrement de Bachelu : « La terre valut moins cette année-là, » ce qui exprima le deuil des lettres et de la société en 1224.

— M. Huguet est savant et il a toujours des choses plaisantes à dire, fit Hippolyte Girardot avec aigreur. Moi aussi, quand j'étais jeune, j'ai soutenu des paradoxes.

— Oh ! j'aime beaucoup les paradoxes, s'écria miss Bawble. Il faut que M. Huguet nous dise tout de suite le sien.

M. Huguet avait craint d'être coupé par Hippolyte Girardot et il ne se fit pas prier.

— Un paradoxe, dit-il, n'est le plus souvent qu'une banalité méconnue ou tombée dans l'oubli. Pourquoi n'y aurait-il pas eu des salons littéraires voilà six ou sept cents ans? Il y en a eu, les manuels de littérature en font foi. Ceux de la reine Aliénor et de ses filles furent très brillants. On y voyait des précieuses. On s'y moquait du roi Louis VII et l'on y disait que ce Capétien avait la forme enfoncée dans la matière parce qu'il comprenait peu de chose aux subtilités de Chrétien de Troyes et de Conon de Béthune ou de leurs maîtres et prédécesseurs, car j'avoue qu'ici je

m'embrouille un peu dans la chronologie. Tant et si bien qu'Aliénor voulut connaître des amours plus raffinées, ce qui eut pour l'histoire de France des conséquences incalculables.

Miss Bawble l'interrompit :

— En Angleterre aussi, nous avons de vieux poètes et des dames du temps jadis. Si je comprends bien, ce Chrétien de Troyes et ce Conon de Béthune ont été d'aussi grands hommes que le pauvre Mayeux qui est mort l'année dernière et Bachelu que nous venons d'enterrer.

— Oh ! miss, répondit M. Huguet, ce n'est pas gentil de souligner la pauvreté de mon paradoxe. Il est vrai que j'aimerai Mayeux et Bachelu jusqu'à mon dernier jour, tandis que, des grands écrivains du douzième siècle, j'ai lu ce qu'en a cité Gaston Paris, qui, d'ailleurs, en dissertait négligemment. Nous mettons beaucoup de nous-mêmes dans les livres de nos contemporains, et c'est pourquoi ils sont exposés à mourir avec nous.

Un des habitués du salon de Mme Simonin n'avait encore rien dit. C'était un médecin qui soignait les gens de lettres et qui les observait depuis longtemps. Fidèle à la méthode expérimentale, il n'avançait jamais rien sans fournir des exemples. Et il s'exprima, comme toujours, avec prudence et modération :

— J'ai vu déjà s'obscurcir tant de célébrités que je doute de la durée de nos gloires. Quand je pense qu'on a mis Henri Rabusson en parallèle avec Anatole France et Robert de Bonnières au même rang que Paul Bourget. Qui se souvient de Bonnières et de Rabusson?

— Jules Lemaître les tenait en sérieuse estime, dit M. Huguet. Mais tous les recueils de critique sont remplis de ces défuntes célébrités. Il suffit de voir Sainte-Beuve, et ses essais malheureux pour distinguer les gloires futures parmi les jeunes talents. Les palmarès des *Nouveaux Lundis* sont depuis longtemps des cimetières.

La lionne trouva que la conversation devenait trop sérieuse, car elle espérait un peu d'ironie. Elle interrompit M. Huguet.

— Nous voilà bien loin du salon d'Aliénor. Racontez-nous donc ce qu'on disait chez cette dame du douzième siècle.

— C'était très compliqué. Et je crois que, si nous pou-

vions entendre les propos de ce monde courtois, nous n'y comprendrions goutte. On y commentait les subtilités de Chrétien de Troyes et de Conon de Béthune qui égalaient au moins celles de M. Paul Valéry.

A ce nom, Mme Simonin dressa l'oreille. Elle pensait toujours à renouveler son cercle et elle s'écria impétueusement :

— Paul Valéry ! Il faudra nous l'amener un de ces jours. J'ai un grand désir de le connaître.

— Je le connais très bien, dit miss Bawble. J'ai tous ses livres sur grand papier. Il est très célèbre en Amérique.

— L'auteur de *Charmes* et d'*Eupalinos* est un poète. Et il aurait été comme chez lui chez Aliénor, poursuivit M. Huguet. La société de ce temps-là raffolait de poésie pure. Elle avait même le goût de la poésie algébrique. A l'hôtel de Rambouillet, on n'a pas été plus intellectuel. La preuve en est qu'Aliénor avait horreur de la littérature de guerre.

— Moi aussi, et nous tous, dit Mme Simonin avec autorité. C'est une littérature ennuyeuse et banale. Il y a tant d'autres sujets plus intéressants à traiter ! Heureusement Freud est venu et il nous a tirés de là.

— Mais de quelle guerre pouvait-on parler au douzième siècle? demanda ingénument la lionne.

M. Huguet se tourna vers elle, car il avait toujours plaisir à la regarder :

— Des croisades, madame, tout simplement. Et vous ne pouvez savoir à quel point elles ennuyaient les contemporains. Tenez, supposons que j'entreprenne de vous raconter l'expédition des Dardanelles. Je vois d'ici que vous m'écouterez distraitement. Vous préféreriez quelques commentaires sur le freudisme. Vous savez, quand on rêve d'un chapeau, c'est très grave. Et d'une échelle ! On est au bord de l'inceste... Toujours est-il que le moyen âge a très peu senti et à peine rendu la poésie des Croisades. Le siège d'Antioche produisait l'effet d'une relation d'état-major et la prise de Constantinople n'excitait pas plus les esprits que le débarquement de Salonique. Un auteur qui voulait plaire devait parler de l'éternel amour et de ses complications. Ou bien il allait chercher ses sujets dans le passé. Car les hommes du moyen âge ont trouvé leur temps banal et plat. « Banal » veut dire, d'après l'étymologie, ce que la loi rend commun à

tous, ce dont tout le monde doit se servir. Chaque siècle à son tour est une banalité. Toutes les époques ont été grises et monotones pour ceux qui les ont vécues. On dit : « J'aurais voulu voir cela. » Et ceux qui l'ont vu n'ont rien vu de plus que nous. Ils ont voulu s'évader hors de leur âge. Ils ont subi comme nous l'attrait du passé : c'est vieux comme le monde. Qu'y a-t-il de moins coloré que le présent? La couleur vient avec les années. Elle vient très tard. Pendant les Croisades, Pierre l'Ermite était quelqu'un comme le Père Coubé, et Godefroy de Bouillon un militaire comme le maréchal Foch. Savez-vous quand le sultan Saladin est entré dans la poésie? Avec le Tasse, au seizième siècle, quand les Croisades étaient sorties depuis longtemps de la réalité. Et dire qu'il y a des gens qui auraient voulu vivre en Italie au temps de la Renaissance ! Ils ne savent pas à quel point ils se seraient ennuyés. Pour se distraire, on lut alors la *Jérusalem délivrée*. Tandis qu'au siècle où l'on délivrait Jérusalem, le public, pour rêver, voulait entendre l'histoire de Tristan et Yseult, ou celle de Lancelot du Lac.

— Cette loi de la littérature est une loi de l'esprit, dit à son tour le docteur. Pour animer notre imagination, il faut nous éloigner dans le temps ou dans l'espace. On croit toujours qu'on est mieux ailleurs. Nous nous figurons que les gens d'autrefois échappaient aux soucis quotidiens de l'existence. Nous croyons aussi que les habitants des antipodes mènent une vie différente de la nôtre, une sorte de vie supraterrestre, dégagée de nos petits ennuis, comme les héros de romans, qui n'ont jamais besoin d'aller chez le dentiste. *Ripæ ulterioris amore.* Tout le monde voudrait être sur l'autre rive. J'étais un jour dans un des lieux les plus étonnants du monde, dans la Lavra de Kiev, catacombes de l'Église russe, où l'on voit les momies de Nestor et d'Antoine, et, coiffée d'une mitre, la tête de Jean le Souffrant qui vécut trente ans enterré jusqu'au cou et reste tel qu'il est mort.

M. Huguet observa d'un mot que ces terribles mortifications avaient lieu au douzième siècle, à peu près le temps où la courtoise Aliénor s'entretenait de subtilités amoureuses, ce qui fait que la Russie était alors aussi différente de la France qu'elle peut l'être aujourd'hui.

— Comme nous arrivions, reprit le docteur, dans la sombre thébaïde où Nestor, Antoine et Jean avaient macéré leur chair pour sauver le peuple païen, le moine qui me con-

duisait, ayant reconnu un étranger, me demanda si j'étais Français. Je lui répondis que oui. Alors, à la lueur des cierges que nous tenions, je vis son visage s'enflammer et, d'une voix qui tremblait, il murmura : « Parij ! Parij ! » Près des confesseurs et des martyrs de son Église, dans leurs cavernes mystiques, ce moine rêvait à des choses qui n'ont jamais fouetté notre imagination parce que nous les voyons tous les jours.

— La momie de Nestor, fit la lionne, n'est pas une société très ragoûtante. N'en doutez pas : votre moine russe rêvait du Moulin-Rouge.

— Les plaisirs en sont médiocres, dit M. Huguet. Mais il se peut que la renommée de ce lieu soit plus solide, étant universelle, que celle des niches souterraines où ont médité les saints de l'orthodoxie. Tout est dans la légende, et l'on ne sait guère comment les légendes se créent. Toutefois il est certain qu'elles ne se créent qu'avec l'aide du temps et grâce à des apports inconnus. Si nous n'avons pas de littérature de guerre, c'est parce que nous sommes encore trop près des événements. La légende de 1914 s'élabore peut-être. Peut-être aussi ne trouvera-t-elle jamais une expression poétique et littéraire. Ce serait une erreur de croire que tous les grands faits de l'histoire dussent enfanter des œuvres immortelles ou seulement remarquables. Il y en a qui ne donnent rien. Waterloo et Sedan ont plu, si je peux dire, parce que le sujet appartenait à un genre net, propre à l'ornement des cheminées et des tombeaux, qui flattait le goût secret des hommes pour les désastres et pour les ruines. La littérature s'est jetée sans délai sur ces catastrophes. La légende était toute faite. On a réussi du premier coup. Mais voyez les campagnes de Louis XIV. Mêlées de victoires et de revers, elles se terminent, à peu près comme en 1918, par un résultat plus honorable que certain. Ce qu'il en reste dans la poésie, ce n'est pas l'ode savante sur la prise de Namur. C'est *Malbrough s'en va-t-en guerre*. Il n'est même pas sûr que la guerre de 1914, après avoir ébranlé le monde, laisse l'équivalent de Malbrough. Cette petite épopée est peut-être due au hasard.

Hippolyte Girardot, désireux de briller à son tour, fit alors cette remarque :

— C'est qu'en vérité les Français, qui n'ont pas la tête épique, ont très peu le génie légendaire. Les Allemands l'ont

bien plus que nous. Ils vivent encore de leurs légendes et surtout des nôtres, comme le prouvent *Tristan* et *Parsifal*. Ils ont même mis en ballades romantiques la guerre de Sept ans qui, chez nous, n'a produit que les caricatures de Voltaire. Cependant il faut dire que, de tous ces événements qui viennent, à peu près une fois par siècle, bouleverser la vie des nations, le même élément poétique ou romanesque surgit toujours. C'est l'aventure du soldat qu'on a cru mort et qui rentre à son foyer. Le thème du retour doit être très ancien. Il a donné l'*Odyssée*. Il a donné, M. Huguet ne l'ignore pas, toute une floraison de romans et de nouvelles au temps des Croisades. Il a donné enfin le *Colonel Chabert*. Personne ne s'est peut-être aperçu que Balzac avait tout simplement remplacé Ilion par Moscou et renversé l'histoire de Pénélope en supposant infidèle la femme du héros.

— Alors, dit le docteur, le roman ne serait qu'une dégénérescence de l'épopée? C'est une thèse qu'on a beaucoup soutenue.

— Et voilà pourquoi, répliqua Mme Simonin, on va jusqu'à dire aujourd'hui que le roman n'est pas un genre littéraire. Il faut avouer plutôt que le roman est l'épopée moderne. Ce sont des épopées qu'ont écrites Balzac, Flaubert et Zola. Notre siècle est celui des romanciers.

Elle dit et jeta des yeux chargés de regrets sur quelques photographies ornées de dédicaces. On respecta un instant ce deuil et ce silence que M. Huguet interrompit en ces termes :

— Dans la dispute qui vient de s'élever sur le roman, je crains d'abord que la question soit mal posée. On se plaint de l'abondance de ce genre de production. Peut-être, toutes proportions gardées, n'est-elle pas beaucoup plus grande qu'à d'autres époques. On a toujours raconté beaucoup d'histoires. Et ce sont toujours les mêmes, mises à la mode du temps. Nous savons, par exemple, que les *Incas* de Marmontel ont eu un immense succès. Qui a jamais lu les *Incas*? Personne, ou du moins je l'ai cru jusqu'au jour où j'eus rencontré un amateur qui avait eu ce courage. Le succès des *Incas*, selon lui, s'expliquait fort bien. C'est un livre adroitement composé, où entrent des doses égales de sensibilité, d'érotisme et de philosophie humanitaire, bref, la recette de *la Nouvelle Héloïse* et de *la Garçonne*. Recette infaillible à toutes les époques. Le roman est une espèce de

gaufrier dans lequel on coule toujours la même crème accommodée au goût du jour. L'erreur principale du « stupide dix-neuvième siècle », en littérature, est d'avoir fait du roman la principale des œuvres d'art et peut-être, tout simplement, d'y avoir vu une œuvre d'art.

Mme Simonin, saisie d'indignation, déclara qu'elle ne pouvait entendre de tels blasphèmes.

— Madame, dit M. Huguet avec douceur, M. Paul Bourget, qui a médité profondément ces sortes de choses, a coutume de dire que le roman ne peut survivre que comme document sur les mœurs. Je crois bien qu'il a raison. C'est ainsi que des professeurs lisent encore le *Grand Cyrus* et *Clélie*. Citez-moi un grand écrivain français qui soit resté pour avoir écrit l'histoire d'un monsieur et d'une dame, ce qui est aujourd'hui la matière de six volumes qui paraissent chaque jour. Le roman commence à vieillir et à radoter. Il dépérit par prolifération. Il est en train de se perdre dans le ronron, comme la tragédie au dix-huitième siècle. D'où son malaise, et la querelle qui, depuis quelque temps, met aux prises de bons esprits. Qui sait si l'on ne finira pas par s'accorder sur ce point : le roman ne peut survivre que sous la forme de contes philosophiques ou de souvenirs poétisés? Voltaire a laissé l'inimitable modèle des uns et Renan, avec *Emma Kosilis* et le *Broyeur de lin*, le brillant exemple des autres. Parce que quelques auteurs, au dix-neuvième siècle, ont mis un tempérament vigoureux ou une subtile analyse dans le récit de leurs historiettes, on a placé le roman au-dessus de tout. Tout le monde en a écrit, même ceux qui avaient la vocation d'autre chose. D'excellents écrivains y ont fait fortune. Ils y ont gâté leur talent et gaspillé des trésors. Ce n'est pas eux que j'accuse. C'est un siècle industriel et grossier.

— Dites-nous des noms, demanda miss Bawble.

— Ils seraient trop, mademoiselle. C'est un véritable massacre de notre littérature. Les mieux doués de nos auteurs ont tenu à rivaliser avec Xavier de Montépin.

— En somme, dit Mme Simonin, vous tenez le roman pour un genre inférieur. Je voudrais bien savoir pourquoi.

— Parce que, madame, c'est un genre trop facile. Remarquez bien que la liberté du romancier est absolue. Non seulement il manie son sujet à son gré et fait parler comme il veut ses personnages, mais encore il peut parler à leur place

et, quand il est embarrassé, nous expliquer leur caractère, se sauver par une description et porter le lecteur dans la coulisse. Cela fait penser au mot fameux : « Le premier imbécile venu peut gouverner avec l'état de siège. » Remarquez au contraire que le plus méchant vaudeville exige l'observation des lois du théâtre, qui sont certaines, et un autre effort de composition. En fait de lois du roman, M. Paul Bourget n'a reconnu que la « crédibilité », c'est-à-dire la nécessité de donner aux situations et aux personnages, pour les rendre acceptables, une logique qui ne se trouve pas dans la vie. Aussi les romans les plus artistiques sont-ils les moins « vécus » et ceux où il y a le plus de fantaisie, c'est-à-dire, en apparence, de liberté, mais en apparence seulement. Car il est beaucoup plus difficile de raconter *Peau d'Ane* que l'histoire d'un commerçant du Sentier.

— Alors, dit Mme Simonin, l'œuvre d'art se juge à la difficulté vaincue?

— Pas à cela seulement, sinon Campistron vaudrait Racine. Mais, quand il n'y a pas de difficulté à vaincre, l'esprit, la langue, tout se relâche. Les grands romans sont ceux où l'auteur s'est imposé des règles à lui-même, ce qui est encore mieux que s'il les avait reçues du dehors. En ce cas, on peut dire qu'on se rapproche du chef-d'œuvre. Vous voyez que je fais la part assez belle au roman.

— Donnez-nous des exemples, demanda de nouveau miss Bawble.

— Je m'en garderai bien, dit M. Huguet, car demain matin nous serions encore ici à nous disputer. Je m'aperçois même qu'il est temps que je m'arrête. J'ai beaucoup trop parlé, et je m'en excuse. C'est la faute de cette Aliénor que, du reste, j'ai dû confondre avec ses filles, car je crois bien l'avoir fait vivre au delà de son âge. Mais j'ai un faible pour les beaux esprits du douzième siècle, où, selon Gaston Paris, la société courtoise ne regardait pas tant aux choses qu'on disait qu'à la façon dont elles étaient dites.

— Gaston Paris, cela peut encore se trouver? demanda toujours miss Bawble.

— Miss, je vous prêterai la *Poésie du moyen âge*, et vous y verrez toutes les gloires littéraires qui sont mortes. Je crois d'ailleurs que la littérature essentielle, la seule qui franchisse les siècles, ce sont les proverbes, et aussi les fables, qui s'apparentent aux proverbes. Est capable de

durer ce qui est vraiment général. On a prouvé que le *Meunier, son fils et l'âne* était, comme *Zadig*, un récit déjà parfait dans la plus haute antiquité de l'Inde. Mais je ne veux pas rentrer dans la série des paradoxes à bon marché. Vous me demanderiez ensuite comment j'accorde le goût de la poésie subtile avec celui de Sancho Pança, l'homme aux proverbes, et nous n'en finirions plus.

— Ce sera pour la prochaine fois. On vous pardonne, dit Mme Simonin. Mais vous savez, je tiens absolument à connaître Paul Valéry.

— Vous le connaîtrez, madame. Je l'admire et je l'aime. Et puis, quel oiseau rare : on le recherche, il est célèbre et il n'a pas écrit de romans.

JACQUES BAINVILLE.

Saint Paul[1]

IX

Le conflit sur les observances.

Toute force en croissance doit franchir un instant critique dont sa destinée dépendra ; de même qu'une bataille se gagne dans une certaine minute où il faut prendre une décision. Jésus, en tant qu'homme, ne s'est pas dérobé à cette loi. Avant sa vie publique, il accepta la tentation dans le désert et il trouva, pour confondre les puissances du mal, trois paroles, trois coups d'épée qui signifiaient : J'ai vaincu le monde.

L'Église, avant de surmonter les hérésies, eut à se dégager d'un péril qu'impliquaient ses origines juives. S'affranchirait-elle pleinement de la synagogue ou imposerait-elle aux païens convertis les observances pharisaïques, la circoncision, le sabbat, les néoménies, le tracas des impuretés légales?

La circoncision, bien que d'autres peuples — tels les Égyptiens — l'eussent pratiquée, faisait des Juifs, aux yeux d'un païen, des gens à part, et les désignait à la risée publique. Voici comment les jugeait un Romain cultivé, Pétrone, au temps de saint Paul :

(1) Copyright 1925 by Bernard Grasset. — Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 février, 1er mars 1925.

« Quand même il adore la divinité sous la forme d'un porc et invoque l'animal aux longues oreilles, un Juif, s'il n'est pas circoncis, se verra retranché du peuple hébreu, et forcé d'émigrer vers quelque ville grecque où il sera dispensé du jeûne du sabbat. Ainsi, chez ce peuple, la seule noblesse, la seule preuve d'une condition libre, c'est d'avoir eu le courage de se circoncire. »

Nul prosélyte n'était incorporé à une communauté juive sans avoir consenti à ce rite douloureux. Peu d'hommes s'y soumettaient ; si l'Église chrétienne l'avait exigé, elle n'aurait gagné que lentement et en petit nombre les Grecs et les Occidentaux. Elle fût demeurée comme un rameau accessoire enté sur le tronc juif. D'ailleurs la circoncision n'était qu'une figure et un sceau d'attente. Elle commémorait la foi d'Abraham à la promesse, au Messie libérateur. Elle marquait le retranchement des appétits sensuels, représentait la grâce, guérisseuse du péché. Maintenant que l'eau du baptême donnait la plénitude sanctifiante, c'était la fin des signes et des remèdes transitoires.

Pourtant, les chrétiens nés juifs avaient peine à concevoir sans la circoncision un parfait chrétien. Il y avait, surtout en Palestine, un clan rigoriste qui soutenait ce principe : « Si vous n'êtes pas circoncis selon la coutume de Moïse, vous ne pouvez être sauvés. »

Quelques-uns d'entre eux descendirent de Judée et vinrent à Antioche, centre des incirconcis. Ils jetèrent un anathème public sur l'enseignement de Barnabé et de Paul. Ils les diffamèrent comme des gens qui, pour atteindre les foules et gagner à bon marché les païens, sacrifiaient la vraie doctrine. Les apôtres sentirent la gravité d'une telle propagande. Mettre en demeure les Gentils de passer par la circoncision, c'était les contraindre à pratiquer toute la loi. Si la loi restait nécessaire pour le salut, si elle suffisait, à quoi bon la foi au Christ Jésus? Autant rester juif et faire des prosélytes juifs ! Le Christ avait en vain souffert, en vain justifié les hommes par son sang. La loi était « un joug de malédiction » ; allait-on le lier même sur le cou de ceux qui n'en avaient jamais connu la charge?

Paul et Barnabé combattirent ces rétrogrades avec toute la force de leur inspiration et de leur expérience. Mais les Juifs d'Antioche donnaient raison aux fanatiques de l'orthodoxie juive. La synagogue tentait de reprendre l'Église dans

son sein, de l'absorber, sinon de l'anéantir. Paul refusa de rien céder à ces faux frères. Le conflit s'aggravant, une voix intérieure lui révéla qu'il devait monter à Jérusalem, prendre pour arbitres les « colonnes » de la métropole, Pierre, Jacques et Jean, obtenir de leur bouche le désaveu d'une campagne inique et dangereuse. Il voulut que sa démarche eût l'assentiment de l'Église d'Antioche. De la sorte, il se présenterait à Jérusalem comme le porte-parole de tous ses frères. Il partit en compagnie de Barnabé et de quelques disciples, entre autres, d'un jeune Grec incirconcis ayant nom Tite.

Ils traversèrent la Phénicie et la Samarie. Devant toutes les communautés, ils exposèrent leur évangile, leur méthode de conversion, les merveilles que Dieu avait faites « avec eux ». Ce récit, ils le répétaient sans fatigue et sans orgueil, puisque la gloire n'allait pas à eux, mais à l'Esprit qui les conduisait.

Une rumeur approbative les précéda dans la Ville sainte. Paul, dès son arrivée, vit « les notables », chacun d'abord séparément. Il ne se posa point en inspiré, en dominateur ; il leur demanda « s'il avait couru pour rien ». Volontiers, il se comparait à un coureur, dans le stade, cherchant à gagner le prix, et cette image hellénique ne heurtait que les vieux Juifs hostiles à tout ce qui venait de l'étranger. Sa netteté persuasive convainquit Pierre, Jacques et Jean. Pierre, depuis la vision de Joppé et la conversion de Cornélius, était d'ailleurs soumis à des idées novatrices.

Néanmoins, les judaïsants renouvelèrent auprès des « colonnes » l'assaut d'Antioche, les sommant de se déclarer en faveur de leur thèse :

« Il faut la circoncision ; il faut que la loi de Moïse soit observée. »

Pierre assembla le presbytérion ; il donna aux principes de Paul une adhésion franche et dogmatique.

« Hommes frères, vous savez que, depuis les jours anciens, Dieu a choisi parmi nous pour que les Gentils entendent de ma bouche la parole de l'Évangile et qu'ils aient la foi. Et Dieu qui connaît les cœurs a témoigné pour eux en leur donnant l'Esprit-Saint comme à nous ; et il n'a fait aucune différence entre nous et eux, ayant purifié leurs cœurs par la foi. Pourquoi donc maintenant tentez-vous Dieu, mettant sur le cou des disciples *un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu porter*? En fait, c'est par la grâce du Seigneur

Jésus que nous croyons être sauvés ; et eux, de même. »

Évidemment, ses entretiens avec Paul ont affermi chez Pierre la certitude qu'entre les Juifs et les païens convertis « Dieu ne met aucune différence ». Mais il se souvient encore plus des paroles mêmes du Seigneur. Il sait pourquoi Jésus a dit : « J'ai aussi des brebis qui ne sont pas de ce bercail. » Il rappelle ses apostrophes aux Pharisiens quand il maudissait leurs fausses traditions, leurs subtilités hypocrites. Cependant il ne condamne pas la loi, ni, d'une manière formelle, la circoncision. Il garde une prudence d'arbitre, voulant, par-dessus tout, l'unité dans la paix ; plus conservateur qu'audacieux, représentant déjà, dans l'Église, cette force modératrice qui sera l'apanage du Siège apostolique.

Avant son discours, une extrême agitation divisait l'assemblée. Dès qu'il parla, le calme s'établit ; on écouta Barnabé, puis Paul justifier leur apostolat. Tous les miracles opérés par leurs mains démontraient qu'ils suivaient la voie droite ; le Seigneur était bien avec eux. Leur témoignage émut un auditoire plus sensible encore aux faits qu'aux idées. Et puis, ces hommes, on ne l'ignorait point, avaient exposé leur vie pour le Christ ; comment leur dénier l'autorité de l'exemple?

Mais une intervention décisive allait stupéfier leurs adversaires.

Jacques se leva, Jacques, proche parent de Jésus, celui qu'on surnommait *le Juste*. Dans sa robe de lin, avec ses longs cheveux, sa barbe flottante, il ressemblait au personnage vêtu de blanc qu'Ezéchiel vit tracer le signe du Thau sur le front des hommes prédestinés au salut. Avant la mort de Jésus, il avait juré : « Je ne mangerai plus de pain depuis l'heure où j'ai bu le calice du Seigneur jusqu'à celle où je le verrai ressuscité des morts. » Et le Seigneur lui était apparu au matin de Pâques, lui avait dit : « Mon frère, mange ton pain ; car le Fils de l'homme est ressuscité d'entre les morts. » Il passait dans le Temple une vie de prière, si longtemps agenouillé que ses genoux avaient pris de la corne, comme ceux des chameaux. Mais c'était un chrétien resté fidèle à la pratique de la loi ; les bonnes gens le considéraient comme le rempart des traditions orthodoxes.

Or, Jacques, dans son discours, approuva sur le point capital Barnabé et Paul. Dieu, raisonna-t-il, s'était choisi

parmi les Gentils « un peuple » ; donc il ne fallait pas « inquiéter » ceux qui se tourneraient vers Lui.

« Ne pas les inquiéter » équivalait à dire :

« Ne les contraindre point à la circoncision. »

Mais, avec une sagesse réaliste, il ajouta :

« On doit leur enjoindre de s'abstenir des souillures des idoles, de la fornication, des bêtes étouffées et du sang. »

Ces exigences paraîtraient bizarres si nous ne savions une des graves difficultés qu'eut l'Église à résoudre, dans des groupes où se rencontraient à table, pour les agapes, des Juifs et des païens convertis. Il était indifférent à ceux-ci de manger des viandes non saignées, tandis qu'un Juif en avait horreur. Absorber le sang des animaux, même amalgamé à d'autres mets, ce n'était pas seulement violer la défense de Moïse, c'était s'assimiler quelque chose de répugnant, l'âme des créatures inférieures que l'on croyait mêlée à leur sang. Une viande posée sur l'autel d'une idole, du vin qui avait servi aux libations, les ustensiles, les fruits qu'avait souillés ce vin étaient prohibés, exécrables.

Des païens convertis ne pouvaient ressentir ces aversions ; Jacques requiert d'eux l'abstinence des choses qu'abominaient les Juifs, depuis Moïse ou même Noé. On les dispensera d'être circoncis ; qu'en revanche, ils s'unissent à leurs frères israélites dans l'observance de certaines règles mosaïques.

Au milieu de ces interdictions alimentaires, il jette un précepte plus général en apparence ; s'abstenir *de la fornication*. Mais on peut douter que ce mot vise ici la licence des mœurs, condamnée par la loi naturelle, ni, à plus forte raison, les turpitudes rituelles que la Syrie et la Phrygie associaient au culte d'Astarté, d'Atys et de bien d'autres. Tout cela, un catéchumène, un baptisé, le savait défendu. Mais Jacques veut éliminer des communautés chrétiennes les couples vivant selon des rapports réprouvés par le *Lévitique*. Ainsi, l'union d'un neveu avec sa tante, d'un beau-frère avec sa belle-sœur, ou encore plus, des faux ménages comme celui qu'aura Paul à stigmatiser dans l'église de Corinthe et qu'elle tolérait sans scrupule ; la liaison d'un homme avec la femme de son père défunt.

En écartant ces scandales, Jacques maintient la tradition juive ; il sert du même coup la morale évangélique. Paul ne pouvait qu'applaudir à ses propositions.

Le presbytérion les approuva ; elles furent ratifiées dans une assemblée solennelle, et l'on décida de les fixer en un message collectif où les apôtres usèrent de cette expression non impérative, mais souveraine : « *Il a paru bon à l'Esprit-Saint et à nous...* » Paul et Barnabé furent chargés de le porter aux fidèles d'Antioche ; et, avec eux, partirent, pour mieux en ponctuer l'importance, plusieurs notables de Jérusalem, entre autres Silas qui allait demeurer à Antioche, fervent coadjuteur de Paul. On pouvait craindre en effet que la décision ne provoquât parmi les judéo-chrétiens des murmures.

Paul avait fait prévaloir l'essentiel de ses vues. Les Juifs étaient laissés libres dans leur fidélité aux coutumes juives ; mais, pour les Gentils, le couteau du circonciseur disparaissait — ou peu s'en faut — de l'horizon chrétien. Cinq ou six ans après, il écrira aux Galates troublés par les judaïsants : « Comme ils savaient la grâce qui m'est départie, Jacques, Céphas et Jean, eux qui passaient pour être des colonnes, me donnèrent la main droite ainsi qu'à Barnabé ; nous serions pour les Gentils, eux-mêmes pour les circoncis. »

On a prétendu que le discours de Pierre dans les *Actes* démentait son affirmation. Pierre ne se déclarait-il pas, lui aussi, l'apôtre des Gentils? En réalité, ni Paul ni Pierre ne se sont jamais attribué un domaine exclusif, comme Abraham disant à Loth : « Voici, toute la terre est devant toi ; si tu vas à droite, j'irai à gauche ; si tu vas à gauche, j'irai à droite. » Pierre avait converti des païens, Paul des Juifs, et il persistera, prêchant dans les synagogues, tant qu'on l'y tolérait. Mais Pierre, Jacques et Jean se réservaient d'instruire surtout des Juifs circoncis ou des païens qui accepteraient la circoncision ; Paul recevait liberté plénière de former des chrétiens qui ne fussent point circoncis. Il engagera pourtant à cette observance Timothée, fils d'un Grec et d'une Juive convertie, afin de ne pas scandaliser les Juifs de la région.

Tandis que les sectaires ébionites feront de la circoncision un dur article de foi, les apôtres, ayant l'onction de l'Esprit, la souplesse de la vérité divine, conformeront à un seul objet, au règne du Seigneur Jésus, les voies diverses de l'Évangile.

Paul, en quittant Jérusalem, pouvait donc loyalement déclarer :

« Les notables ne m'imposèrent rien. »

On lui demanda simplement de songer aux *pauvres*. Les saints de Jérusalem souffraient encore d'une poignante indigence ; Paul, dans toutes ses missions, fera pour eux des collectes, leur enverra des vêtements, des vivres. Ces aumônes ajoutaient aux autres liens celui d'une fraternité miséricordieuse entre les églises naissantes et l'Église qui les avait engendrées.

Mais le décret que Paul et Barnabé commentèrent à Antioche et, sans doute, partout en Syrie, ne supprima point la résistance des judaïsants. Les « faux frères » épiaient sa liberté dans le Christ, « ne cherchant qu'à l'asservir ». Bientôt après, un événement dont les *Actes* ne parlent point prouva jusqu'où leur obstination hypocrite mettait en danger l'unité chrétienne. C'est Paul lui-même qui a cru devoir évoquer devant les Galates ce pénible conflit :

« Quand Céphas vint à Antioche, je lui résistai en face, parce qu'il s'était mis dans son tort. Avant l'arrivée de certaines gens venus (disaient-ils) de la part de Jacques, il mangeait avec les Gentils. Mais, lorsqu'ils furent venus, il battit en retraite et se tint à l'écart, craignant ceux de la circoncision. Les autres juifs, avec lui, firent les hypocrites, de sorte que Barnabé lui-même fut entraîné dans leur hypocrisie.

« Alors, quand je vis qu'ils ne marchaient pas droit selon la vérité de l'Évangile, je dis à Céphas en présence de tous : « Si toi, qui es Juif, tu vis en Gentil et non en Juif, comment « peux-tu (moralement) contraindre les Gentils à vivre « en Juifs? *Nous sommes nés Juifs, nous autres; et non « pécheurs d'entre les Gentils.* Mais, sachant que l'homme « n'est pas justifié en vertu des œuvres de la loi, qu'il l'est « seulement par la foi en Jésus-Christ, nous avons cru, nous « aussi, au Christ Jésus, pour être justifiés par la foi au « Christ et non par les œuvres de la loi, puisqu'aucune chair « ne sera justifiée par les œuvres de la loi. »

« Mais si, tandis que nous cherchons à être justifiés dans le Christ, nous nous trouvons, nous aussi, rangés parmi les pécheurs, c'est donc que le Christ est ministre de péché? Eh bien ! non. Mais si je rebâtis ce que j'ai renversé, je me reconnais donc transgresseur ! Non ; pour moi, je suis mort à la loi par le fait de la loi afin de vivre pour Dieu. *Je suis crucifié avec le Christ. Je vis, non, ce n'est plus moi qui vis,*

c'est le Christ qui vit en moi. A présent (depuis ma conversion), *ma vie dans la chair, c'est la vie dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi. Je n'abolis pas, moi, la grâce de Dieu; car enfin, si la justice est obtenue par la loi, le Christ est donc mort pour rien!* »

Scène véhémente, inestimable. Que ne donnerait-on pour tenir de Paul lui-même un abrégé de sa vie narré sur ce ton-là !

Nous ne sommes guère étonnés d'apprendre cette manœuvre des judaïsants qui faillit rompre en deux la communauté d'Antioche ; l'observance des nourritures légales leur paraissait, avec la circoncision et le sabbat, quelque chose d'intangible ; et ils ne se résignaient pas aux concessions prescrites. Les Juifs interprétaient comme un privilège, une figure de l'alliance entre Dieu et son peuple, le discernement des animaux purs et des immondes. Pour eux, d'étranges raisons symboliques resserraient les préceptes traditionnels. Le *Lévitique* interdisait le lièvre parce que ce quadrupède n'a pas le pied fendu. Les rabbins jugeaient sa viande impure, parce qu'on lui attribuait des mœurs honteuses. Un Juif baptisé, si des frères, païens d'origine, l'invitaient à manger du lièvre, devait ressentir une répugnance invincible.

Pierre, cependant, qui gardait en sa mémoire la vision de Joppé et les instructions du Seigneur, participait, dans l'agape, aux nourritures communes. Il prouvait, par là, aux Gentils que Dieu a fait bonnes toutes ses créatures ; que tous les animaux, comme toutes les races d'hommes, sont bénis.

Mais survinrent de Jérusalem des Judéo-chrétiens, qui se disaient mensongèrement envoyés par Jacques. Jacques avait donné sa main droite à Barnabé et à Paul ; il avait proposé le décret conciliant sur les viandes étouffées ; sa démarche inquisitoriale serait donc peu vraisemblable. Mais les judaïsants, sous le couvert de son autorité, prétendaient insinuer leurs méfiances rétrogrades. La bonhomie de Pierre les indigna ; ils le blâmèrent sans ménagement. Avec sa droiture un peu scrupuleuse, il craignait de les scandaliser. Il cessa de manger à la table des *Gentils;* le clan juif s'empara de sa personne, et son exemple troubla l'entourage, au point que Barnabé lui-même l'imita.

Cette conduite froissa doublement les Gentils ; en s'écar-

tant d'eux, les apôtres paraissaient les reléguer, comme des parents pauvres, à l'étage inférieur de la communauté ; et ils démentaient sur un point très important les pratiques admises depuis la décision de Jérusalem. Si Pierre, le chef, le pasteur à qui Jésus avait dit : « Pais mes agneaux », reprenait une façon juive de vivre, les fidèles, pour être des chrétiens sans reproche, devaient donc, eux aussi, « judaïser »?

Paul protesta ; c'était à lui d'élever la voix. Il ne voulait certes pas humilier Pierre ; mais il sentait que le compromis où se laissait induire le premier des Douze, au lieu d'apaiser les dissentiments possibles, pouvait mener au schisme ; et ce retour en arrière ouvrait la porte à d'inquiétantes faiblesses.

Afin que son acte eût toute sa portée, ou plutôt, sans réfléchir, écoutant une inspiration, il interpella Pierre en public, peut-être à l'heure de l'agape. Rudement, il qualifia « d'hypocrite » son attitude. Ce mot sévère attestait en même temps que nul antagonisme d'évangile n'opposait Pierre et lui. Pierre avait la doctrine de Paul ; il n'en pouvait avoir d'autre, puisque tous deux dépendaient du même Esprit. Mais Pierre avait cru meilleur de concéder aux Juifs une forme des anciennes coutumes ; Paul le détrompa.

Au début de son apostrophe, il reconnaît pourtant la prééminence juive. Qu'on n'accuse point d'orgueil ni de maladresse cette déclaration proférée devant des Gentils : « Nous sommes nés Juifs, nous autres, et non pécheurs d'entre les Gentils. » Paul n'oublie jamais qu'il sort d'une race élue, du peuple de Dieu ; et il lui semble nécessaire de l'affirmer en présence des Gentils eux-mêmes ; telle était l'antique simplicité. Car il ne veut pas qu'on le prenne pour un renégat ; il ne consentira jamais à l'être, tout en traitant les Juifs de « chiens », de « mutilés ». Seulement, lorsqu'il proclame le privilège natif d'Israël, il se tient au-dessus des arrogances humaines, au-dessus de la morgue théocratique ; pour lui, comparée à la connaissance du Christ, au don de la foi, cette grandeur selon la chair est « ce qu'on jette aux chiens ».

Il tient en main, comme une torche ardente, la vérité que Pierre ne contestait pas : si les œuvres de la loi justifiaient l'homme, à quoi bon les bienheureuses souffrances du Christ? La justice de la loi qu'il nous a méritée deviendrait une fausse justice, une transgression. Le Christ serait

« ministre de péché ! » Un amour furieux précipite dans l'hyperbole la dialectique de l'apôtre ; et son transport éclate en un trait fulgurant : « Je vis, non, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. »

Bénie soit la bévue de Pierre, puisqu'elle déchaîna cette sublimité. Nous touchons ici, chez Paul, le paroxysme, si l'on ose dire, de l'élan chrétien ; à la fois, dans les mots, une violence indignée ; une personnalité débordante qui se dresse contre toutes les autres, leur lance un défi : « Moi seul, je suis dans le vrai ; » et l'absolu du renoncement, l'humilité suprême : « Je suis crucifié avec le Christ. » Mystère d'incroyable équilibre, hauteur et abaissement, le moi exalté dans sa plénitude et l'oubli de soi jusqu'à l'immolation du martyre ! Apparente rupture de l'unité à seule fin de sauver l'unité ! Même quand il fait la leçon à Pierre, saint Paul est tout le contraire d'un hérétique. Il rend hommage à la primauté de celui qu'il blâme. D'avance, il tourne le dos à Luther dont l'exégèse allemande et Renan l'ont perfidement rapproché.

Quelle fut, durant sa semonce et ensuite, la contenance de Pierre? Nous connaissons sa grande âme, naïve et bonne. On ne serait pas imprudent de supposer qu'il s'étonna, s'humilia, et qu'il se leva, courut à Paul, l'étreignit en pleurant de joie.

L'avenir du christianisme ne semble pas à la merci d'une question de nourritures et de tables où on les mangeait. Cependant, une petite déformation pouvait en causer d'énormes. L'universalité de l'Évangile était nécessaire, elle exigeait la ruine des observances judaïques. L'arbre issu du grain de sénevé voulait croître pour abriter tous les oiseaux du ciel. Les Juifs prétendaient l'enfermer dans le parvis du Temple, sans air, entre des murailles. Paul fut prédestiné à faire tomber les murailles ; et ni Pierre, ni Barnabé, ni aucun de ses compagnons d'apostolat n'avaient mission de rebâtir ce que Dieu, par leurs mains, avait renversé.

X

EN MARCHE VERS L'OCCIDENT

Paul chez les Galates.

Paul, dans sa véhémence, avait eu si nettement raison que Barnabé, comme Pierre, lui pardonna. Et peu de temps après, il dit à Barnabé :

« Retournons donc, par toutes les villes où nous avons annoncé la parole du Seigneur, voir les frères comment ils vont. »

Cette proposition, brusque en apparence, eut d'autres mobiles qu'un besoin de changement ou les difficultés que son allure intraitable lui valut avec les judaïsants d'Antioche. C'était sa méthode, nous l'avons remarqué, et une méthode commune à tous les missionnaires chrétiens, de revoir les églises après leur fondation. La vie des apôtres ressemblait, dans cette mobilité, à celle d'un provincial d'Ordre, sans cesse en tournée, de couvent en couvent, pour maintenir partout l'harmonie, les bonnes coutumes et la ferveur.

Paul voulait donc, avec Barnabé, retraverser Chypre ; puis ils visiteraient une seconde fois les églises de Pamphylie, de Lycaonie, de Phrygie. Un plus ample itinéraire sollicitait leur espérance ; Paul songeait à la Galatie du Nord, à la Bithynie, à la Mysie. Au reste, d'étape en étape, la Voix secrète et infaillible lui dicterait : « Prends cette route ou détourne-t'en. »

Mais une étrange querelle devait troubler leur départ. Jean-Marc, le cousin de Barnabé, était venu de Jérusalem à Antioche. Barnabé décida qu'il les accompagnerait. Paul ne voulut point de cet acolyte. Au milieu de leur première mission Jean-Marc les avait abandonnés, avait refusé « d'aller à l'ouvrage avec eux ». Des motifs dont nous ne savons rien imposaient à Paul une rigueur qui n'était point de la rancune.

Barnabé en conçut quelque dépit, insista. Paul s'obstina ; ils se fâchèrent. On peut croire que d'autres griefs irritaient

leur mésintelligence. Elle ne fut guère tenace, puisque Paul, écrivant d'Ephèse aux Corinthiens, nommera Barnabé sur un ton fraternel, fera cause commune avec lui.

Pour l'heure, Barnabé partit seul, emmenant Jean-Marc. Ils s'embarquèrent à Séleucie, et reprirent à Chypre le travail commencé avec Paul. Celui-ci prit comme compagnon Silas ; d'Antioche, ils parcoururent la Syrie et la Cilicie, des églises se développaient en ces deux provinces ; apparemment, c'était Paul qui leur avait donné leur essor.

De Tarse, ils franchirent le Taurus, afin de gagner la Lycaonie.

Sur la route de la montagne, au bas des longues rampes coupant le ciel qui brûle, entre les parois des rochers que les pluies hivernales flagellent depuis le commencement des siècles, on aimerait pouvoir suivre l'apôtre et ses compagnons. On voudrait surtout faire halte avec eux, près d'un arbre et d'une source, devant un de ces abris où se rencontrent les caravanes. Ce devait être la même écurie à l'entrée basse, la même grande chambre sous les toits. Les ânes déchargés, les chameaux, les petits chevaux des steppes erraient et mangeaient dans un libre désordre. Les pintades criaient ; les conducteurs vociféraient, faisaient claquer leur fouet. L'hôte apportait aux voyageurs importants un escabeau de bois sous l'arbre et leur lavait les pieds dans la fontaine. Paul s'informait des pays vers lesquels il marchait ; aux colporteurs juifs, aux soldats, aux chameliers, il parlait du royaume de Dieu.

La voie romaine était sans doute meilleure que la route turque d'aujourd'hui, défoncée, ébréchée sur le bord. Mais, comme elle, forcément, elle longeait le gouffre et le torrent qui tournait, précipitant sa clameur farouche. Par endroits il était facile de descendre pour s'abreuver à la nappe claire et filtrée entre les roches. *De torrente in via bibet; propterea exaltabit caput.* Le double abîme d'humilité et de splendeur qu'ouvrait l'histoire du Christ se réfléchissait « en énigme » dans le miroir d'un site façonné par la seule main de Dieu : sous leurs pieds, l'ombre, le gémissement éternel de la créature en travail ; au-dessus d'eux, le silence des crêtes radieuses, des pins, çà et là, dressés comme des fers de lance, dans le soleil ; et, sous une nuée ardente, des éperviers qui tournoyaient.

Quand Paul atteignit l'endroit où les deux formidables

murs se rapprochent comme les portes d'une écluse qu'on ferme, il put considérer une image de l'étranglement rigide, sans issue apparente, où la loi bloquait l'avenir humain. La caravane pourtant y trouvait un passage, et montait plus haut, vers la liberté « des fils de la lumière », avant de redescendre dans la grande plaine verte, scintillante d'eaux bleuâtres, qui s'étalait, au printemps, comme le pâturage du Bon Berger.

Il revit les églises lycaoniennes, Derbé, Lystres, et connut, en cette ville, un très jeune disciple prédestiné à devenir, entre tous, « son vrai fils dans la foi ». Timothée avait pour père un Grec. Mais sa grand'mère Loïs et sa mère Eunice étaient des Juives, converties, sans doute, lors de la première mission. Dès son enfance, elles l'avaient initié aux Saintes Lettres. Les lettres de Paul font entrevoir, chez lui, une complexion délicate, un naturel timide et sensible, une âme charmante.

Timothée, enfant, n'avait pas été circoncis ; comme fils d'une Juive, il aurait dû l'être ; Paul voulut qu'il subît cette initiation légale, « à cause, nous disent les *Actes*, des Juifs qui vivaient dans ces pays ». Son dessein était d'associer Timothée à sa campagne. Or, il se souvenait trop que les Juifs avaient failli tuer son œuvre et l'assassiner lui-même. Il se préoccupait d'éviter ce qui pourrait encore les aigrir contre lui. Il tenait davantage à démontrer que, s'il faisait la guerre aux judaïsants, il n'était pas l'ennemi juré de la loi.

Dans les villes où il passa, il propagea comme un pacte de paix entre Juifs et Gentils le décret de Jérusalem ; et cette sorte de concordat demeura, plusieurs siècles, pour les chrétiens d'Asie, une charte respectée. La lettre fameuse des églises de Lyon et de Vienne se plaît à rappeler, comme un trait de fidélité aux principes reçus, qu'une martyre nommée Biblis, *une Asiatique*, après avoir, au milieu des tortures, apostasié, se ressaisit et cria aux païens :

« Comment voulez-vous que des gens à qui il n'est pas permis de manger *le sang des bêtes* mangent des enfants? »

D'Iconium, d'Antioche de Pisidie, Paul remonta vers le nord, se proposant de pénétrer en Bithynie. Les Galates étaient sur son chemin ; et c'est ainsi que des hommes de sang gaulois, des Celtes barbares, vingt ans après la mort du Christ, eurent la révélation de la foi.

Les Galates descendaient d'une bande d'aventuriers qui, des bords de la Garonne, étaient arrivés jusqu'en Thessalie. Arrêtés aux Thermopyles, ils s'étaient embarqués, avaient ravagé les côtes de l'Asie Mineure. Repoussés vers l'intérieur des terres, ils avaient pris d'assaut les villes phrygiennes d'Ancyre et de Pessinonte, puis s'étaient établis au delà du fleuve Sangarius, groupés, comme dans leur patrie d'origine, en trois tribus, dont l'une, celle que Paul évangélisa, gardait le nom de Tolstibolges ; et l'une de leurs villes, au sud de Pessinonte, s'appelait Tolosichôrion, *Toulouse*. Auguste, unissant la Galatie du Nord à la Phrygie, à la Lycaonie, avait réduit ces régions en une seule province. Des colonies juives étaient disséminées parmi les Galates, comme partout.

Ce peuple avait rencontré en Phrygie des inclinations mystiques qui s'accordaient avec les siennes. La violence de l'amour, la frénésie du sacrifice s'exaltaient dans les rites sanglants de Cybèle ; autour de son temple, à Pessinonte, les dévots, en dansant et en hurlant, se mutilaient. Il ne faudra pas s'étonner si les judaïsants persuadent aux Galates de s'infliger la circoncision.

L'éloquence de Paul, comme sa doctrine, les émerveilla. Prompts à se donner, ils se convertirent en foule. Pendant qu'il traversait leur pays, sans vouloir s'y arrêter, il tomba malade. On le combla de soins et d'affection.

« Vous n'avez pas rejeté avec horreur, leur écrira-t-il tendrement, l'épreuve que vous causait ma chair, mais vous m'avez reçu comme un ange de Dieu, comme le Christ Jésus... Je vous rends ce témoignage que, si la chose eût été possible, vous vous seriez arraché les yeux, pour m'en faire don. »

De cette hyperbole proverbiale on a conclu que Paul fut atteint d'une ophtalmie purulente. Mais les maux d'yeux sont si communs en Orient que le contact d'une telle maladie n'eût pas été, pour les Galates, « une épreuve ». Il vaut mieux supposer quelque fièvre aggravée d'une éruption violente et contagieuse comme la variole.

Paul se souviendra, toute sa vie, du dévouement des bons Galates. Mais il apprendra aussi à souffrir de leur inconstance. Sa doctrine les avait enivrés ; lorsque des judaïsants survinrent après lui et déformèrent son évangile, le peuple galate se laissa berner par eux. Il crut, d'après

l'exemple de Timothée, que l'apôtre faisait de la circoncision un précepte. Cette versatilité l'indigna : « O absurdes Galates, s'écrie-t-il, qui donc vous a ensorcelés? » Et son apostrophe semble franchir les siècles comme les lieux, viser les Français qui se croient modernes, leur folie de verbiage, de fausse générosité.

A Philippes. — Le témoignage du sang.

Il avait passé chez les Galates avec l'intention de fonder une église en Bithynie. L'Esprit l'en détourna ; Dieu avait désigné d'autres missionnaires pour cette province ; car, soixante ans plus tard, Pline, dans son rapport à Trajan, se voyait forcé de reconnaître : « Cette superstition (la foi chrétienne) a gagné non seulement les villes, mais encore les bourgades et les campagnes. »

Paul infléchit sa marche vers l'Occident, par la Mysie, suivit la vallée du Scamandre, longeant les pentes touffues du majestueux Ida, et descendit jusqu'à la mer.

Il fit halte à Troas, Alexandrie de Troade, port où Jules César, si nous en croyons Suétone, aurait voulu transférer la capitale de l'Empire, et le ramener ainsi à ses origines orientales. César ne se doutait point que l'Empire spirituel et indestructible de Rome partirait, en vérité, du vieil Orient.

Pendant son séjour à Troas, Paul fut peut-être l'hôte de Carpos, ce Grec généreux, chez qui, dans un troisième voyage, il laissa un manteau.

Au point de sa course qu'il venait d'atteindre, il pouvait choisir entre deux voies : ou remonter vers les villes d'Asie, vers Ephèse et Milet, ou faire voile pour l'Hellade. Il pria le Seigneur de lui montrer son chemin. Une vision lui répondit. Dans un songe un homme lui apparut, enveloppé d'une chlamyde et portant un haut chapeau à larges bords. Paul reconnut un Macédonien, et cet étranger lui disait d'un ton suppliant : « Passe en Macédoine ; viens à notre secours. » Au réveil, Paul raconta le songe qu'il avait eu ; ses compagnons furent unanimes : le Christ les appelait à évangéliser les Macédoniens.

Ainsi, Paul, au cours de ses missions, n'exécutait pas un plan rigoureux. Il allait ici ou là selon les possibilités de la

route, les chances de succès, attentif surtout à l'invisible Guide qui marchait devant lui,

C'est à Troas que surgit, pour la première fois, dans son entourage, avec le « nous » du récit, un compagnon qu'il avait emmené d'Antioche, Luc, « le médecin bien-aimé » qu'on retrouvera, même à Rome, auprès de lui. Témoin des gestes de Paul, Luc était qualifié pour devenir son historien. Il serait vain de certifier quelles raisons le déterminèrent à s'effacer dans la plus grande partie de sa relation et à mettre parfois sa personne en évidence. Le « nous » apparaît au moment où Paul va quitter Troas ; mais la manière dont il est introduit fait entendre que l'auteur, déjà auparavant, voyageait avec l'apôtre. Il disparaît une page plus loin, puis revient au chapitre xx, quand Paul, de nouveau, se rend à Troas ; il persiste jusqu'à ce qu'on atteigne Jérusalem ; il reparaît dans le récit de la traversée et du naufrage devant Malte. On dirait que l'auteur utilise, par instants, un journal *du bord*, un mémorandum, ses notes immédiates, n'ayant pas eu le loisir de les fondre avec ses autres documents.

Du quai de Troas, au bas des portiques où des escaliers sont encore visibles, Paul leva l'ancre pour commencer la conquête de l'Europe. A tous égards, il avait le vent en poupe.

Une seule journée de navigation porta le vaisseau près de Samothrace, là où tombe sur la mer l'ombre du mont fatidique. Au nord-ouest de l'île, le long des torrents, se cachaient les temples des Cabires, asile d'initiations terribles, dont l'idée seule dut suggérer à Paul et à ses disciples l'aversion d'une présence démoniaque.

Ils abordèrent le lendemain dans la rade de Néapolis (aujourd'hui Cavalla). A cette ville aboutissait la puissante voie romaine, la via Egnatia, qui, depuis Dyrrachium, fendait comme un dur sillon l'Illyrie, la Thrace, la Macédoine.

Paul se dirigea vers Philippes, à trois lieues et demie, derrière le mont Pangée. Il put faire connaissance avec les paysans macédoniens, hommes droits, primitifs, dévots. Chez eux, insinue Renan, « un certain goût de simplicité enfantine préparait les voies à l'Évangile ». En réalité, des gens âpres au travail, tenaces en leurs traditions, devaient, au contraire, fermer leur porte à une religion qui déconcertait leurs coutumes et leur imposait un idéal surhumain. La crois-

sance prompte de l'Évangile n'eut rien d'un fait « humainement inévitable ». Il est prodigieux que le principe chrétien n'ait pas échoué contre la persistance des vieux cultes, et, plus encore, contre l'esprit des Mystères. Ceux-ci, offrant un mirage de supériorité morale, de salut, *l'attrait des réunions secrètes*, ne pouvaient être, en face du dogme nouveau, qu'une puissance ennemie ou une cause, pour la foi, d'altération. Parce que les Macédoniens avaient des centres orphiques et adoraient le dieu Sabazios, Jésus crucifié, chassant tous les autres dieux, arrivait-il moins comme un intrus, digne de mépris ou exécrable?

Philippes était, depuis Auguste, une colonie de vétérans. Paul aurait pu, au milieu de gens qui parlaient latin, faire valoir son *jus civile*. Mais, selon son invariable fidélité, il chercha d'abord un auditoire israélite.

Les Juifs, en vue de leurs ablutions rituelles, choisissaient des endroits calmes, à proximité d'une eau courante ou de la mer ; ils faisaient là, d'un simple enclos, un lieu de réunion pour y prier. Cet oratoire en plein air s'appelait une proseuché.

Le jour du sabbat, Paul, avec Silas et Luc, sortit hors de la ville, et longea le bord d'une rivière, le Gangitès, « pensant découvrir quelque part sur ses berges une pieuse assemblée. Ils trouvèrent, en effet, dans un parvis rustique, des « craignant Dieu », surtout des femmes, qui psalmodiaient. Ils s'assirent auprès d'elles et leur parlèrent *du royaume*. L'une d'elles avait nom Lydia ; car elle venait de Thyatires, en Lydie, elle était une riche commerçante qui vendait des étoffes de pourpre. Transportée, elle écouta Paul, et « son cœur s'ouvrit aux choses qu'il disait ». Ce fut d'une simple et merveilleuse douceur. Elle voulut être baptisée, elle et « sa maison », ses ouvriers, ses esclaves. Puis elle dit aux missionnaires :

« Si vous m'avez jugée croyante au Seigneur, entrez dans ma maison et demeurez-y. »

Ils résistèrent d'abord ; elle leur fit une violence suppliante ; ils devinrent les hôtes de Lydia.

Dans le logis d'une marchande de pourpre le christianisme occidental eut sa première église. La couleur du sang glorieux allait être ainsi magnifiée ; et, à Philippes, sur le sol européen, Paul et Silas allaient offrir au Christ, en libation, les premières gouttes de leur sang.

Quelques jours après, comme ils retournaient à l'oratoire, une toute jeune fille vint, sur la route, à leur rencontre, et, tendant ses mains frénétiques, elle vociférait :

« Ces hommes-là, ils sont les esclaves du Dieu très haut ; ils nous annoncent la voie du salut. »

Ils pressèrent le pas, gênés par la fureur de cet hommage. Elle les poursuivit, répéta, comme une folle, sa profession de foi. Ils apprirent qu'elle était une devineresse ; elle voyait à distance, expliquait l'avenir ; ses prédictions se vérifiaient. On disait qu'elle avait « un Esprit python » ; elle parlait avec une double voix, comme si une seconde personne habitait en elle. On lui donnait de l'argent ; plusieurs compères, s'étant associés, exploitaient les prestiges de ce « médium ».

Chaque fois que Paul et Silas revenaient, elle recommençait à crier. Paul comprit que les démons la possédaient ; ils reconnaissaient la mission des apôtres, de même qu'ils avaient confessé au passage de Jésus : « Je le sais, tu es le saint de Dieu. »

Fatigué de ses clameurs, indigné de s'entendre glorifier par les esprits impurs, et voulant sauver la malheureuse qui, peut-être, implorait sa délivrance, Paul s'arrêta, considéra la jeune fille, et d'une voix terrible, enjoignit au démon : « Je te l'ordonne au nom de Jésus-Christ ; sors d'elle. »

Le démon, à l'instant, sortit. Mais, aussitôt, elle perdit ses dons prophétiques. Ses maîtres s'en aperçurent ; elle raconta ce qui lui était arrivé. Furieux, ils attendirent dans la rue Paul et Silas. Ils les insultèrent, se jetèrent sur eux, les entraînèrent au palais de justice, devant les duumvirs ou « stratèges ». Ils n'eurent garde d'énoncer leur vrai grief ; la loi romaine était sévère à l'endroit des sorciers. Leur violence, pour se justifier, allégua un délit d'ordre public :

— Ces Juifs troublent la ville ; ils propagent des mœurs que nous, Romains, nous ne pouvons accepter.

Ils confondaient ou feignaient de confondre ces chrétiens avec les Juifs. Les Romains octroyaient aux Juifs le libre exercice de leur culte ; mais ils voyaient d'un mauvais œil le prosélytisme des religions orientales. Les empereurs, et Claude en particulier, se targuaient d'une fidélité rigide aux dieux nationaux.

Le délit fut prouvé sans peine ; la foule se massait autour du tribunal ; des témoins affirmèrent que ces étrangers prêchaient une superstition nouvelle. Les magistrats n'in-

terrogèrent même pas les accusés ; Paul et son disciple gardèrent, semble-t-il, le silence. Ils auraient pu dire : « Nous sommes citoyens romains, » car Silas l'était comme Paul. Ils aimèrent mieux souffrir, contents de ressembler au Christ Jésus.

On les livra aux licteurs qui déchirèrent leurs habits, les fouettèrent jusqu'au sang. Roués de coups, presque nus, ils furent menés à la prison. Ils se virent précipités dans une geôle profonde ; on serra leurs jambes meurtries, liées avec des cordes, dans les deux trous d'un bloc de bois.

Ce cachot était, selon la coutume romaine, une cave suintante, au plafond bas, sans fenêtre, nauséabonde. Paul et Silas y furent laissés comme des condamnés à mort ; les araignées, les rats et d'autres bêtes hideuses leur tenaient compagnie. Il y avait pourtant, à l'étage au-dessus ou à côté, d'autres prisonniers ; et ceux-ci, vers minuit, entendirent des choses étranges.

Les deux hommes enfermés dans la basse fosse chantaient ; leurs voix élevaient comme un hymne grave, suppliant et fort ; une joie inexplicable enflait leur psaume. Quel Dieu appelaient-ils du profond des ténèbres? Soudain, la terre trembla violemment, au point que les fondations furent secouées. Toutes les portes s'ouvrirent, et tous les captifs sentirent que leurs chaînes tombaient. Paul et Silas se trouvèrent debout, les jambes hors des ceps, sans savoir comment. Ils sortirent dans l'escalier. Le gardien qui dormait en sa loge, sur la foi des portes verrouillées, s'éveilla au grondement de la secousse ; il vit les cachots ouverts ; il crut que les prisonniers avaient fui. Désespéré, il tira du fourreau son coutelas, et il allait se tuer, quand Paul, surgissant près de lui, cria d'un ton joyeux, impérieux : « Ne te fais point de mal ; nous sommes tous ici. »

Alors cet homme demanda des torches, et bondit à l'intérieur du cachot. Il vit les captifs libérés, en prière, les mains étendues ; comprenant qu'un prodige venait de s'accomplir, tremblant, il s'abattit à leurs pieds, comme s'ils étaient des dieux. L'éclair d'une illumination divine le foudroya ; il obéit à un mouvement dont il ne savait pas encore le sens. Il les emmena hors de la geôle et leur dit :

« Seigneurs, que dois-je faire pour être sauvé? »

Les apôtres répondirent : « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé, toi et les tiens. » Et ils lui dirent la parole

de Dieu, à lui et à tous ceux qui étaient dans sa maison.

Le geôlier, dans la cour de la prison, lava leurs membres où s'était collé le sang des plaies. Paul et Silas versèrent sur son front, sur celui de sa femme et de ses enfants, l'eau qui lave toutes les souillures. Puis ils montèrent à la chambre haute ; là, il leur servit à manger ; ils rompirent sans doute ensemble le Pain vivant ; et il exultait, avec les siens, d'avoir foi au vrai Dieu.

Cependant, de crainte qu'il ne fût inquiété, les saints redescendirent en leur cachot. Mais, dans la soirée, des amis de Paul avaient dû intervenir auprès des magistrats. Ceux-ci, dès l'aurore, envoyèrent au gardien les licteurs porter cet ordre :

« Délivre les prisonniers d'hier. »

Le gardien courut annoncer aux deux captifs la bonne nouvelle : « Sortez, leur dit-il, allez en paix. » Paul voulut parler aux licteurs et, ce fut, après le miracle de la nuit, un autre coup de théâtre :

« Vous nous avez, en public, écorchés, déchirés de coups ! Sans jugement on nous a jetés en prison, nous, *citoyens romains!* Cela ne se passera pas ainsi. Que les préteurs viennent eux-mêmes et qu'ils nous fassent sortir d'ici. »

Les préteurs, en apprenant qu'ils avaient traité comme des misérables deux citoyens romains, s'effrayèrent ; ils encouraient, d'après la loi Porcia, la peine de mort. En hâte, ils allèrent, humblement, s'excuser ; ils libérèrent Paul et Silas, non sans les prier de quitter la ville ; ils avaient trop peur d'un nouvel incident !

Paul et son compagnon refusèrent d'obtempérer aussitôt ; ils se rendirent chez Lydia, virent là tous les frères, les exhortèrent, puis partirent.

Nul historien n'a mis en doute les tribulations de Paul à Philippes. L'apôtre, écrivant aux Philippiens, évoque « le combat pour le Christ qu'ils ont vu jadis en sa personne » ; il en parle comme un vétéran d'un fait d'armes honorable et connu de tous.

Mais l'épisode du tremblement de terre, des chaînes qui se délient par miracle, devait exciter les sarcasmes de l'exégèse incroyante. Wellhausen a plaisanté sans élégance sur ce fait anormal : vers minuit, Paul et Silas veillaient ; les autres prisonniers veillaient ; seul, le gardien dormait. Le détail, quand on y réfléchit, n'a pourtant rien d'invrai-

semblable. Pour des captifs affreusement entravés, étendus sur des dalles humides ou dans la fange, parmi les vermines, le sommeil venait lent, inquiet, rompu au moindre bruit. Plus loin, M. Loisy, comme s'il oubliait que la cour de la prison possédait une fontaine, se demande pourquoi la même eau sert « au gardien pour laver les cicatrices des missionnaires et aux missionnaires pour baptiser le gardien avec sa famille ».

Tout esprit de bonne foi éclaircit aisément ces objections puériles. Deux autres circonstances sont moins nettes. Quand les prisonniers ont senti se dénouer leurs chaînes, une fois la stupeur passée, que font-ils? Ne s'élancent-ils pas au dehors, affolés, ou dans l'espoir de fuir? Le gardien ne paraît aucunement se préoccuper d'eux. Paul, en pleine obscurité, entend le gardien qui se désespère et veut se percer de son coutelas. Mais au nom de quelle certitude lui donne-t-il cette assurance : « Nous sommes tous ici »?

Le narrateur abrège l'essentiel et néglige le reste. Supposer un clair de lune qui tombait d'un soupirail autour des cachots, ce n'est pas une solution. Un élément de mystère, une présence de l'Invisible impose sa nécessité, pour que tout soit explicable. Des anges sont là. Ils n'interviennent pas, comme dans l'évasion de Pierre, en conduisant Paul et Silas hors de la prison. Ils frappent de stupeur les prisonniers, en sorte que personne ne songe à prendre la fuite. L'Esprit le révèle à Paul. Le miracle semble surtout d'ordre moral et symbolique. Les chaînes dénouées figurent la libération des âmes par la foi ; et la conversion brusque du gardien démontre l'efficacité surnaturelle des tourments qu'ont endurés les serviteurs de Dieu. Le baptême et ce qui suit atteste la même simplicité ingénue que la scène avec Lydia et l'invitation de cette bonne âme aux messagers du Christ.

Faut-il s'étonner ensuite si Paul accueille fièrement les licteurs, si, après s'être tu la veille, il déclare sa qualité de citoyen romain? Paul agit toujours en vue du plus grand bien ; il est tout l'opposé d'un homme à système. Les mœurs de l'Orient moderne, comme celles des préteurs de Rome, peuvent ici nous élucider sa conduite. Rien n'est plus normal que la brutalité des magistrats envers deux étrangers sans défense ; dès que ces fonctionnaires apprendront à quoi ils s'exposaient, leur platitude égalera leur insolence. Paul et

Silas pourraient porter plainte contre eux ; des excuses leur suffiront. Mais Paul y tient ; il les veut, pour la jeune Église des Gentils qu'une injustice non corrigée scandaliserait, et, plus encore, pour la suite de sa mission.

Il connaît maintenant, par expérience, la dureté romaine ; il va s'avancer en pays hostile ; il exhibe un sauf-conduit dont il ne fera usage, ailleurs, qu'en des cas extrêmes. Sa véritable identité restera toujours d'être Hébreu, fils d'Hébreu. Mais, partout, on saura qu'il est citoyen romain.

En attendant, à Philippes, il a goûté, sous les verges des licteurs, les prémices du martyre. « J'ai été flagellé trois fois, » dira-t-il aux Corinthiens. La flagellation de Philippes est la seule des trois mentionnée dans les *Actes*. Il en est une autre pourtant que la tradition devait consacrer. A Rome, avant qu'on lui tranche la tête, Paul sera encore déchiré par les verges. Dernière ironie dont son titre de citoyen se verra flagellé lui-même.

ÉMILE BAUMANN.

(A suivre.)

Souvenirs sur Mme de Loynes

Combien sommes-nous encore à pouvoir parler du salon de la rue de l'Arcade? MM. Arthur Meyer et Léon Daudet n'ont fréquenté chez Mme de Loynes que lorsqu'elle eut émigré avenue des Champs-Élysées ; mais si M. Léon Daudet ne parle que de ce qu'il a vu, Arthur Meyer ne prend pas la même précaution, et tout ce qu'il dit d'avant 1900 n'est connu par lui que de seconde main. Les erreurs matérielles les plus simples — par exemple lorsqu'il dit que, en déménageant, Mme de Loynes avait pris soin que ses amis retrouvassent le même décor, les mêmes meubles aux Champs-Élysées que rue de l'Arcade ; or, ici, le meuble du salon était capitonné satin cerise, là, de Beauvais, la salle à manger, ici, genre Boule, là, japonaise — ces erreurs le prouvent surabondamment. Il faut donc se méfier beaucoup de tout ce que dit Arthur Meyer d'avant la Patrie française. Il n'en parle que par ouï-dire.

Combien sommes-nous? Sept ou huit tout au plus. G. Clemenceau, Georges de Porto-Riche présenté par son beau-père, un ancien ami : Benjamin Lunel, Maurice Barrès, bientôt amené par moi, Pierre Decourcelle, Hugues Le Roux, Henri Lavedan, Michel Jules-Verne, et c'est bien tout, je crois. Derrière eux se pressent les ombres : Deschanel dans sa jeune notoriété, si vivant, impétueux, rieur et charmant ; Hector Crémieux, ami très cher, mélancolique de sentir venir l'âge, la solitude qui, après le mariage de sa fille,

lui fut insupportable au point de le conduire au suicide ; l'auteur d'*Orphée aux enfers* finissant en désespéré ! Lucien Biart, « mon Biart », comme l'appelait notre amie, le traducteur de *Don Quichotte*, vieillard si doux, si fin, si bon, âme exquise de grand lettré modeste et subtil qui aimait son amie avec les attentions discrètes d'un siècle disparu ; Ernest Daudet très dévoué, très sûr : Blowitz, visiteur du samedi, son bureau du *Times* étant fermé, et qui arrivait roulant le petit tonneau qu'était son corps, et qu'il débondait pour en faire couler les nouvelles du jour ; Imbert de Saint-Amand, bavard intarissable, papillon criard et qu'Ernest Daudet rabrouait sans vergogne parce qu'il lui reprochait de démarquer ses livres ; le très vieux vicomte Hector de La Ferrière, historien des Valois dont il portait la barbiche, un grand corps droit et sec comme cotret, galant comme à la cour ; Parodi, l'auteur de *Rome vaincue*, l'air d'un notaire aux façons plaintives et méprisantes à la fois ; Victor Koning, désinvolte et content de lui-même, d'une ignorance effarante des plus simples façons mondaines ; Émile Faguet, plein d'entrain et de chaleur intellectuelle ; Bamberger le banquier ; le général Loizillon, que je vois toujours assis par terre devant le feu où il fourgonnait ; Henry Houssaye enfin, le brave et bon Henry si simple, si fidèle, non encore célèbre, et choyé un peu comme un grand et jeune frère préféré.

Ceux-là formaient l'escouade des fidèles, quotidiens à peu près. D'autres venaient aussi, mais surtout quand ils avaient dîné ; je les connus lorsque je fus invité à la table à mon tour. Notre amie recevait tous les jours, de cinq à sept. Elle m'a dit souvent combien cette astreinte lui fut dure à observer, quoi qu'il arrivât, quel que fût le désir de soleil ou la fantaisie. Émile de Girardin lui avait imposé cette réception pour ainsi dire permanente : « C'est le seul moyen d'avoir un salon ! » avait-il décrété. Et elle avait obéi. Quand je fus admis, Girardin était mort déjà ; son ombre présidait encore, cependant. Sur un meuble se voyait sa photographie, à cheval, que coupait un fragment de lettre qui disait : « Je voudrais, ma chère douce, passer près de vous tous les instants qui me restent à vivre. » Quand je lus cela pour la première fois, je ne fus nullement étonné. Mes vingt ans en pensaient autant. Et tous les fidèles paraissaient dire la même chose. De Girardin, hélas ! nous ne voyions plus que

le billon. Je n'ai pas connu Jeanty, son successeur à *la France*, et qui, par suite de sa situation à ce journal dont Mme de Loynes resta quelque temps la commanditaire, comptait dans la maison ; mais j'ai connu le successeur de Jeanty, le gros Lalou, balourd, faiseur de pataquès, et tenu de court. Un beau jour, il disparut, puis s'imposa de nouveau le jour de l'élection de Boulanger, le 21 janvier. Je revois encore la scène. C'était pendant le dîner de famille du dimanche. La porte de la salle à manger s'ouvrit tout à coup, et Lalou entra en hurlant victoire. Il fit le tour de la table en serrant des mains et disparut. « Il a trouvé le bon moyen de se faire pardonner ! » dit notre amie...

*
* *

Après quelques mois, je fus invité à dîner, mais, pour commencer, le dimanche, jour de la famille à laquelle étaient joints quelques amis intimes, comme les Dennery, lorsqu'ils étaient à Paris à l'automne et au printemps ; Michel Jules-Verne, qui est devenu mon plus cher ami ; Benjamin Lunel, toujours plein d'une verve assez vulgaire mais amusante ; Robert Vallier, qui passa plus tard, avec moi, à la table du vendredi ; le ménage Muraton, elle peintre bien oubliée, lui petit vieillard à la voix pointue, s'effaçant heureux derrière son exubérante moitié ; Lalou, lorsqu'il n'était pas en pénitence, et des passants. Après dîner, on jouait aux cartes. A dix heures et demie, Mlle Beer, la gouvernante fidèle qui ferma les yeux de notre amie, venait donner le signal du départ. Ce signal consistait à décoiffer Mme de Loynes, à faire tomber les deux longues, très longues, jusqu'aux jarrets, nattes de cheveux, et à les arranger pour la nuit. Cela voulait dire que nous n'en avions plus que pour vingt minutes de lansquenet.

J'aimais beaucoup rencontrer les Dennery, elle jolie vieille à bonnet, si vive, si prime-sautière, si mordante, au courant de tous les potins de Paris ; lui beau vieillard impassible, les yeux voilés de paupières tombantes, des cheveux blancs soyeux encadrant le visage haut en couleur, d'une tenue impeccable, méticuleuse : il savait, le doux vieil homme, que le premier devoir, lorsque l'âge est venu, consiste à en atténuer au regard des autres la déchéance, à soi-

gner l'aspect pour supprimer le plus possible les misères ou les trop visibles désavantages. Dennery poussait la coquetterie jusqu'à l'esprit. Ce dramaturge populaire fut l'un des hommes les plus spirituels de Paris. On cite encore ses mots aujourd'hui. Mme de Loynes m'a rapporté celui-ci qu'il adressa à sa femme, à Gisette comme on l'appelait couramment. Ils s'étaient chamaillés ; elle l'aborde : « Je sors ! » Lui, voulant, après la scène, montrer de la prévenance, dit doucement : « Où vas-tu? — Où il me plaît ! crie Gisette. — Quand reviendras-tu? insiste-t-il, toujours angélique. — Quand je voudrai ! » Alors Dennery, du ton le plus suavement condescendant : « Soit ! Mais pas plus tard ! » Et Gisette était désarmée chaque fois par de telles charmantes leçons. Ces malices, Dennery, les proférait d'une voix douce, douce comme on parle aux enfants, les yeux mi-fermés, la bouche à peine plissée, pour en savourer, on aurait dit, en lui-même la grâce et le suc. Un dimanche, quelqu'un demanda : « Est-ce bien mardi qu'a lieu la première à l'Ambigu? » On devait jouer à l'Ambigu un drame dont la principale interprète était une actrice, Zulma Bouffar, qui était montée sur les planches il y avait déjà six lustres pour le moins. Quelqu'un répondit : « Je crois que ce n'est que pour mercredi. » Et Dennery laissa tomber avec une innocence parfaite : « Ce sera mardi ; mercredi, Zulma serait trop vieille. »

Gisette était très fière des mots de son mari, et son petit œil gauche bizarrement immobile à côté du droit toujours remuant et qui voulait ne rien perdre, pétillait intensément lorsqu'elle entendait ces angéliques saillies. Elle savait répliquer, d'ailleurs, mais aussi brusque que son mari restait calme. Sa verve était plus mordante aussi, qui n'épargnait pas même ses meilleurs amis. Parmi ceux-ci, et dont elle était fière, figurait très fidèle Henri Rochefort au toupet populaire. J'ai entendu, tout un dîner, Gisette affirmer — et elle donnait des détails — que Rochefort mettait, dans son toupet pour le faire tenir raide, des crépons !

Dès la fin de novembre, les Dennery partaient pour Antibes. L'été ils allaient à Villers où Mme de Loynes ne manquait jamais de les rejoindre ; elle était leur hôte pendant une quinzaine. Elle aimait beaucoup Dennery, et elle le lui prouva lorsqu'il mourut.

Le vieux ménage avait minutieusement arrangé ses petites affaires posthumes. Dennery mourrait le premier et

laisserait à sa femme toute sa fortune qui, après Gisette, devait être léguée à différentes personnalités, l'hôtel de l'avenue du Bois et les collections à l'État. Dennery avait bien une fille, mère de famille et dans une situation modeste, mais Gisette refusait toute libéralité de ce côté ; Dennery avait cédé encore une fois. Tout bien arrangé et conclu, la Providence s'en mêla ; Gisette mourut la première. Et Dennery déclinait à vue d'œil. Il avait toujours eu la plus grande crainte de la mort. Depuis nombre d'années, son esprit était tendu vers un seul but : retarder le plus possible l'inéluctable échéance. Gisette morte, et sentant son tour proche, le doux vieillard ne voulait pas mourir encore. Mme de Loynes accourue auprès de lui ne le quitta plus. Elle passait ses journées aux côtés du vieillard immobile, les yeux fermés, ne parlant pas, retenant son souffle, évitant tout ce qui aurait pu le fatiguer, et compensant les gestes nécessaires par une immédiate immobilité d'un temps égal à celui employé tout à l'heure dans l'action. L'amie fidèle, qui considérait un peu Dennery comme un bon papa, exerça pendant plusieurs semaines cette garde tragique. Mais sa droiture n'était pas satisfaite. Elle pensait à la fille qu'elle appela. Elle lui fit franchir cette porte interdite par Gisette depuis tant d'années, et elle plaida la cause de l'enfant auprès du mourant. Le testament convenu fut remplacé par un autre rétablissant les droits de la famille, et de l'ancien il ne subsista que le legs à l'État. Dennery s'éteignit, peu à peu, comme un feu qui meurt, la main dans la main de sa « petite Jeanne », comme il l'appelait.

*
* *

Cependant, j'avais commencé ma carrière littéraire par le journalisme. Auguste Germain, mon camarade d'enfance à Meaux, était entré au *Voltaire;* il m'y fit appeler. Quel amusant journal fut ce *Voltaire* de notre jeunesse ! J'essaie d'autre part d'en dessiner un crayon. Pour m'en tenir à mon sujet présent, c'est dans les bureaux de ce journal que je connus Maurice Barrès. Nous devînmes promptement amis. Il m'écrivait plus tard : « Je n'oublie pas comme vous avez été amical et *réconfortant* dans la première quinzaine de *Sous l'œil des Barbares.* » Lorsqu'il entra au *Voltaire*, en effet, il n'avait encore rien publié que ses *Taches*

d'encre; on sait combien celui qui fait résonner une note nouvelle a de peine à se faire entendre sans qu'on lui réponde autrement que par le mépris ou la moquerie. Tout le monde riait autour de nous. Je le voyais souffrir, je l'aimais, je le « réconfortai » — en attendant le fameux article de Paul Bourget qui le vengea. Inquiet et nerveux, Barrès s'appuyait sur l'amitié de l'aîné et sur celle du camarade. Je parlai de lui à Mme de Loynes qui, toujours attentive à animer son salon de jeunes renommées, me dit : « Amenez-le-moi » ! Et je le présentai.

Elle le reçut comme elle savait recevoir, avec ce tact et ce charme qu'Arthur Meyer a si justement célébrés. Mais elle dut faire comme moi : le défendre. Le salon, lorsqu'on parlait de Barrès, devenait folâtre et sarcastique, lui toujours et ordinairement serein et amène envers ses habitués. On me faisait entendre que je me vantais, lorsque j'affirmais comprendre ces *Barbares*. Et là, notre amie m'abandonnait, tout en parant les coups trop vifs. Je réussis, il est vrai, à réveiller les vieilles inimitiés que l'habitude de me voir avait endormies, mais aussi je prenais, à lutter, une assurance et une petite autorité qui, finalement, me servirent. Lorsque Barrès partit pour Nancy mener sa campagne boulangiste, puis se présenter à la députation, je sus rester modeste dans mon succès sur ses dénigreurs devenus réticents et prudents. Mme de Loynes triompha et, selon l'habitude des salons, fut toute fière d'avoir « deviné » ce jeune homme qui promettait une bruyante carrière d'écrivain et de politique. Chateaubriand chez Joubert au retour de Londres, Barrès ne le rappelait-il pas?

Le boulangisme cimenta l'amitié de Barrès et de notre amie. Mme de Loynes fut boulangiste, je l'ai dit en parlant de Lalou. C'est qu'elle n'avait, au fond, qu'une passion : son salon. Elle mettait son orgueil à y recevoir tout ce qui marquait à Paris, à réunir ceux que la renommée adoptait, à les intéresser les uns aux autres, à les faire se connaître. Et elle apportait à ces soins une adresse et une grâce sans secondes. Elle pouvait dire que sa table était couronnée, chaque semaine, de tout ce que Paris comptait d'hommes marquants et « du jour ». Cela datait de loin, de l'Empire, lorsque le prince Napoléon avait adopté cette table pour y rencontrer, en dehors de la solennité du Palais-Royal, les artistes dont il aimait la société. C'est autour d'elle qu'il

réunissait les Sainte-Beuve, Théophile Gautier, Flaubert, etc. Mais je ne veux parler que de ce que j'ai vu et entendu. Une seule fois, elle me parla du prince. C'était au Parc des Princes, au Parc comme nous disions, où elle passait l'été, à deux pas de Paris afin d'être toujours à portée de ses amis : les dîners du vendredi et du dimanche ne cessaient que tout juste pendant la quinzaine de Villers. Un jour que j'étais allé la voir, et que nous étions seuls, un rayon de soleil, un instant, vint éclairer un tableau accroché très haut au mur du salon. « C'est votre portrait? » demandai-je. Elle sourit : « C'est le portrait de Rachel. Cette ressemblance me valut l'amour du prince. La première fois qu'il me vit, il pâlit et m'aima. »

Un autre portrait de Mme de Loynes par Amaury Duval est au Louvre aujourd'hui, légué par Jules Lemaître qui l'avait hérité et qui le donna au Louvre selon la volonté de notre amie. On peut y constater cette ressemblance avec Rachel. Ce portrait d'Amaury Duval, qui est celui qu'Arthur Meyer a reproduit en tête de *Ce que je peux dire*, Mme de Loynes le cachait quelque peu, vers 1890. Il était accroché dans le petit salon, où on n'allait guère ; les admirables cheveux noirs qu'il étale en bandeaux la gênaient sans doute, car, comme à toutes les femmes, ses cheveux étaient devenus jaunes en vieillissant... Ce n'est que dans les dernières années qu'elle se décida à le mettre à la place d'honneur qu'il méritait. Et c'est en me le montrant que, m'ayant entraîné, un soir après dîner, dans le petit salon d'angle, avenue des Champs-Élysées, Paul Deschanel, avec cette ardeur qui ne le quittait guère, me dit : « Comme il devait être périlleux de l'aimer ! »

* * *

Personne, comme elle, n'a su trouver les procédés qui touchent, les mots qui émeuvent. Elle était une confidente incomparable, pleine du tact le plus grand, et sachant rester toujours dans l'ombre, offrir asile encore plus qu'appui. Cette anecdote-ci sur Sainte-Beuve la peint tout entière dans ce rôle de tendresse précautionneuse et qui se cache.

Sainte-Beuve l'avait connue toute jeune, et elle était restée fidèle à son amitié. Lorsque le grand critique se sentit vieil-

lir, et aspira à un peu de repos, Mme de Loynes, alors Mlle Detourbay, fut la première à inciter le prince Jérôme à le faire nommer sénateur. Elle suivit au jour le jour toutes les démarches qu'elle provoquait, et ce fut à elle, la première, que le prince vint annoncer la nomination décidée. Et voici ce qu'elle m'a raconté : elle envoya, le soir même, chercher, chez Émile de Girardin, certaine robe de chambre confortable et cossue que le pauvre Sainte-Beuve admirait sur le dos du journaliste qu'il enviait de pouvoir se prélasser dans des atours aussi provocants au repos. En une nuit, trois ou quatre ouvrières taillèrent et cousirent une robe de chambre exactement semblable qu'elle envoya avec sa simple carte, au petit matin, à son vieil ami qui comprit et pleura. N'est-ce point charmant de tendresse fine et aussi de modestie?

La carrière politique commençante de Barrès lui valut donc, chez Mme de Loynes, une situation que sa littérature ne lui donnait pas encore. Il fut très choyé, il se laissait faire sans se livrer à une trop libre réciproque, s'il aimait à retrouver à la table amie ses confrères de lettres, ses aînés qui, comme Anatole France, appréciaient ce que cet esprit de premier ordre promettait de fort et de durable en œuvres maîtresses. A cette époque, je parle des années avant 1900, Barrès, au début de sa vie publique, n'était pas très facile à manier... Très courtois dans les formes, très bien élevé, il savait plaire et plaisait. Mais il ne parvenait pas à cacher son impatience. Ne possédant pas la grande autorité dont il devait jouir plus tard, une sorte de déséquilibre s'établissait entre ses aspirations, sa conscience de sa valeur et les manifestations immédiates. On sentait bien, autour de Mme de Loynes, ce grand garçon agacé de n'être pas estimé ce qu'il valait et que les expressions particulières qu'il donnait de son mérite nouveau empêchaient de bien apprécier. Il ne parvenait pas à cacher son dédain ni sa conviction de son égalité, pour le moins. Mme de Loynes, qui était fine, voyait cela et tendait ses efforts à atténuer les dégoûts de l'un et les révoltes des autres. Une qualité de Barrès lui faisait, alors, pardonner bien des choses : il était plein de l'esprit le plus charmant, bon enfant, aimant à rire, et, lorsqu'il s'amusait de quelqu'un ou de quelque chose, il le faisait avec un pittoresque plein de saveur, sans l'ombre de méchanceté. Mme de Loynes avait beaucoup d'amis, et, d'ailleurs, l'intérêt de son salon était de ne pas permettre

qu'on y attaquât trop violemment les gens. Elle savait d'autre part, qu'il faut bien lâcher à des Parisiens la bride de la blague et de la moquerie. Barrès était maître à les manier. Ses « grands airs » savaient, auprès d'elle, se détendre, il devenait alors le plus aimable et entraînant convive qui plaisait d'autant plus qu'il restait toujours dans la sphère intellectuelle, ne descendant jamais aux ragots.

Aussi Mme de Loynes, pour cela et pour les promesses que Barrès donnait de renommée, tenait-elle beaucoup à lui qui s'impatientait quelquefois d'être, — l'ingrat ! et l'incorrigible massacreur de ses propres agréments ! — d'être ainsi recherché. Je dus souvent intervenir des deux côtés. Au fond, elle en avait un peu peur. Elle redoutait autant son esprit que ses dédains. Rien de tout cela ne pouvait cimenter une amitié solide : il y avait trop d'orages, orages intimes et séparés au fond du cœur de chacun, et que les formes les plus courtoises savaient voiler, mais que ces deux êtres si fins et si divinateurs ne pouvaient pas ne pas entendre gronder dans la poitrine de l'autre. De là des hauts et des bas dans leur amitié qui n'échappaient à personne des autres amis, et qui les navraient ou les enchantaient, selon leur humeur ou leur intérêt.

*
* *

C'est rue de l'Arcade que j'ai connu Clemenceau. Il ne tarda pas, d'ailleurs, à disparaître, lorsque le général Boulanger y parut, et il ne revint plus que, comme je devais le faire moi-même un jour, aux heures privées. Les dîners, d'ailleurs, restaient toujours très littéraires, et étaient très restreints. Sept ou huit invités au maximum, afin que la conversation restât générale. Renan venait deux ou trois fois par hiver. Auprès de lui, en dehors d'Henry Houssaye et d'Hector Crémieux qui étaient « de fondation », s'asseyaient, outre ceux que j'ai déjà nommés, Anatole France, Jules Lemaître, Paul Deschanel, Henri Lavedan, Ludovic Halévy, Émile Faguet, Albert Wolff, Adrien Hébrard, plus tard Grosclaude, Alfred Capus, Abel Hermant amené par moi, Rochefort et Laguerre au temps du boulangisme, Maurice Donnay, François Coppée, le vicomte G. d'Avenel, le docteur Maurice de Fleury, puis, lorsque Lemaître écrivit des pièces de théâtre, Sarah Bernhardt, Guitry, Antoine,

Gaston Calmette, d'autres encore. Magnard, qu'elle aima profondément, ne parut que dans ses dernières années, toujours bougonnant, caustique et excité. Il opéra même, dans la maison, une petite révolution : pour ainsi dire jamais Mme de Loynes n'invitait de femme à ses vendredis ; Mme Magnard accompagna cependant toujours son mari ; au temps du boulangisme, Mme Laguerre dînait aussi avec son mari. Et notre amie caractérisait la beauté rayonnante de l'Amazone du Boulangisme par ce mot qui était la justesse même : « Un rayon de lune ! »

Il n'y avait jamais de réception après le dîner. La conversation de la table continuait sans être bouleversée par de nouveaux arrivants. Quelquefois, rarement, notre amie offrait à ses hôtes un petit divertissement comme celui en l'honneur de Renan, que Lemaître a conté, où la grosse Demay vint chanter : *Moi, je casse des noisettes en m'asseyant dessus.* Et j'entends encore la bonne Demay répondre à Renan qui lui disait poliment qu'il n'avait pas eu, jusqu'à ce jour, le plaisir de la connaître : « Oh ! je vous connaissais, moi, monsieur ! » Si poli qu'il fût, Renan ne put s'empêcher de mêler son rire au nôtre. Une autre fois, ce furent Jules Jouy et Mac-Nab qui vinrent chanter la *Terreur de la Grenelle* et la ballade des *Prétendants* ou le *Bal de l'Hôtel de Ville*. Renan était, d'ailleurs, un bien vieil ami de la maison, du temps du prince. Et, au coin de la cheminée, suspendue à un long ruban de soie, sa photographie semblait présider aux conversations de chaque jour, et les guider aussi de sa dédicace : « Rien n'est beau que le vrai. » Plus tard elle acheta à Saint-Marceaux le buste de Renan qui trônait, dans le salon des Champs-Élysées, auprès de la *Fuite en Egypte* de Luc-Olivier Merson, de la *Rosa nera* d'Hébert, d'un Vollon que Rochefort lui avait fait acheter, car il aimait les Vollon ! Sur la cheminée présidait à ce maigre ensemble un marbre polychrome de Gérôme, *Tanagra*, qu'Arthur Meyer nomme *Aphrodite*, en dépit de l'inscription en lettres grecques : « Tanagra » qui figure sur la base. Toutes ces œuvres, à la mort de Mme de Loynes, passèrent chez Jules Lemaître, avec le portrait légué au Louvre par celui-ci. La *Fuite en Egypte*, Lemaître la vendit à Me Michel Pelletier. La *Rosa nera* retourna chez Mme Hébert. J'ignore ce que sont devenus le buste de Renan, le Vollon et *Tanagra*.

Dans ce décor, autour de ces familiers, tout Paris intel-

lectuel et politique a défilé. La table était la meilleure de Paris, d'un luxe et d'une chère supérieurs. Mme de Loynes disputait aux rois eux-mêmes le chef d'une saison d'hiver ; aux cours, elle avait emprunté aussi leur exactitude. Personne ne se risquait, convié, à dépasser l'heure fixée. Elle était impitoyable. Le dîner était marqué pour sept heures et demie. A 7 h. 35, elle sonnait et ordonnait au maître d'hôtel : « Servez ! » A huit heures moins vingt-cinq, les deux battants s'ouvraient : « Madame la comtesse est servie ! » On n'attendait jamais personne plus longtemps. Elle avait coutume de dire : « Je ne vois pas pourquoi je ferais une impolitesse à ceux qui sont polis en faveur de ceux qui ne le sont pas. » Il est bien dommage que l'exemple qu'elle donnait ainsi n'ait pas été suivi davantage, et la leçon plus généralement entendue.

* * *

Jules Lemaître a tenu dans le salon de Mme de Loynes une place trop considérable pour que je ne lui en fasse pas une singulière. L'action publique de Jules Lemaître comme président de la ligue de la Patrie française est même, on peut le dire, partie de ce salon ; mieux encore, c'est Mme de Loynes personnellement qui a poussé Jules Lemaître à entrer dans la bataille, et c'est grâce à elle, qui plus est enfin, que ce lettré si peu fait pour les excès passionnés a soutenu pendant tant d'années son rôle de chef de parti. J'ai assisté aux débuts des relations de Jules Lemaître et de Mme de Loynes, et j'ai assisté aux débuts de l'action de celle-ci pour engager son ami à se jeter dans la vie politique. Les détails que je puis fournir me semblent dignes d'intérêt.

Lorsque Jules Lemaître commença dans la *Revue bleue* la série de ses articles qui devaient lui apporter la notoriété, et dont les plus célèbres sont restés celui sur Ohnet et celui sur Renan, Mme de Loynes ne le connaissait pas. Le *Voltaire* et les interviews littéraires quotidiens avaient eu vite fait de me mettre en rapport avec un grand nombre de confrères de mon âge ou mes aînés. Souvent Mme de Loynes me demandait si je connaissais tel ou tel. Et il m'arriva de présenter certains comme Barrès, Abel Hermant, Auguste Germain dont j'ai déjà parlé. Plusieurs fois, elle m'avait demandé si je connaissais Lemaître. Non, je ne le connaissais pas. Et, un beau soir, elle me dit : « Vous dînerez vendredi

avec Jules Lemaître. Je l'ai rencontré à la redoute d'Arsène Houssaye ; il est venu me voir, il y a trois jours. »

Cette redoute est restée notoire dans les fastes de la vie parisienne. C'était l'adieu à la vie élégante d'un écrivain charmant qui avait été l'un des plus galants hommes de son temps. Mme de Loynes avait hésité longtemps à s'y rendre ; un domino de violettes de Parme oublié dans le salon et qui fut vite emporté, m'apprit seul — car, quelques instants après, elle disait aux habitués du cinq à sept qu'elle n'irait pas ! — qu'elle s'était décidée. Jules Lemaître devait y aller de son côté, — du moins d'un autre côté, d'un côté rival, oserai-je dire. Car si Jules Lemaître ne fréquentait pas le salon de Mme de Loynes, il ne vivait pas néanmoins tout à fait en ermite. Mis en rapport avec Anatole France, il avait été présenté par celui-ci à Mme Arman de Caillavet qui tenait un salon très couru par les écrivains et les notabilités parisiennes. Mme de Caillavet avait aimablement accueilli Jules Lemaître et, voulant lui être agréable, lui offrit de demander pour lui une invitation à cette redoute dont on parlait tant. Lemaître s'effarouchait un peu, lui si peu mondain, et ne connaissant personne du monde parisien, de cette « mise à l'eau » si brusque, en plein courant. Mme de Caillavet lui fit comprendre la nécessité pour son art et son développement critique de se mêler plus qu'il ne le faisait à la vie de Paris, ou même à la vie tout court. Il se décida, l'invitation fut demandée, envoyée, et Lemaître plongea...

Le lendemain, il accourut déjeuner chez Mme de Caillavet, et celle-ci m'a raconté s'être divertie à entendre ce jeune provincial parler avec flamme et éblouissement de ce qu'il avait vu. Mais surtout, surtout, un certain domino de violettes l'avait enthousiasmé. Il ne tarissait pas sur ce domino, plein de grâce, de charme qui l'avaient conquis. Qui était-ce? Il ne savait pas. Mais il saurait ! Quelques jours après, il revint : « Et votre domino? » Il s'embarrassa, coupa court, et on ne le revit plus jamais avenue Hoche. Henry Houssaye l'était allé chercher dans l'intervalle, et l'avait conduit rue de l'Arcade où il commença une amitié qui ne cessa qu'à la mort de Mme de Loynes, mort dont il devait mourir lui-même.

Quelle eût été la carrière de Jules Lemaître, sans Mme de Loynes? Très brillante et heureuse, certainement. Mais tota-

lement différente de ce qu'elle fut, non moins certainement. Journalisme, théâtre, politique, Lemaître ne s'en fût, livré à lui-même, jamais mêlé. Mme de Loynes, on peut le dire, jeta dans une voie toute extérieure et bruyante un homme manifestement fait pour la méditation et le calme. Lemaître déploya des qualités maîtresses dans son action littéraire et publique ; sa grande culture, sa haute intelligence et son talent d'écrivain ne pouvaient pas disparaître. Mais sa nature intime répugnait à un tel emploi de ses facultés. Il était timide, secret, assez gauche dans ses manières. Il ne tenait à ses idées que tout juste le temps d'en faire le tour ; puis il se hâtait de monter dans Sirius pour en mieux juger l'importance. L'article sur Renan? Mme de Loynes ne tarda pas à en faire dîner l'auteur avec son vieil ami, et les explications ne furent pas longues. Jules Lemaître avait en horreur les gens péremptoires, l'art sans nuances ni retours, la politique, bien entendu, et les hommes politiques encore plus. Sa timidité le rendait souvent morose, et une sorte de répulsion pour toute manifestation extérieure, quelle qu'elle fût, présidait à toutes les expressions de sa pensée. Dix ans d'intimité avec cette femme élégante ne réussirent même pas à l'apprivoiser tout à fait. Professeur au Havre, à Alger, il avait vécu pauvrement, solitairement, et un drame intime, douloureux, presque tragique dont il avait beaucoup souffert et où il avait joué un admirable rôle d'abnégation et de charité, l'avait encore assombri, favorisant ses penchants à la réclusion. Je me souviens d'un mot que me rapporta vers 1900, c'est-à-dire après plus de quinze ans d'intimité avec lui (et quelles années agitées !) que me rapporta Mme de Loynes et qui me paraît très caractéristique de la violence que, poussé par elle, il se faisait. Elle m'avait dit : « André, vous avez toujours de jolies cravates ! (à trente ans, on a toujours de jolies cravates !). Donnez-moi l'adresse de votre chemisier. Bobèche (elle lui donnait ce nom d'amitié qui allait bien, il faut en convenir, à cet emprunté) me désespère avec ses ficelles noires ! Je veux l'envoyer chez votre chemisier. » Je donnai l'adresse, et, comme, quelques jours après, je m'informai du résultat : « Il m'a répondu, me dit-elle, qu'il n'était pas un gandin, mais un professeur. » J'écopais, oui, mais un professeur ! Après être devenu l'un des plus brillants Premiers-Paris du *Figaro*, feuilletoniste des *Débats*, auteur dramatique joué par Sarah Bernhardt, Gui-

try et toutes les étoiles, président populaire enfin d'une ligue politique ! Il voulait rester « un professeur ». Le tuf reparaissait ; il le découvrait au fond de son cœur.

Si Jules Lemaître était entré plus tôt dans le salon de la rue de l'Arcade, nous l'eussions connu, assurément, boulangiste. Mais, pour son début, c'était trop, trop vite surtout. Car il résista aux pressions de notre amie. Elle était trop adroite pour le brusquer. Longtemps, elle se contenta de le guider dans ses démarches d'écrivain, de le faire connaître à ses confrères déjà en pleine course dans la carrière, et ses conseils littéraires restaient généraux. Elle en voulait particulièrement, et c'était la bonne manière, au « dilettantisme », à la mode alors, en ces années 1890, et qu'elle lui reprochait. Ayant entrepris la carrière publique de cet écrivain, elle ne pouvait la voir que brillante, et, comme on l'a souvent remarqué des femmes, d'une gloire immédiatement réalisée. Les façons intellectuelles, façons musardes, curieuses et détachées du premier Jules Lemaître la scandalisaient. Elle aimait l'effort, l'entreprise lui parut digne de sa recherche ; elle s'y attela, et la guerre qu'elle fit au dilettantisme de son ami fut sans arrêt, et victorieuse. Tout naturellement, de la lutte littéraire ils passèrent bientôt à la politique. Le premier soin, encore aujourd'hui, d'un professeur de chant est de transformer la voix de ses élèves : il n'est content que s'il a fait d'un baryton un ténor, d'un mezzo un soprano — c'est sa manie, et cela s'appelle développer une voix. Mme de Loynes fut un remarquable professeur de chant, et on peut dire, sans ironie, que son succès fut complet.

Aussi rien ne nous divertit davantage que la dédicace que fit à Lemaître, de l'*Appel au soldat*, Maurice Barrès. A nous, à ceux qui avaient suivi les péripéties de la transformation, l'ironie de ce « poulet » adressé à Jules Lemaître apparaissait supérieure. Elle nous rappelait la lutte autour de notre amie, et quelquefois avec elle, lorsqu'on se partageait en plusieurs camps pour, contre, neutre, sceptiques, voire malicieux, du temps où Barrès déchaînait son boulangisme, et où Lemaître couvrait ce jeune homme de ses sévérités et de ses mépris. Cette façon de dire, dix ans après: « Vous y venez donc? C'était bien la peine, en vérité, de tant faire le dégoûté, et de me traiter en petit garçon ! Nous voilà égaux désormais, sur le même plan, dans le même bateau, et pour un

cause que je continue à défendre, tandis que vous n'aviez pour elle que dédain ! Avouez que je vous ai « eu »? La finesse de Mme de Loynes comprit cette raillerie comme nous fîmes.

Jules Lemaître ne tarda pas, d'ailleurs, à s'abandonner complètement à la direction de notre amie, heureux de trouver quelqu'un qui eût une volonté pour lui, et se chargeât de tout le côté matériel de sa carrière. Lorsque Mme de Loynes quitta la rue de l'Arcade pour les Champs-Élysées, en 1890, il alla s'installer rue des Écuries-d'Artois, tout près de son amie. Jamais il n'écrivit une ligne qu'elle ne la vît manuscrite. Tous ses articles passaient par les Champs-Élysées avant d'être dirigés vers un journal. Chaque matin, à son réveil, il lui écrivait un billet qu'il faisait aussitôt porter. On retrouverait, si l'on en avait la curiosité, dans la collection du supplément littéraire du *Figaro* un article que j'écrivis sur ces billets, et intitulé *Jules Lemaître dessinateur*. Car ils étaient illustrés. D'une plume ironique et joyeuse, il se représentait allégoriquement, écoutant hilare ou effondré un convive du dîner de la veille, appelant la muse inspiratrice de l'article qu'il devait rédiger ce jour-là, objurguant quelque personnage de la pièce en cours, se battant avec un directeur de théâtre, et surtout, chaque samedi matin, écartelé par le sieur *Feuilleton des Débats*. Les lecteurs de ces feuilletons si aisés, si « faciles », comme on dit, ne se sont jamais doutés que, pendant dix années, l'auteur se tint pour un martyr de cette tâche à accomplir. Là encore la volonté de Mme de Loynes persuada. Comme il arrive souvent, elle avait deviné la parfaite convenance du sujet à l'objet mieux que l'objet lui-même ; l'œuvre critique de Jules Lemaître restera la plus marquante de toutes ses entreprises.

C'est elle aussi qui le jeta dans la carrière dramatique. On peut même dire qu'elle fut vraiment sa collaboratrice. Pas une seule scène n'a été écrite sans qu'il lui en soumît l'idée, le développement et la rédaction. Il en a laissé le témoignage public. Toutes ses pièces sans exception sont dédiées « à Mme la comtesse de Loynes ». Cet hommage ne venait que de l'honnête homme qui reconnaissait sa dette. C'est chez elle, bien entendu, qu'avaient lieu tous les rendez-vous de directeurs et d'acteurs. Elle menait toutes les intrigues nécessaires sur cette route périlleuse et pleine d'em-

bûches où le bon Jules Lemaître se serait perdu vingt fois avant d'avoir seulement poussé une porte de coulisses. Elle apportait à ce jeu toute son adresse féminine, son intelligence si déliée et son entrain infatigable. On avait pris, d'ailleurs, l'habitude de s'adresser à elle d'abord : le plus court chemin de la rue d'Artois passait par les Champs-Élysées. Les directeurs de journaux eux-mêmes s'adressaient à elle pour les articles qu'ils désiraient ; la collaboration de Jules Lemaître au *Temps* fut retardée de plusieurs mois parce qu'Adrien Hébrard avait négligé cette précaution.

Il dînait tous les soirs avenue des Champs-Élysées. La scène suivante se répétait souvent. Vers sept heures et quart, assis devant la cheminée, nous étant attardés, Henry Houssaye, moi et un ou deux autres, nous entendions sonner. Mais la porte du salon ne s'ouvrait pas. Mme de Loynes sonnait alors à son tour, et disait au valet de chambre : « Faites entrer M. Lemaître. » Il entrait, sûr qu'il n'y avait là que des intimes. Si quelque personne moins familière se trouvait encore en visite, Mme de Loynes, qui ménageait la sauvagerie de son ami, laissait celui-ci se morfondre dans la salle à manger. Il ne prenait de « congé » que le dimanche ; ce soir-là, régulièrement, il dînait chez son ami Louis Ganderax ou chez Mme Strauss. Au théâtre, il allait de son côté, tandis que notre amie occupait une baignoire où j'eus bien souvent une place. Grâce à Mme de Loynes j'ai assisté, pendant vingt ans, à toutes les « grandes premières » — ce dont ma jeunesse était aussi fière qu'heureuse...

*
* *

Ces détails sont-ils aussi insignifiants qu'ils le paraissent peut-être? Je ne le crois pas. Outre qu'ils se rapportent à des personnages qui jouèrent dans le monde de la politique et des lettres des rôles de premier plan, ils me semblent la meilleure manière qui soit de faire connaître une femme qui seconda et même bien souvent inspira leur action. « Rien ne vit que par les détails, a dit Sainte-Beuve ; celui qui a l'ambition de peindre doit les chercher. » Je ne prétends point au portrait, comme on l'entend ordinairement, didactique, raisonné. Plutôt, par les petits faits accumulés, donner le

moyen à chacun de fixer une image, non pas telle que je la vois, mais telle qu'elle se présente elle-même.

Il sera impossible à tout historien de la fin du dix-neuvième siècle et des premières années du vingtième de ne pas se heurter, dans ses recherches, à la porte de la comtesse de Loynes. De 1860 à 1908 elle a occupé dans Paris une place considérable. Tout ce que le Paris de l'Empire et de la République a compté d'éminent et de célèbre s'assit à sa table et subit le charme de sa douceur, de sa réserve, de sa finesse, de son irrésistible attrait. Personne qui ne proférât le souhait de Girardin : passer près d'elle les instants restant à vivre. L'égoïsme de l'homme appelle fusion des cœurs l'immolation de la femme à sa puissance. L'homme aime qu'on le flatte, qu'on semble ne vivre que pour lui, et que toutes les pensées n'aient que lui pour sujet. Mme de Loynes donnait à ses amis, à ceux du moins qui vivaient dans son intimité, la sensation de ce dévouement, de cette absorption ; aux autres elle montrait la plus entière bonne volonté envers leurs soins, la plus vive sympathie pour leur caractère. Elle ne fit jamais que deux choses : interroger et écouter. Elle provoquait la confidence qui attache si fortement celui qui déverse son cœur, et elle frémissait, ainsi qu'on l'espérait, à vos malheurs et à vos espoirs. Il n'y a pas, à Paris, beaucoup de femmes qui aient tout su, tout appris et mêlé à tout leur fine main, comme le fit la comtesse de Loynes. Dès qu'on apprenait une nouvelle importante on courait la lui dire — à moins que ceux-là mêmes dont les actes sont motifs à nouvelles n'eussent décidé auprès d'elle ce qui serait l'événement du lendemain. Mais, discrète autant que douce, elle n'en laissait rien percer. Personne n'eut jamais, en quarante années d'un salon où le monde entier s'inscrivit, à regretter un mot dit de trop, et chacun se félicitait d'un intérêt réconfortant et parfois d'une aide efficace. Jamais n'exista aussi vivement, en cerveau féminin, dans le sens le plus noble et le plus secret du mot, le démon de la curiosité. Jamais femme ne fut plus susceptible, à un point plus aigu, de sentir et de s'émouvoir des choses de ce monde. Elle aimait tous les jeux de toutes les intrigues, n'ayant pas l'ambition d'en tenir les fils bien qu'elle en ait noué quelques-uns, mais simplement de les passer entre ses doigts. Elle aima la vie, non pas sa matérialité, non plus, si l'on veut, sa majesté, mais ce qui est entre ces deux-là et qui compose,

il faut s'y résigner, les trois quarts de nos jours, les événements successifs, les efforts, les pièges tendus, les négociations nécessaires, les influences, les croix, l'Académie, les petits scandales et les bonnes actions. Elle a fait des académiciens, ne fût-ce que comme elle fit d'Henry Houssaye devant la candidature de qui elle obligea Jules Lemaître à retarder la sienne, certaine du succès, pourtant. Que n'obtint-elle pas quand elle le voulait bien ! Et on lui était reconnaissant de l'accepter. Cette fièvre l'incita à quelques démarches précipitées comme le dîner offert à Constans au lendemain de la chute de Boulanger, avant même que celui-ci s'évadât. Son salon, à qui elle devait tout sacrifier, lui paraissait imposer ce passage un peu brusque. Du moins, lors de la Patrie française, n'eut-elle plus de ces à-coups. Elle fut fidèle jusqu'au dernier moment — celui du nationalisme comme le sien. Lorsqu'elle mourut, elle semblait résolue à revenir aux Lettres, à y ramener Jules Lemaître. Je l'avais vue quelques jours avant sa mort, et il m'avait semblé entendre quelque chose d'une telle velléité. Je ne crois pas que l'évolution fût aussi nettement décidée que le dit Arthur Meyer pressé, sans doute, d'une réplique à son « Bonsoir, messieurs ». Je n'affirmerais rien pourtant. Je ne la voyais plus assez souvent pour tout savoir.

Lors de l'éclat de l'affaire Dreyfus, je cessai, en effet, d'aller la voir à cinq heures. On fut dreyfusard pendant les huit premiers jours chez Mme de Loynes, et j'entends encore les anathèmes indignés du bon Henry Houssaye. Mais on ne put tenir longtemps ; le flot entraîna tout le salon. Je ne continuai pas moins à la voir aux heures où personne n'était reçu, et j'emportais chaque fois de notre longue causerie une impression de joie et de tendresse. La politique ne put me priver de l'amitié. Je voudrais avoir payé par ces pages impartiales et fidèles le tribut de l'enfant autant que de l'ami...

ANDRÉ MAUREL.

Nostradamus[1]

CHAPITRE VIII

Le malheur entre.

Tout de suite et dès la première auscultation de la malade, Jean Cordion diagnostiqua une pneumonie diffuse du lobe inférieur gauche, avec tendance à propagation vers le poumon droit. Maguelonne respirait difficilement et, en dépit de la fièvre, conservait toute sa lucidité. Elle parlait peu, de façon distincte, et faisait des différences de température, des oscillations menaçantes, entre trente-sept degrés et quarante. Les docteurs, accourus de Sainte-Anne et d'Ollioules, puis, quelques heures plus tard, de Toulon, ne cachèrent ni à leur confrère, ni au malheureux père, que la situation était très sérieuse. Le changement de visage de la jeune fille, son nez pincé, ses lèvres sèches, l'expression grave de son beau regard, annonçaient une lésion profonde et étendue. La pièce étant petite, personne, sauf Marie Brusque et une amie de celle-ci faisant fonction de garde, n'y séjournait. Les deux hommes se tenaient dans la pièce à côté, muets et sombres. L'escapade anodine d'un enfant avait eu ce résultat tragique. Tressan voyait toujours devant lui, au fond de la roche, la grande croix blanche dont il avait compris qu'elle lui était destinée.

— J'ai fait prévenir à Saint-Remy et au mas, dit-il, après un long

(1) Copyright 1925 by Ernest Flammarion. — Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 février et 1er mars 1925.

silence. En même temps que le télégramme, un cycliste est parti d'Ollioules, avec une lettre de moi pour Tardive et Grandguil.

— Que leur dites-vous?

— Que Maguelonne est tombée gravement malade, à la suite d'une course de nuit sous la pluie, à la recherche de son frère. Qu'ils s'apprêtent à venir ici, en laissant la surveillance du mas à des voisins de Maussane.

— Ainsi vous les appelez? murmura, à voix basse, Cordion, auquel un couteau effilé traversait le cœur.

— Oui, ai-je tort?

En prononçant ces mots, le sorcier regardait fixement son interlocuteur, devenu pâle comme un masque de plâtre. Jean n'eut pas le courage de répondre non. Le cas était d'ailleurs rare d'un aussi complet envahissement de l'organisme en quelques heures ; ce qui avait amené les confrères à envisager l'hypothèse terrible de la granulie, ou phtisie généralisée soudaine. Bien que, dans la granulie, la crise fébrile fût habituellement moins nette et moins forte.

— Père?... demanda la jeune fille.

— Voilà, ma chérie.

— Qui est là? avec toi?

— Notre ami Jean.

— Où est Tiéou?

— Avec Antoine Brusque.

— Veille bien à ce qu'il ne s'écarte pas, à ce qu'il ne recommence pas.

— Sois tranquille. On ne le quitte pas d'une semelle.

La crainte constante, la terreur de Maguelonne, était que l'enfant ne partît de nouveau. Les moindres épisodes de la fugue demeuraient fixés dans son imagination chaude, comme autant de petites plaies cruelles. Elle ne pensait qu'à cela. Elle aurait désiré que son père s'écartât un peu, afin d'interroger le médecin de marine sur ce mal étrange, dont rien n'avait, chez l'enfant, ni dans son attitude, annoncé jusqu'à présent la menace. Comme s'il eût compris, le baïle, ayant un ordre à donner, s'esquiva. Jean — qui eût bien voulu mourir, lui aussi — s'entendit appeler d'une voix douce. La garde s'écarta discrètement. Une main déjà amaigrie, petite et finement musclée, prit la sienne.

— Cela va mieux et je m'en tirerai sans doute. Mais, dans le cas contraire, j'ai une demande à vous adresser, Jean.

— Une demande... à moi!... Que vous me rendez heureux!

— Vous resteriez quelques semaines auprès de père et de Tiéou. Vous ne les abandonneriez jamais complètement.

— C'est juré, Maguelonne, et devant le crucifix.

— Merci.

— Mais vous n'en êtes pas là, Dieu merci. Le docteur de Toulon a l'air fort intelligent. Il pense que vous avez surmonté la crise.

— Espérons-le. Asseyez-vous là, près de moi. J'ai un renseignement à vous demander. Non, parler ne me fatigue pas. Ce qui me fatigue, c'est quand on reste loin de moi. Ce départ, cette fugue du petit, comme vous dites, est-ce une maladie connue, classée, à répétition, qui laisse des suites?

Jean affecta une sécurité qui n'était pas tout à fait dans son esprit, car il s'agissait d'un enfant, et l'enfance est psychiquement impénétrable. Il répondit : « Ne connaissez-vous pas mieux que moi, vous qui savez tout de la Provence, l'origine imaginative du « plantié »? A quoi nous sert, en fin de compte, notre imagination? A nous déplacer, dans l'espace, ou dans le temps. Vous voici dans votre lit, couchée. Mais il vous est facile de vous envoler, à votre gré, vers les Saintes-Maries, vers Aigues-Mortes, vers Avignon ; c'est là aussi une forme de « plantié ». Toute l'existence des imaginatifs n'est qu'une série de fugues, — accompagnées de distractions, — qu'une fugue perpétuelle.

— C'est étonnant, observa-t-elle, passant à un autre sujet, combien j'ai été vite en confiance avec vous! Il y a fort peu de semaines, et il me semble que c'était hier, vous arriviez au mas, après la tornade. Mon père a bien raison de prétendre que l'amitié résulte de l'intérêt porté aux mêmes idées d'abord, puis aux mêmes gens, puis aux mêmes sites.

— J'ai beaucoup appris auprès de vous, et en peu de temps, chère Maguelonne.

Elle sourit tristement :

— Et moi auprès de vous, moussu notre ami...

A ce moment, elle toussa, d'une petite toux fêlée, qui lui fit la joue rose à gauche. Elle donnait l'impression translucide d'une porcelaine fragile, et qui va se briser, alors que, quelques heures auparavant, elle était une fille robuste et saine. La maladie fait plus de ravages chez ceux qui n'ont jamais subi ses atteintes, qui lui offrent à dévorer des tissus sains. Soudain, les aboiements caractéristiques d'un chien inquiet, et qui cherche son maître, retentirent dans la cour du Triste.

— Eh quoi, fit Maguelonne étonnée, on dirait d'Oli. Serait-ce lui?

C'était d'Oli. Sentant sa maîtresse en danger, et doué d'un flair remarquable, l'animal avait quitté, l'avant-veille, le mas des Spectres, et, en quelques relais, était accouru, guidé par son instinct,

jusqu'à Evenos. Il avait évidemment suivi la piste de Moustre et de Blanquet, ses deux amis. Marie Brusque, l'ayant reconnu, lui faisait fête, et d'Oli remuait la queue et aboyait de plus belle avec cette physionomie, presque humaine, que peuvent prendre les chiens de berger, quand ils passent de la solitude à la société, ou de la société à la solitude, et qui est leur mine de transition.

— Je veux le voir... implora la Provençale... Il ne peut avoir fait, pour rien, un si long trajet et si difficile !

— Mais ma chérie, dit en riant Nostradamus, qui arrivait sur cette demande, un chien de cette taille dans une chambre de malade, ce n'est pas raisonnable. N'est-ce pas, Jean?

— Tout ce qui fait plaisir, en pareil cas, est raisonnable... repartit le médecin.

On fit donc monter le fidèle d'Oli, tout en le retenant par son collier ; car, dans son impétuosité, il eût bondi aussitôt sur le lit. Maguelonne passa, sur sa tête poilue, sa belle main, que l'animal lécha frénétiquement. Entre temps, il poussait de petits gémissements caressants, du plus comique effet.

— Il voudrait exprimer quelque chose, et il ne sait pas comment s'y prendre... observa Cordion.

— Cela arrive aussi aux hommes, répliqua le baïle, comme il eût dit n'importe quoi. Or, cette réflexion empourpra les joues du médecin, et Maguelonne le remarqua. Elle en éprouva une joie profonde. Il lui eût été si cruel qu'il parlât, qu'il se confessât à elle ; car elle savait qu'elle allait mourir, et ce secret d'amour était son cher trésor, qu'elle désirait emporter intact. Mais il lui était délicieux et doux de constater, par l'effet d'une allusion involontaire, ce qui ne serait jamais exprimé.

— Allons, d'Oli, c'est bien ! Tu as montré que tu étais une brave bête. Maintenant, il faut redescendre. On va te servir une fameuse pâtée.

Il se fichait bien de la pâtée ! Remis à peine de sa grande inquiétude, il ne voulait pas avoir fait le trajet pour une si courte visite ; et il fallut l'emporter, grognant et résistant, presque à bras le corps. Tandis que sa queue de poils gris et roses continuait à tournoyer de tous les côtés.

La nuit, Maguelonne eut plusieurs visions, dont les unes tenaient aux circonstances récentes du voyage à Evenos, les autres à des événements non de sa propre vie, mais de la vie de ses parents et grands-parents, qu'entraînait la rotation alternée, dans sa mémoire familiale, des souvenirs personnels et des souvenirs héréditaires. Car il est des moments de l'être où ces deux catégories d'empreintes surgissent

successivement, puis s'emmêlent, dans une sorte de réviviscence jumelée.

C'est ainsi que la jeune fille voyait tomber dans la Durance un arrière-grand-père, qui avait été effectivement, au temps de sa jeunesse, attaqué, à coups de fusil, par des voleurs aux environs de Malemort, mais quelques kilomètres plus haut, et n'avait échappé à la noyade que par miracle. Elle assistait ensuite à des fêtes de village, auxquelles avait assisté sa grand'mère, belle comme elle et, comme elle, d'une grande piété. Elle retrouvait dans son rêve les sentiments et les idées de cette grand'mère, qui venaient la visiter aux dernières heures de sa brève vie, comme passent dans une rivière, ou un canal de dérivation, lors de la fonte annuelle, les branchages emportés par un fleuve. Ce n'est pas seulement l'âme de ceux qui nous ont précédés qui se prolonge en nous, avec ses couleurs et ses nuances. Les spectacles aussi, que cette âme a reçus, et qui ont fait impression sur elle, les chocs qu'elle a subis, les décisions qu'elle a prises, se transmettent à travers la descendance familiale et viennent rejoindre des similitudes et analogies d'impressions, d'événements et de circonstances. Le lointain passé de nos ascendants retisse notre passé immédiat et compose ainsi d'étranges images renforcées, qui nous assaillent aux tournants décisifs, à la puberté, dans l'extrême joie, dans l'extrême angoisse, à l'agonie.

Combien, dans l'amour véritable, et qui est toujours immédiat — le peuple l'appelle « le coup de foudre » — ont le sentiment très net que quelqu'un d'antérieur à leur propre vie, au fond d'eux-mêmes, retrouve un aïeul de celui ou de celle qu'ils aiment ! Il s'agit d'une rencontre au second degré, à la seconde puissance, d'une reprise, d'une reconnaissance de liens que la mort n'a même pas terrestrement rompus. Car trois mystères nous sollicitent à la fois : celui de la terre quant à la terre, où nous baignons parmi des forces inconnues, et qui ne se révèlent à nous que peu à peu, repoussant dans l'ombre d'autres connaissances. Celui du surnaturel quant à la terre, où les anges interviennent et luttent. Celui du surnaturel quant au surnaturel, qui ne cesse de nous dépasser, tout en se révélant, ici et là, à quelques mortels privilégiés.

Maguelonne avait *reconnu* Jean, quand elle l'avait aperçu pour la première fois. Jean avait *reconnu* Maguelonne. Leur amour muet, en quelques jours, avait accompli tout son cycle, car ce qui échappe au charnel échappe, par là même à la loi du temps. Dans leur malheur de se perdre si vite, ils étaient comblés par la certitude de se retrouver encore ici-bas, sous d'autres formes héréditaires, en même temps qu'ils se retrouveraient ailleurs, selon l'immanquable promesse

divine. La jeune mourante se demandait, au rythme précipité de la fièvre dévorant ses tissus délicats, si la personne humaine n'est pas un fourmillement d'effigies, réparties entre le ciel et la terre, selon des destinées diverses, réitérées et concordantes, et comme une gravitation spirituelle.

Ceci l'amenait à un chant doux et funèbre, d'une voix déchirée et déchiquetée par le mal, presque éteinte — la granulie gagne vite le larynx — mais aux modulations et harmonies demeurées intactes. Car l'âme baigne et spiritualise le timbre de la voix chantante, comme celui de la voix parlante.

Lou preire a mes la capo rougeo,
Dindan, dindan, bon!
Lou preire a mes la capo rougeo.
Et tous li sant dou Paradis
Dins lou ciel se soun rejouis.

Entendant cet air admirable, qui lui rappelait la veillée au mas, si récente, et l'apparition de la Provençale, premier « soulas », ou soulagement, de sa douleur, Jean, dans la pièce à côté, se mit à pleurer. Nostradamus, debout près de lui, jeta sa forte main sur son épaule, la contracta pour l'exhorter au courage ; car il avait instantanément tout compris.

Lou preire a mes le capo negro
Et lis amos des trepassas
Dins lou çementeri an ploura

— Maguelonne, ma petite chérie, ma bonne et belle, ne te fatigue pas. Repose-toi.

Le baïle était entré dans la chambrette, et remarquait avec douleur le changement survenu, en quelques heures, dans l'aspect général de la malade. Derrière lui, à pas discrets, était venu Cordion, qui n'osait même pas la regarder, mais que son chant provençal reportait au point pathétique et gracieux de la rencontre, à l'atmosphère du mas des « Barbans ».

Et quand ce fut vers la minuit,
Le cimetière a blanchi.
— Sonneur, que vois-tu dans le clos?
— Moi, je vois les morts réveillés
Qui se dressent sur leurs tombeaux
Il y en a bien sept mille cinq cents.

— Comment l'empêcher? fit Nostradamus que l'âpre et suave souvenir bouleversait aussi. Elle vogue déjà au-dessus de nous, dans l'océan aux archipels pâles, là où se tiennent tous les Tressan, guettant la nouvelle arrivée d'un des leurs.

Car depuis que le malheur et la mort, hésitant, tournaient au-dessus de Tiéou et de Maguelonne, menaçant des pires cruautés leur père, celui-ci revoyait l'outre-tombe. L'apparition solennelle de la croix aux bras lumineux avait donné le signal de l'ouverture, en effet cruciale, et de l'écartement du voile opaque. De nouveau, il savait, d'une connaissance calquée sur celle de l'homme ordinaire, mais la dépassant et le dépassant, ce que les autres ne savent pas. D'où son étonnante sérénité. Quiconque, en effet, franchit le cercle étroit des aspects peints sur notre rétine, rencontre d'abord la sérénité. La mélopée de Maguelonne continuait, avec la cireuse obstination des cierges, donnant leur suprême lueur.

Et quand ce fut vers la minuit,
Tous les tombeaux se sont ouverts
Et tous les morts en sont sortis.
S'en sont allés par trois chemins
Rien qu'avec leurs squelettes blancs
S'entendié passa en plouran.

Le « plouran » n'était plus que soupiré, tant l'effort avait été au-dessus des possibilités vitales de la jeune fille. Mais, comme s'il s'était communiqué, par une supérieure vibration de l'air, à d'Oli assis dans la pièce du bas, entre Tiéou et Marie Brusque, lesquels épluchaient des légumes, le chien se mit à pleurer la mort. Il tendit le col. Ses yeux exprimèrent le vertige moral, la peur d'une approche indéfinie. De sa gorge serrée sortit un son prolongé, modulé, trémulé, n'ayant plus aucun rapport avec l'aboiement, le jappement, ni le grognement, une plainte immense, adressée aux étoiles ; comme d'un qui, n'ayant pas d'âme, s'en rend compte et en demande une : celle-là, précisément, qui va s'envoler.

Nostradamus, se retournant tout d'une pièce, descendit pour faire taire le chien.

— Je suis là, Maguelonne... fit Jean, lançant à tout hasard cette phrase, dans le rêve enténébré de son amie.

— Ah! merci, Jean. Priez alors et qu'on appelle le prêtre!

Lorsque le baïle fut remonté, Cordion lui fit part du désir de la jeune fille. Elle demandait le suprême remède, celui qui, selon la volonté de Dieu, peut aussi bien servir à la guérison qu'au grand pas-

sage. Le peuple catholique de Provence a conservé cette conception, si juste, du sacrement ultime, tendu comme un rayon d'huile dorée, où glissent les porte-viatique aux ailes lumineuses.

Maguelonne fit sa confession générale, puis reçut l'extrême-onction avec la douce et reconnaissante gravité qui était sa marque. Elle se sentit mieux ; elle demanda à voir Tiéou, à le voir seule, hors la présence de son père, de son médecin et de son ami.

L'enfant fut introduit, intimidé. La grande préoccupation de la mourante était de ne pas l'effrayer, ni l'attrister outre mesure, tout en mettant un barrage efficace entre son devoir fraternel et filial et son désir de recommencer un « plantié ».

— Peut-être vais-je te quitter, mon petit Tiéou, comme notre mère nous a quittés. Il faudra être bien bon, bien docile avec le cher papa, qui se fait vieux et qui a besoin d'un brave et sûr compagnon.

— Sorretoun, c'est promis. Mais ne t'en va pas. Pourquoi t'en vas-tu? N'es-tu plus utile à la maison! Comment ferons-nous donc sans toi? Qui me fera réciter mes leçons? Qui me bordera dans mon lit, quand je serai malade? Si docile que je sois, je suis trop jeune encore pour m'occuper diligemment de père. Reste, je t'en prie!

On eût cru que Maguelonne s'en allait de son plein gré. Il ajouta, se souvenant de conversations mystérieuses :

— Papa n'a-t-il donc pas le pouvoir de demander au bon Dieu que tu restes avec nous?

— De le demander, Tiéou, ou de l'obtenir, c'est autre chose. Mais approche-toi...

Quand il fut tout près du lit, avec sa chère petite figure chaude d'angelot inquiet, et ses cheveux en broussaille, sur son front déjà noble et fier :

— Tu vas me faire une promesse, mon agnelet ; une promesse que tu tiendras à sorretoun, même quand elle ne sera plus là.

— Laquelle, ma mie?

— De ne jamais plus t'en aller, ni te sauver seul, comme tu as fait l'autre jour. De ne jamais plus t'en aller, ni te sauver seul.

Tiéou éclata en sanglots. Il comprenait, parfaitement, que là était la raison de la maladie soudaine et du départ imminent de sa grande sœur.

— Oh! je puis te le jurer, Maguelonne, cela ne m'arrivera plus jamais, jamais. J'ai tant de remords « greu », si tu savais!

Il était tombé à genoux, près du lit, et couvrait de baisers les doigts de la jeune fille. Depuis l'effrayante nuit, il ne pensait qu'à cela, qu'au mal que sa sœur chérie avait pris en courant à sa recherche. Chaque jour, il faisait de nombreuses prières, demandait au petit Jésus de lui

pardonner, voyant sa fugue comme un péché horrible, encore un peu tentant, mais à peine, environné de médecins et de larmes. La pensée que sa Maguelonne, à qui il confiait tout et qui remplaçait la maman partie, allait les quitter à son tour, par sa faute, cette âpre pensée lui était intolérable, lui fendait le cœur.

— Merci, Tiéou, tu m'as fait du bien, beaucoup de bien. Si jamais la tentation te revenait, vite, une petite prière, et rappelle-toi ta promesse.

Elle l'embrassa. Il ne voulait plus s'en aller. Puisque les minutes, disait-on, étaient comptées, il désirait les passer près de sa chérie. Quand son père revint :

— Papa, demanda-t-il, d'un ton suppliant, obtiens que Maguelonne reste avec nous.

— Demande-le avec moi, Tiéou.

Ils firent ensemble une ardente supplication. Dans le mas et alentour, tout le monde priait et pleurait ; car Maguelonne était universellement aimée. Les deux docteurs, bien que jugeant, hélas, leur mission terminée, étaient allés passer la nuit chez les voisins, au cas improbable où une amélioration se serait produite. Ils avaient cédé aux instances des gens d'Évenos, et c'était là une grande faveur. Mais certains prétendaient que les sorcelleries de Martin Tressan, bien que déférées à l'autorité ecclésiastique pour examen, avaient, malgré tout, une certaine odeur de fagot et attiraient le malheur sur sa maison. D'autres objectaient que des personnes infiniment terre à terre, et ne sondant aucune de ces questions surnaturelles, qui sont d'ailleurs dans les Évangiles, n'en étaient pas moins cruellement frappées.

Le Saint Viatique continuant son effet, Maguelonne glissa à un sommeil calme. Son visage demeurait livide ici et posé là, beau encore, mais d'une beauté qui n'appartenait presque plus à ce monde ; sa respiration était devenue très courte. Comme Marie Brusque, ni la garde, n'osaient plus la peigner, ses magnifiques cheveux noirs l'entouraient d'une sorte d'auréole ondée. Jean et Nostradamus dormaient, ou faisaient semblant, le second dans la chambre à côté, le premier dans la pièce la plus éloignée. Toutes les heures, l'un ou l'autre se levait et allait voir, sur la pointe des pieds où en était la moribonde.

Elle n'avait pas perdu connaissance. Elle se sentait séparée, par un mince rideau, de l'immense bourdonnement de ceux qu'elle allait rejoindre. Elle attendait, pour soulever ce rideau, l'arrivée de sa défunte mère. Celle-ci vint et, baissant la tête, lui fit, dans l'encadrement de la porte, le signe d'outre-tombe : « Il est temps, petite,

viens ! » Alors, d'une voix mourante, Maguelonne appela son père et Jean, qui recueillirent ainsi son dernier souffle.

Aussitôt la chambre s'emplit, silencieusement, de personnes pieuses et affligées, parmi lesquelles Tardive, et le berger Grandguil, M. Tèpe, tout voûté et tordu comme un cep et sa fille Janeto, jusqu'au mage Esparron, accouru d'Aix en Provence. Nostradamus, à sa vue, comprit le sens profond de ses paroles : « Quant à ta fille, l'heure approche où elle ne te donnera plus de soucis. » Sa prévision n'était donc pas si chimérique. Déjà un crucifix de forme ancienne était placé sur le cœur immobile de Maguelonne, dont on avait fermé les beaux yeux. Des fleurs d'arrière-saison et des branchages s'amoncelaient sur les draps. Des cierges s'allumaient. On était allé chercher M. le capelan, pour la dernière prière et la dernière bénédiction.

Jean Cordion croyait vivre un affreux cauchemar. Sa foi n'était ni assez ancienne, ni assez cuirassée pour supporter sans protestations intimes, le départ de celle qui avait allumé, ou rallumé en lui, cette flamme divine. Une révolte enfantine est le lot commun de ceux qui se forgent un au-delà sur le modèle des conceptions humaines, rebelles à la douleur et à la séparation. Il avait cependant sous les yeux l'acceptation de Nostradamus, qui, perdant sa fille, perdait tout, mais n'en remerciait pas moins la Providence, pour sa sollicitude mystérieuse. Sans doute avait-elle voulu soustraire la pieuse jeune fille à des épreuves trop rudes ou à des tentations amoindrissantes, et l'assumer prématurément dans sa radieuse pureté. Étouffant de chagrin, ivre d'amertume et de deuil, Jean cherchait, parmi l'assistance, quelqu'un à qui communiquer ce qu'il ressentait. Ses regards tombèrent sur le Fada, inondé de larmes qui trempaient ses joues ravinées et les poils de sa barbe grise ; car il avait, pour sa jeune maîtresse, une tendresse infinie, mêlée de vénération. Il l'entraîna au dehors.

Quelle heure était-il? Celle sans doute qui rejoint le crépuscule à la nuit. La haute muraille du donjon d'Evenos, devant le mas du Triste, semblait fermer toute espérance. Les objets et les êtres avaient perdu tout attrait, avec la possibilité d'être contemplés par Maguelonne Tressan. Des silhouettes grises traversaient un monde vain.

— Que me veux-tu?... demanda le vieux berger, avec cette familiarité, hautaine, qui plaisait tant au médecin de marine.

— Que tu me parles d'*elle*, toi qui l'as bien connue, et qui as tant éprouvé sa bonté.

— Aïe, aïe, mon pauvre ami, que veux-tu que je te dise, qui ne soit déjà dans ta peine ! Ceux et celles qui se rapprochent de ses anges, le bon Dieu les rappelle vite. Je me le répétais avec inquiétude quand

je la voyais, diligente ménagère, administrer la ferme et la maison du baïle ; je suis payé pour savoir par quel chemin tortueux vient le malheur, tu le comprends.

— Mais jamais auparavant, elle n'avait encore été malade?...

— Jamais. Elle était solide et fière comme un ormeau ; et toujours la première à l'ouvrage. Elle vous levait de la mélancolie avec une parole affectueuse, que c'était merveille. Comment le malheur est-il arrivé? On m'a parlé d'un « plantié » du petit...

Jean raconta à Grandguil la fugue inopinée de l'enfant, la poursuite, la pluie diluvienne, sa course et celle de Maguelonne, et comment la jeune fille, trempée d'eau, avait pris froid, et le mal qui l'avait emportée, en peu de jours. Mais il existait sûrement en elle une prédisposition à la phtisie qui avait jusque-là passé inaperçue.

— Nul ne sait, soupira le Fada, non, nul ne sait ce qu'il porte en lui. Henriette Giraud, qui riait toujours, n'en avait pas moins, au dedans d'elle, et bien cachée, l'idée fixe de se jeter au Rhône. Autrement, elle ne m'eût pas fait cela, et elle n'eût pas désobéi ainsi à la loi de Dieu. Savant comme toi, ignorant comme moi, mage comme Martin Tressan, que ferons-nous demain matin, les uns et les autres, sous un coup du sort, ou de nos organes, nous n'en savons absolument rien.

Les deux hommes firent quelques pas en silence, suivant chacun sa pensée, qui aboutissait à un même visage de morte. Jean étouffait de son secret amoureux, et de ne s'en être même pas libéré vis-à-vis de celle qu'il concernait. Il avait hésité à le dire à Tressan, mais c'eût été une inconvenance morale. Il mit sa main sur l'épaule courbée de Grandguil.

— Je veux te faire une confidence, afin qu'elle demeure en toi à jamais, comme y est demeurée la dernière parole d'Henriette Giraud. C'est une chose que je ne puis garder pour moi seul, et que je ne veux confier à Tressan. J'aimais Maguelonne.

Le pâtre répliqua simplement : « Filho d'hoste et filho dou camin, se noun soun toucado à la vesprado, lou soun lou matin... Fille d'hote, et fille de chemin, si on n'y touche à la vesprée, on y touche au matin. »

Il ajouta :

— Mais puisque tu es marié devant le prêtre et que ta femme vit, cet amour était sans espérance.

— Oui, sans nulle espérance. Tu es un sage, toi aussi, Fada.

— S'il suffisait, pour être réputé sage, d'avoir la barbe blanche, les chèvres devraient l'être.

— Elle était si gentille pour tous, si noble, et elle savait si bien

consoler ceux qui, comme moi, sont abandonnés et seuls ! Car toi, tu as tes moutons, Fada, et tu apprends à parler à Tistet. Moi, je n'ai plus personne et, quand je rentre le soir dans ma triste chambre d'hôtel, j'ai devant moi le portrait de mon petit garçon qui est mort, et celui de ma femme qui m'a quitté.

— Écoute, notre hôte, fit le berger, après une minute de réflexion, je ferais peut-être mieux de garder pour moi ce que je vais te dire ; mais ce qui ne peut plus nuire à la morte est parfois utile aux vivants. Je pense que tu étais payé de retour et que notre petite baïlesse t'aimait. Hé là, ne sois si impatient ! Ne me presse pas de tes yeux avides ! J'avais été frappé de la tristesse de Maguelonne quand tu quittais le mas, de sa rêverie pendant ton absence, de sa joie quand le baïle annonçait que tu allais revenir. Mais un jour, ou plutôt à un début de soirée, un songe me livra son secret, qui était le même que le tien. J'étais entré chercher un livre de comptes, que j'avais oublié sur la table de ton premier repas, le soir de la tornade... tu te rappelles?

— Si je me rappelle ! Il n'est pas un seul des détails de cette douce soirée qui ait disparu de mon esprit. Ils se tiennent devant moi en permanence, rangés en cercle, avec une incroyable netteté. Les moindres mouvements du visage de Maguelonne me sont présents.

— Donc, en ce début de soirée, elle s'était assoupie près de la cheminée, où tu t'étais chauffé naguère. Soudainement, je l'entendis qui soupirait : « Jean ! » avec une radieuse expression de sa belle figure grave, à laquelle je ne pouvais me méprendre, et qui t'aurait enthousiasmé, si tu l'avais saisie au vol, comme moi. Une fois encore, elle répéta « Jean », ouvrit ses yeux et resta un moment sans me reconnaître, tellement tu emplissais son heureux songe.

— Merci, Grandguil, merci ! que tu me fais de bien ! Non, jamais je ne pourrais te rendre service comparable à celui que tu viens de me rendre, en m'apprenant ce que j'ignorais et qui me comble de félicité dans ma douleur. Maguelonne, chère Maguelonne, ainsi donc !...

Le médecin, hors de lui-même, envoyait des baisers dans l'entre-lueur, vers la fenêtre de la chambre sacrée. Puis se jetant au cou de Grandguil, il l'embrassa, et il sentait sur sa joue les picots rudes du bienfaisant berger, compatissant aux amoureux.

A ce moment, Esparron les rejoignit, osseux et long comme Don Quichotte, avec son visage d'aigle vaniteux. Il pensait moins à pleurer Maguelonne — que d'ailleurs il connaissait fort peu — qu'à se targuer d'avoir prévu et annoncé sa mort imminente. C'était un homme plein de lui-même, et jaloux, au fond, de la réputation de Nos-

tradamus. Il haussa la voix à sa manière, en se rapprochant de Cordion.

— Quand vous êtes passé à Aix, monsieur, j'ai vu la Camarde au-dessus de la fille de mon collègue, aussi nettement que je vous vois. Croyez que c'est une chose terrible que ce don de seconde vue, poussé au point où il m'obsède. Que je préférerais ignorer l'avenir, comme vous, comme ce pâtre, comme tous ces braves habitants d'Evenos! Mais n'est-il pas singulier, monsieur, que Tressan, dit Nostradamus, et qui passe cependant pour posséder, lui aussi, une certaine prescience, n'ait rien compris à mon avertissement? Il était cependant rédigé en style clair! Aucun de mes Américains ne s'y serait trompé.

Jean, énervé par ce bavardage, se taisait. L'autre recommençait son antienne :

— Eh! grand nigaudinos, fit le berger, ne nous corne pas ainsi aux oreilles! C'est l'habitude de tes semblables, — mais non celle de notre baïle — d'annoncer les événements, tout en ne les annonçant pas, à la façon de la sibylle. Vous vous nourrissez d'illusions, vous autres. Mais qui te dit, tel que tu es là, que dans huit jours tu y seras encore? J'aperçois sur ton front comme un signe fatal.

— Moi, menacé, allons donc!... je le saurais. Mes talismans m'auraient prévenu... Qu'est-ce que ce signe fatal? Et sur quoi fondes-tu ta science baroque, meneur de moutons?

L'inquiétude — bien qu'il la dissimulât — était entrée dans l'âme du « Batiféla ». Il s'en alla d'un air courroucé, sur le compas grand ouvert de ses jambes maigres : « Les jeteurs de sort, murmura le Fada, c'est ainsi qu'on les châtie, en leur retournant leur mauvais présage. D'ailleurs, celui-ci n'est qu'un charlatan et un nécromant pour Américains. Les sorciers sérieux se moquent de lui. »

Des formes de paysans passaient et repassaient. La nouvelle de la maladie, puis du brusque trépas de la jeune fille, s'était répandue dans les hameaux et villages de la montagne, où les Tressan avaient de nombreux parents. Toutes les expressions de la pitié et du regret couraient sur les lèvres. On savait qu'au mas des Baux, entre Maussane et Saint-Remy, vivait, auprès d'un père qui connaissait le mystère des choses, une belle et accueillante enfant, du nom de Maguelonne ; que celle-ci avait un petit frère, qu'elle élevait diligemment, la mère étant morte ; qu'elle avait contracté une pneumonie double en courant à la recherche, par une pluie battante, du jeune poulain échappé. Il y avait là, groupés, tous les éléments, d'une poétique légende, qui commençait déjà à s'édifier.

Janeto, fille de M. Tèpe, amplifiait l'histoire des bols de bouillon,

apportés par Tardive à son père blessé. A l'entendre, son père et le guérisseur de son père, Martin Tressan, étaient intimement et fraternellement liés depuis leur enfance. Maguelonne était pour elle comme une sœur. Ses larmes coulaient sincèrement, bien qu'issues d'un mensonge certain. D'autres, se prétendant familiers du mas de Nostradamus, où ils avaient peut-être mis les pieds cinq ou six fois, racontaient des événements merveilleux, dont ils auraient été les témoins. Ces récits étaient véridiques, mais sans que les narrateurs eussent assisté aux événements. Nombre de légendes ont ainsi des bases et points de départ réels, autour desquels on brode des fictions, ou bien des points de départ fictifs auxquels on ajoute des circonstances vraies. Il en est d'elles comme des découvertes scientifiques, admises sans vérification par deux ou trois générations disciplulaires, puis s'écroulant soudain par effondrement de leurs principes : ou bien, amenant à des conclusions toutes différentes de celles qu'on avait voulu leur donner. La vérité est un liquide fuyant, et que l'homme recueille dans un vase troué, qui est sa propre intelligence.

Chacun de son côté, Jean et Tiéou avaient le désir brûlant de revoir la roche creuse où s'était terminé le « plantié ». Mais les enfants d'Evenos épiaient leur petit camarade, dans la crainte qu'il ne partît de nouveau : et Tiéou ne pouvait songer à déjouer cette surveillance agaçante. N'avait-il pas promis à sa sœurette mourante de ne jamais recommencer. Cette promesse, comme une barrière sacrée, se dresserait désormais devant son appétit de l'indépendance et du voyage. Un tel engagement ne se peut délier sans sacrilège.

Après avoir revu, une dernière fois, Maguelonne, avant la claustration du cercueil, Jean prit le chemin des gorges. C'était la nuit. Le ciel était pur et frais. La clarté lunaire était suffisante pour qu'il pût reconnaître le chemin, dont les aspérités caractéristiques demeuraient présentes à sa mémoire. Cinq ou six fois seulement, il hésita, puis fut remis dans la voie exacte, par une sorte d'instinct, qu'il espérait être un conseil. Bien que les paroles échangées avec la jeune fille eussent été rares et espacées, un monde d'impressions et de sentiments tenait pour lui, dans ce trajet entre des formes pétrées et des pins sauvages. Les amours silencieuses sont les plus peuplées et les plus lourdes de souvenirs, telles des gouttes d'ambroisie au creux d'une coupe d'or sombre. Les bondissements et la sveltesse de sa compagne prenaient figure de marques spirituelles, de signes idéaux, d'une écriture à travers les ténèbres.

La recherche de Tiéou, vivant et perdu, se confondait avec l'appel mystique de son fils disparu, de son cher petit Henri. Une même angoisse reliait les deux quêtes fébriles.

C'est une chose que d'être effroyablement malheureux ; c'en est une autre que de se l'avouer, que de voir et mesurer l'excès de sa douleur. Comme il arrivait au rocher de la vernède du petit Jean entrevit soudain l'extrémité de sa propre solitude et la gravité de ce nouvel avertissement. La pensée d'un suicide, ou logique et possible de sa souffrance, le traversa. Mais là, aussi, comme à Tarascon, une barrière sacrée lui apparut, qui ne l'eût pas retenu avant son arrivée au mas des Spermes. Le *Tu ne tueras pas*, le *Non occides*, s'applique à nous-mêmes comme à autrui. Evanc enfant et donnant la main à sa mère le médecin avait essayé, dans l'église de la Madeleine, à Paris, à un spectacle inoubliable : un anarchiste, venu là pour lancer une bombe au milieu de la foule des fidèles, avait fait sauter celle-ci maladroitement, dans un tambour d'une des portes du sanctuaire. L'homme gisait, ouvert en trois comme une grenade, dans les ondes, mille fois répercutées et retombantes, de la formidable détonation. Il gisait, et au-dessus de lui, en lettres dorées dans la pierre on pouvait lire la défense divine : *Non occides*. Les gens accourus, après le premier moment de panique, hochaient la tête et s'entre-regardaient hébétés devant ce signe providentiel, et sa mère avait dit à Jean : « Voilà une leçon terrible, mais juste. »

Ainsi le solitaire fut-il ressaisi par la prière et par la foi, en tournant de deux souvenirs et d'un rocher. Il s'abîma en pleurs brûlants. Il s'accusa de sa défaillance et, presque apaisé, revint à Evenos.

L'ensevelissement de Magdelonne avait été fixé au dimanche matin pour permettre à tous ceux qui l'avaient connue de venir des villages voisins. Elle avait demandé à être ensevelie, non à Saint-Remy, mais à Evenos, où reposent déjà sa mère et ses grands-parents, des deux côtés. La Providence n'avait-elle pas marqué sa volonté, en la faisant mourir là, lors d'un séjour au berceau des siens. Ce qui parut extraordinaire et, comme dans toutes les circonstances, heureuses ou malheureuses, de la vie de Nostradamus, surnaturel, ce fut l'abondance des assistants, accourus du Beausset, du Castelet, de la Cadière, de Mazaugues, de Saint-Remy, de Maussane, d'Orgon, de Cassis, des Baux, de la Ciotat, de Cuyeste, même d'Arles et de Toulon. Nul n'aurait cru que le sorcier avait autant de cousins, d'alliés, d'admirateurs, d'amis, une clientèle aussi reconnaissante et aussi nombreuse.

C'est que les esprits supérieurs ne se rendent pas compte de l'amplitude et de la solidité des réputations qui se font par la réalité, et non par la publicité. L'énorme essor de la presse, très populaire, quotidienne, a fait croire qu'elle dispense la renommée, et aussi la gloire. C'est une erreur. De même qu'il est erroné de prétendre que l'appa-

bation de la foule va uniquement aux faux semblants et aux mirages. Jamais il n'avait été question de Maguelonne, ni de son père, dans les journaux les plus répandus de la région méridionale. Mais, de l'un à l'autre, de bouche en bouche, d'oreille en oreille, d'étonnement en étonnement, de controverse en controverse, de « je te dis que si » en « je te dis que non », les connaissances infinies du mage des Baux, ses guérisons, ses prédictions, sa bonté, son hospitalité, la beauté et la science de sa fille, la sagesse de son berger, la fidélité de sa servante, le prodige du mouton parlant, son surnom historique et régional, avaient valu à Nostradamus une célébrité de bon aloi, analogue à celle d'un grand rebouteux, ou d'un médecin de campagne, ou d'un saint homme. Il y a à peine une soixantaine d'années, le saint homme était répandu dans les provinces françaises. Le bruit de sa bienfaisante action se répandait comme la tache d'huile. On venait à son conseil des pays les plus reculés. Un réseau de voyants religieux existe encore dans les églises et dans les communautés et le bruit de leur pouvoir surnaturel transpire ici et là, en dépit des précautions prises pour qu'il n'en soit jamais parlé. Les miracles concrets, visibles, tangibles, sont bien plus fréquents qu'on ne le croit.

Tout ce peuple, presque aussi nombreux que celui des Saintes-Maries, au jour de la fête de mai, s'était logé et réparti, tant bien que mal, parmi les bourgs environnants, jusque dans les étables et les greniers. Le dimanche, dès l'aube d'octobre, on voyait les groupes gravir les pentes menant à Evenos. Il ne fallait pas songer à laisser entrer une cohue pareille dans la petite église, dont les cloches vénérables sonnaient le glas. Les portes demeurèrent ouvertes et les fidèles agenouillés prièrent autour, les femmes tenant leurs chapelets à la main, les hommes récitant les prières à haute voix, dans un bourdonnement continu. De voir le père et le petit frère en deuil, les cœurs les plus durs — et il n'en était guère — se fondaient. Martin Tressan tenait droite sa taille ferme et Tiéou, à côté de lui, implorait le bon Dieu de toute son âme, pour l'éternité heureuse de sa sœur chérie. A quelques pas derrière eux, et les membres presque ignorés de la famille, mais revendiquant leurs préséances avec âpreté, Cordion dissimulait de son mieux son immense chagrin, tout idéal, et qu'il n'avait presque pas le droit d'éprouver, encore bien moins de manifester.

La cérémonie, toute simple, était, par là même, d'une incomparable grandeur. Des chants purs et doux, réglés à souhait, portés par les voix angéliques des jeunes filles, accoutumées au soleil, montaient vers le ciel d'un bleu de vitrail, dans la chapelle et alentour. L'âme de Maguelonne agissait. Des ennemis se réconciliaient, voyaient

avec surprise tomber entre eux les haillons de la haine. Des fiançailles, jugées impossibles, s'ébauchaient. Des difficultés d'intérêt, de vieilles querelles s'aplanissaient. Tout cela, non encore en fait, ni en acte, mais dans les cœurs, et comme une éclosion soudaine et spontanée de la parole « aimez-vous les uns les autres ». On eût dit que, des lèvres closes de la petite paysanne inspirée, sortait un souffle évangélique et qui soulevait les assistants au-dessus d'eux-mêmes en dissipant les petitesses et les vains conflits.

Il est des prodiges intérieurs, que beaucoup, qui en ont bénéficié, éprouvent une curieuse honte à avouer. A ces prodiges intérieurs, collaborent les diverses personnalités de notre personne, telles que les unifia le baptême. Mais, pour les prodiges extérieurs, une réunion d'êtres, et parfois une communion de foule est nécessaire. D'où les centres de pèlerinages, comme Lourdes et la Salette.

De l'église au cimetière, il n'y avait que quelques pas. Comme les restes de Maguelonne descendaient, à bout de cordes, dans la terre avide — mais à qui la jeune fille avait toujours volontairement échappé — un oiseau se mit à chanter. « L'aucco de la petite !... » dit, auprès de Jean, la vieille Tardive, salée et luisante de pleurs. Si doucement et plaintivement chantait-il, le petit musicien ailé, que la peine de tous et de toutes redoubla. On n'entendait que plaintes, gémissements, enchifrènements et modulations de regrets en langue provençale, où sont les plus belles interjections. Puis des « ah ! misère de nous », des « juste ciel de miséricorde », des « mon Dieu, mon Dieu, que voulez-vous de moi », à n'en plus finir. Une commère, au visage expressif de Junon ridée, articula avec force : « Nous ne sommes ici-bas que des vers ! » Elle répéta rauquement : « Que des vers. »

Mais les cierges une fois éteints, les prières dites, l'encens évaporé, la tombe recouverte, l'incomparable discrétion des Provençaux agit, avec leur respect de la douleur solitaire. Tous repartirent dans leurs petites voitures, dans leurs chars à bancs, dans leurs automobiles baroques, dans leurs breaks, avec leurs chevaux et leurs mulets. Aux parents, aux amis, aux alliés, aux presque inconnus, Martin Tressan donnait, soit une poignée de main, soit l'accolade. Beaucoup lui épargnaient cette corvée, et le fuyaient en le plaignant. Au rebours de ce qui se passe dans les villes, en de semblables occasions, personne ne lui tenait de propos vains, ne lui prodiguait des consolations affligeantes. On lui avait montré, dans son grand deuil, qu'on l'aimait bien. Cela suffisait. Plusieurs centaines de compatriotes emportaient en eux le souvenir pathétique et doux des noces de Maguelonne et de l'éternité.

En bas seulement de la montagne, dans la route menant à Sainte-

Anne, la vie, qui foule la mort — et par force — reprenait ses droits. Des rires discrets, des chants plus discrets encore, s'ébauchaient dans la seconde dislocation des assistants. Nul n'ignorait que, si Maguelonne eût été présente elle eût demandé qu'on cessât de la pleurer tristement, qu'on se contentât de mêler à la jeunesse, à la joie des amours, à l'amitié, à l'espérance, la mélancolie dorée de son départ. Car qui veut être bien regretté, ne doit pas exiger une durée de larmes.

Une fois seul avec ses serviteurs au mas du Triste — si parfaitement nommé — Tressan confia, pour trois jours, Tiéou à Grandguil et à Tardive, qui devaient le ramener à Saint-Remy, sans le quitter ni perdre de vue un seul instant : « Je ne crois pas qu'il recommence. Il a fait promesse solennelle à sa sœur mourante ; et ses yeux francs témoignent de sa volonté de tenir parole. Cependant, il convient de le surveiller, car il a des remords, tout petit qu'il est : je vous le confie. Distrayez-le. Faites venir des enfants des mas voisins. Tardive couchera dans sa chambre. D'ici la fin de la semaine, nous serons là. » A Antoine et à Marie Brusque, le devin recommanda d'entretenir soigneusement la tombe de Maguelonne sur laquelle, malgré la distance, il viendrait prier deux fois le mois « et davantage quand il le pourrait ». Les fermiers avaient entendu dire que leur maître pouvait se déplacer en pensée et « en astral » sans même se mouvoir. Ces instructions prosaïques les étonnèrent et les déçurent un peu ; mais ils n'en laissèrent rien paraître. La mort des proches, tantôt diminue le pouvoir surnaturel, tantôt l'augmente, selon que le disparu vient, ou non, en aide au survivant.

Ceci fait, Nostradamus remit à Jean l'exemplaire usé, et cent fois lu et relu, de la *Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par Catherine Elmerich, qui servait aux méditations de Maguelonne. Il n'était pas de plus beau, de plus profond, de plus émouvant souvenir. C'était une édition très simple, mais complète, exhalant cette odeur de thym, qui est celle de la montagne des Baux. A certaines pages, dans la marge, un signe léger, au crayon, indiquait une attention particulièrement attirée et soutenue. Des images de piété se trouvaient entre les pages comme des signets. Cette relique donnait la mesure de l'imagination, discrète et forte, qui s'était ainsi attachée à elle, qui s'était greffée sur elle, qui avait revécu les heures mystiques de la religieuse inspirée. En le recevant, le médecin éprouva un renouveau de ferveur, qui lui brisa délicieusement l'âme, la purgeant de toutes ses parcelles de sécheresse. A ce don royal, Martin Tressan n'ajouta pas une parole.

Mais le soir venu, et comme ils se séparaient après le repas pris en

compagnie des fermiers silencieux, le mage mit, à sa manière, la main sur l'épaule de son compagnon, qui frissonna, et lui dit avec gravité : « Demain, prépare-toi. »

Il n'y avait pas à se méprendre sur la nature, toute spirituelle, de ces préparatifs.

CHAPITRE IX

Le peuple des morts.

La nuit était mi-obscure, mi-claire, aux environs de sa moitié, et les nuages noirs, frangés d'argent, chassaient devant le mince croissant de la lune. Sur le promontoire le plus élevé qui domine les combes et vallées des gorges, et notamment celles du Cimail, au lieu dit « la chambre du vent », Martin Tressan et Jean Cordion avaient fait halte. La plate-forme où ils se trouvaient, pareille à l'avant d'un navire, surplombait une falaise abrupte, dont la blancheur traversait les ténèbres. Aucun bruit n'était perceptible, si ce n'est, au loin, le cri, monotone et lent, d'un oiseau de nuit.

Depuis quarante-huit heures environ, le baïle du mas du Triste avait accompli une sorte de retraite, mangeant à peine, buvant de l'eau, priant longuement, et gardant, vis-à-vis de Jean et des Brusque, le silence. Le matin, il demeurait dans sa chambre, l'après-midi il se promenait seul. Sitôt après le dîner il remontait chez lui. Son œil était sec. Il ne prononçait pas le nom de Maguelonne, ni n'évoquait aucun souvenir concernant cette fille bien-aimée qu'en quelques heures il avait perdue. Jean ne pouvait détacher sa pensée, ni son cœur, de la merveilleuse et douce Provençale, qui avait su, en si peu de jours, transformer sa peine en foi et en amour, et à laquelle il devait la compréhension. L'attente de quelque événement extraordinaire était en lui, à côté de Maguelonne et de son fils — réunis par la mort — et lui procurait une sensation de légèreté, presque de lévitation, ainsi qu'il arrive dans les rêves.

Tressan était en avant de son ami, la main droite levée au bout du bras tendu et dans une immobilité comparable à celle des pierres creusées qui les entouraient. Aucune spirale de formes fantomales ne se remarquait autour de lui, contrairement à l'attente de son compagnon. L'arête de son visage régulier était dure et son front, sans une ride, se dressait vers le ciel, comme pour en recevoir un message.

Alors un souffle de vent s'éleva, sans colère, pareil à l'haleine de la nuit, un vent chargé de surnaturel et dont les pins immobiles ne semblaient pas touchés. L'oiseau se tut. De l'extrémité nuageuse

de l'horizon, que limitait une barre d'acier bruni, s'avançait, parallèlement aux nuages éclairés, une nuée immense, formée de milliers de silhouettes légères, qui se précisaient en approchant. Jean eut la certitude que c'étaient eux, enfin, les attendus, les évadés de la mort, les permissionnaires de l'au-delà, et sa chair frémit de la tête aux pieds, lesquels avaient perdu la sensation du sol. Dans la même seconde, l'étonnement, qui est un des liens les plus forts de ce monde, avait disparu de son esprit, ainsi que la perception de la durée : il ne savait presque plus rien de lui-même que comme par une très brève permission, susceptible d'être retirée d'un instant à l'autre. Les troupes pâles continuaient de dériver, d'un même mouvement, dans la direction du promontoire. Elles tenaient de l'armée en marche, par l'ordonnance, et du vol d'oiseaux migrateurs, par le déroulement de souples colonnes, qui décrivaient une courbe, ou, mieux, une écriture géante. Il parut à Jean que les lèvres arquées de Nostradamus murmuraient : « Les voici ! » Le sage n'en paraissait nullement troublé. Quoi de plus simple que la survie, que l'immortalité des âmes, promise en termes explicites, non seulement par les textes sacrés, mais encore par cette certitude qui monte, en toute circonstance grave, de nos profondeurs inexplorées.

Il était étrange, jusque dans la disparition de l'étrangeté, que l'extraordinaire vitesse de ces légions, à travers l'orbite céleste, ne les eût pas encore amenées au contact des deux humains qui les attendaient. Elles se déplaçaient sans aucun doute, puisqu'on les distinguait, de mieux en mieux, comme une marée de faces empennées, auxquelles d'autres, et d'autres, sans trêve, succédaient, dans un tourbillonnement d'ailes brillantes. Or, ce mouvement était d'une autre qualité, d'une autre essence, que celui de la vie habituelle, et revenu à la lenteur par le formidable excès de sa vitesse. L'existence terrestre, peu durable et accessible aux mesures, serait-elle le régulateur de l'infini, un stade de dénombrement des êtres, eux-mêmes parcelles animées de l'Être Divin? On l'eût cru en voyant déferler, tels les flots d'un océan en rumeur, les cohortes suspendues à travers l'espace et déliées de tout ce qui n'est pas suprême. Comme les mots déterminés et précis, à l'appel de la pensée encore vague et flottante, viennent se soumettre au choix subit de l'écrivain, lui présentant les cassures étincelantes, et les joints de leurs racines, pareilles à des grognements, à des bâillements, ou à des cris, ainsi les muettes phalanges diamantées se précipitaient vers le contrefort d'Evenos, où les guettaient, avidement, des regards ivres de mystère.

Il faut croire que Nostradamus les reconnaissait, car il prononçait des noms de villages, à la façon du général qui salue, dans le rang, des

gars de son patelin et des communes environnantes. C'étaient tous des morts de la guerre récente, de ceux dont les noms couvrent les colonnes funéraires sur les places des bourgs les plus humbles, devant le bois, la colline, la mer, la montagne, et la plaine non moins grandiose ; beaux noms de familles chargés de tous les apports du temps et du métier, comme étaient beaux ceux qui les portaient et que le feu, machiné par la haine humaine, a arrachés à l'amour, à la jeunesse, au vin et au pain, mettant à l'air leurs os sanglants. De tous les pays de la Mère Provence, où les corps souples, et musclés à l'huile, sont hérités de vingt siècles et davantage, sans aucun outrage du travail des champs, et comme si le sillon, l'olivier, ou la vigne, s'y étaient traités sans plier l'échine, de ces hameaux dont le plus petit a cependant sa page d'histoire, sa part de gloire et de fierté, ils étaient partis, un jour d'enfer, brusque et chaud, en pleine santé et en pleine force, les laborieux devenus combattants, les combattants devenus cadavres, les cadavres devenus âmes vaguantes et virantes, en masses pressées, au-dessus des gorges d'Olliqules.

Forte était la peine de les dénombrer, en mesurant les vides laissés par eux, dans les maisons, les labours et les cœurs. Forte était la joie de les constater et de les accueillir, de les saluer et de les implorer, à travers la nuit propice à leurs jeux. Car à qui ne cherche plus sa subsistance matérielle ni spirituelle, tout est devenu divertissement et l'ivresse est illimitée et chère, de voler, d'un élan mystique, à travers l'immense de l'Immense, sans obstacle, frontière, ni choc, ni même cette détermination de l'âme et du corps, qui gâche l'état contemplatif, avant-goût de la béatitude infinie. L'oiseau, caricature de l'ange, nous avertit et nous encourage, comme avertissait Jean et l'encourageait la multitude palpitante, venant à lui, de son glissant essor d'aspect immobile, de ses milliers d'étincelantes écailles.

La haute stature de Nostradamus, à mesure que les cohortes approchaient, devenait indistincte et fluidique, comme traversée par les Radieux. Il fondait en lumière, dans un éblouissement impalpable. Seuls les battements lointains de son cœur attestaient à son compagnon qu'il était encore là, et cette palpitation, ordinairement imperceptible à distance, avait pris une miraculeuse ampleur. Maintenant, les premiers migrateurs étaient là. Telle la peur, agrandissante et vorace, présente un souvenir à l'esprit qu'elle ronge, tels se présentaient ces interastraux, terrestrement inconnus de Jean, mais instantanément reconnus par lui en splendeur et en éternité. Leurs personnalités, leurs noms, les événements saillants de leur vie, la brutalité de leur trépas guerrier, se précipitaient, s'engouffraient en lui, le traversaient de part en part, à la façon évocatoire qui est celle

du poète, du romancier et du dramaturge. En un éclair, il les revivait, souffrant leurs douleurs, exalté par leurs joies et subissant leurs mille liens d'ici-bas, qui se déliaient presque aussitôt. Chaque âme, ayant, en son clavier céleste, la possibilité de toutes les âmes, sans quoi la compassion et toute communion seraient impossibles. Jean était ceux qui ont été, dans le distinct millionième de seconde où chacun de ceux-ci le submergeait, pour se reformer au delà de lui. Cependant que, derrière ces mouvances, venues de l'outre-tombe pour plonger dans l'abstrait, et de la désincarnation à l'image intérieure, sa conscience à lui demeurait une scintillation à part, étoile d'or au fond d'un poudroiement lacté.

Il n'est arrachement, ni agonie d'un cœur, qui ressemble à l'arrachement et à l'agonie d'un autre, et chaque vie est distincte des autres vies. Les hommes s'engrènent et se complètent, mystiquement surtout, sans se superposer, ni se confondre. Ils forment une trame et un tissu aux mains de la Parque filant. Cette diversité, cette multiplicité a sa réplique en chacun de nous. Combien Jean l'éprouvait nettement, en cette nuit plus claire que le jour ! Une flamme d'apostolat grandissait en lui, provoquée par ces myriades de figures, qu'il voyait de tous ses regards intérieurs, comme de ses deux yeux anatomiques, composées de myriades d'étincelles. dont chacune était une existence tranchée à vif. Or, il semblait que tout regret eût disparu de ces jeunes gens, saisis et fauchés en pleine vigueur, par la brutalité du combat. Ils planaient, se précipitaient, glissaient et viraient au-dessus de la terre cultivée par eux, et que leurs successeurs avaient reprise, mais ils ne regrettaient rien, ni ne pleuraient personne.

Comme les lignes d'un ouvrage contenant un secret, ou une simple énigme, ne sont pas immédiatement comprises du lecteur, ainsi Jean demeurait troublé par des ressemblances, moins brillantes, mêlées, ici et là, à ces splendides bataillons. Soudain, l'intelligence lui vint de ce qui dépassait l'intelligible. En effet, plusieurs de ces spectres angéliques, sinon la totalité, étaient accompagnés des diverses formes qu'ils avaient dans leur enfance et leur prime jeunesse, et aussi de celles qu'ils auraient dû avoir, après l'heure où la mort violente s'était saisie d'eux. L'amour, qui concentre tant de mystères, fait souvent apparaître, derrière la forme actuelle de la femme aimée, des moments animés de sa forme passée ou à venir, s'amusant ainsi à brouiller les âges. Ce phantasme, que l'aiguillon de la volupté apporte à l'imagination de l'amant, était accordé à l'amoureux en deuil de Maguelonne, par les âmes évoquées d'Evenos. Qu'ils fussent d'enfants, d'adolescents, ou d'hommes faits, ces multi-fantômes du même

mort et qui l'accompagnaient, semblaient le rabattement, sur l'espace mystique, de la lignée du temps. Notre enfance est l'aïeule de notre caducité.

Maintenant l'horizon tout entier était accaparé par des vapeurs étincelantes, condensées en formes ailées et en physionomies sereines. Aucune grimace ni contraction ne venait altérer les visages des infortunés — quant au plan humain — qu'avaient mutilés, ou rompus, les balles sifflantes, les obus d'un dur métal, et torturés et asphyxiés les gaz meurtriers. Tous étaient comme sur leurs lits de mort, leurs brancards, ou la terre inondée de leur sang, et délivrés de l'angoisse déformante. Tous avaient la mine noble et reposée. Tous avaient l'air d'entonner un hymne, ou un cantique, sans remuer les lèvres, et de chanter à pleine voix, sans voix, mais selon l'esprit, lequel, comme le poumon et le larynx, règle l'embouchure et pousse en avant la représentation du son. Ainsi qu'un sens caché apparaît tout à coup aux événements qui nous accablent et diminue leur poids redoutable de notre satisfaction de les comprendre, ainsi s'ouvrait devant Cordion la signification de ce terme : « Les Bienheureux. » Ce qui les faisait tels, et ailés, et libres d'entraves, c'était non l'oubli, mais l'acceptation. Ils avaient pardonné à jamais, et ils étaient dans cette deuxième phase, où se savoure le goût du pardon, véritable ambroisie des morts généreux.

Alors qu'au début des figures masculines, et seulement masculines, embrasaient l'espace à tire-d'ailes, comme du galopement d'un incendie, maintenant des figures de femmes, reconnaissables à leur plus grande douceur, commençaient, ici et là, à apparaître. Soit qu'elles eussent participé à la guerre directement, et comme infirmières ou prisonnières, soit qu'elles en eussent souffert par contrecoup, mères, sœurs, femmes, fiancées, amantes, des vaillants et aussi de ceux qui, ayant eu peur, avaient péri de peur, et déchirés de frissons, maudissant ce monde et eux-mêmes. Si l'immortalité était refusée aux lâches, aucun humain ne serait immortel. Quel héros vrai n'a eu son heure de défaillance? Chez beaucoup de sceptiques, n'est-ce pas la crainte, qui les amène précisément à douter? La peur est certainement, après la foi, le mouvement le plus intense, le plus labyrinthique et le moins prévisible de l'âme humaine, et comme placé au point essentiel de l'insertion de celle-ci sur le corps. Des femmes donc, s'étaient jointes peu à peu — des Provençales — à la migration sur Evenos. Or, la première d'elles qu'il aperçut, et qui avait les deux beautés, celle de la terre et celle du ciel, mit Jean dans un trouble inexprimable, mais dont le motif, d'abord, lui échappa. Depuis que le défilé aérien des morts incandescents avait commencé, der-

rière le tourbillon d'idées en reflet qui accompagnait les glorieux cortèges, il était accaparé par son fils et la promesse de Nostradamus. Bien qu'il semblât impossible que, dans un tel peuple de défunts, emportés à une telle vitesse, un pauvre petit garçon fût reconnu, le père affligé en gardait l'espérance. Si ce qu'il avait tant souhaité se réalisait, si son Henri venait à passer, reconnaissable et vêtu de sa jeune éternité, il ne serait aucun vœu assez rude pour mériter, après coup, un tel privilège, aucune pénitence assez forte pour en témoigner devant le siècle. Quand ce hérissement de promesses se lève en lui, c'est que l'homme a déjà senti le miracle, et la main divine sur sa misérable condition.

Mais la patience aussi est une épreuve. Mais la patience aussi est requise ; celui qui a attendu pendant des années, doit attendre encore pendant des mois ; puis attendre encore pendant des jours, et au delà des jours, pendant des heures, dont chaque minute vaut une année. Toute la durée d'ailleurs était brouillée et l'eût été bien davantage sans le repère, là-haut, des sacrifices terribles consentis. Faut-il donc que les jalons soient des hécatombes, et que les bornes de la durée soient taillées dans la pierre des tombeaux?

Pareil à celui qui fixe le moutonnement infini de la mer, dans un jour de grande marée, et ne le distingue plus aisément de la palpitation de ses artères, le compagnon de Nostradamus en était à cette phase acceptante de la contemplation muette, où l'intelligence humaine a sa limite. Soudain l'horizon se dégagea, les cohortes célestes s'espacèrent et il aperçut, accourant à lui, telles deux blanches colombes sous un ciel d'orage, une figure de femme et une forme d'enfant, auxquelles il ne pouvait se tromper. Maguelonne morte lui amenait son fils, qu'elle était allée chercher dans les limbes. Elle et lui étaient reconnaissables par l'esprit et le pressentiment, avant de l'être par le regard glissant, obliques et gracieux, sur la pente d'un rayon angélique, qui les environnait d'une lueur bleutée. Au-dessous et autour de la jeune fille et du petit, jadis humains, dans une phosphorescence affaiblie, apparaissait ce qu'ils eussent été, s'ils avaient continué à vivre ; une beauté fixée, tendre et grave, un jeune homme fier, dont l'apparence, non l'essence, était modifiée. Car l'être change de toutes façons, moins une, au cours de son éphémère séjour d'épreuve sur terre ; mais cette façon qui ne change pas est ce qui le qualifie pour l'éternité. Nos mues nous masquent notre immuable.

« Vont-ils s'arrêter, parler?... » songeait Cordion, chez qui l'émotion avait disparu, cédant à la lucidité, comme la vacillation d'un feu qu'on souffle.

Les deux âmes ailées s'arrêtèrent, en effet, décrivant des arcs de

cercle aussi rapides que ceux des astres et des atomes. Elles firent halte en tournoyant, et s'exprimèrent, non dans la forme du langage terrestre, mais par cette imprégnation persuasive, à goût de transe, où nous distinguons une présence surnaturelle. C'est alors une confidence, un chuchotement, répandu par tout notre organisme, et qui a la forme, appuyée et mystérieuse, du conseil suprême du père, de la mère, ou de l'ami mourant, l'inclinaison puissante, nostalgique et pieuse, de ce qui ne sera jamais plus répété. Jean ne pouvait s'y tromper une seconde : Maguelonne et le fils de Madeleine le suppliaient de reprendre Madeleine, et de refaire un foyer brisé. En même temps — tel Nostradamus, imposant sa propre main, avec la mémoire, au Fada — ils éveillaient en lui, et sur toute la surface de son émotion, pareille à un champ où le blé, ensemencé, lèverait aussitôt, la foule renaissante des souvenirs, qui ne nous abandonnent jamais. Certains de ceux-ci s'expriment par des mots, à peine dessinés en nous-mêmes, entre le trait de pastel et le coup d'estompe. D'autres empruntent l'apparence de l'aperception muette et innommée. D'autres sont comme des prémonitions vues à l'envers, comme un « ce qui sera », reporté sur le plan du « ce qui a été ».

Mais, par-dessus tout, l'immense apaisement, l'euphorie au delà du plus fort opium et de n'importe quelle félicité du rêve éveillé, tenait au contact éthéré, à la vision immédiate des deux chers disparus. Si la présence divine est le délice du paradis, la présence mystique de nos morts bien-aimés est le délice de notre morne séjour planétaire, semé d'espérances brisées. Jean éprouvait la volupté sans borne de ne plus souffrir, ni devoir souffrir de l'arrachement du petit Henri, ni des promesses liées au petit Henri, ni des promesses liées à Maguelonne, ni de l'arrachement de Maguelonne. Or, est-il une joie, dite positive, aussi forte que la joie, dite négative, qui résulte de l'absence d'une douleur implacable, de l'oubli de ce qui en était la torture? N'est-ce pas déjà une béatitude inexprimable que d'être soustrait au poids de la terre et aux plaies de ses déchirements?

Ainsi songeait et jubilait Jean, environné par la lumière de ce qu'il avait le plus et le mieux chéri ici-bas, plongé dans le lait de l'Évidence, guéri en un coup de toutes ses blessures. Avant de le quitter — mais pour peu de temps! — Maguelonne et Henri, étroitement liés et de façon à rendre jaloux Tiéou lui-même, Maguelonne et Henri l'embrasseraient-ils? A peine se posait-il cette question que les deux baisers, témoins et garants de l'éternité personnelle, lui venaient au front et au cœur, dans leur suavité que rien n'égale... Déjà la jeune fille et l'enfant disparaissaient vers le Cimail, dans le tourbillonnement stellaire des autres défunts, enrobés de flammes.

Combien Jean eût voulu les suivre ! Combien il regrettait sa condition, sa servitude, son rampement humain ! Toute sa prière, tout son désir, s'était concentré sur ce point : l'accompagnement, ne fût-ce que jusqu'aux Saintes-Maries, ou à la Sainte-Baume, de Maguelonne et du petit Henri ; la permission de parcourir avec eux le ciel nocturne, le ciel enchanté de la Provence, de jouer, à leur façon, dans l'infini, d'avoir la vraie vision de ce qui est, et que nous cache ce qui n'est pas. Car l'illusion prise pour le réel est le fondement de toute science humaine et laisse, à la longue, dans la bouche amère du savant, un goût de cendre...

Afin de bien montrer qu'il s'agissait d'apparitions authentiques, devenues accessibles aux sens, et non de mirages, ou d'hallucinations, les bataillons de figures célestes, en arrivant à la barre de l'horizon, resplendirent en plein une dernière fois. Leurs masses nitides, ordonnées et pressées, foisonnèrent une dernière fois de ces milliers de faces ailées et d'enveloppes étincelantes, dont aucun spectacle ici-bas ne saurait donner l'impression, supérieure à l'éblouissement. L'haleine du vent, qui soufflait à leur arrivée, souffla de nouveau à leur résorption, au fond des profondeurs sublimes. Tout là-bas, serrés l'un contre l'autre, tels que deux gouttelettes de diamant liquide, entourés d'un halo fulgurant, Jean, une dernière fois, aperçut Maguelonne virginale, et son petit Henri. Non seulement elle avait su découvrir et discerner l'enfant, dès son arrivée, parmi le tourbillonnement des jeunes morts, mais elle avait pu le ramener à son père, donner ainsi à cet infortuné la certitude la plus chère au cœur : celle de la reprise du lien paternel, après que le lien de la terre est rompu !

Nostradamus, hors de son brouillard, étendu tout de son long sur le dos, semblait, dans les ténèbres finissantes et l'aube commençante, un chevalier couché sur son tombeau. Cependant, il avait les yeux ouverts et fixes, et même, sa tâche merveilleuse accomplie, il souriait. Nul doute qu'il eût contemplé les mêmes Messagers divins que son compagnon, et revu, lui aussi, sa Maguelonne bien-aimée dans son nimbe de feu et de larmes.

La fumée verte, incertaine, rôdeuse, qui annonce l'arrivée du jour, montait au-dessus des rocs amoncelés, faisant saillir les reliefs du Cimail, répandant, sur la nature sauvage, un malaise, comme si l'ombre retenait ce qui sort d'elle. Puis une vapeur rouge s'éleva, non point unie et linéaire, comme en plaine ou en mer, mais par flocons et spirales concentriques, où la pourpre s'insinuait comme une huile. Les pins parasols et les chênes verts, émergeant de l'uniformité nocturne, semblaient des boucliers ronds, interrompus de gestes courts et tordus. D'un seul coup, devant Nostradamus et Jean,

harassées par la longue station de leur pèlerinage, mais enivrés de foi, la falaise d'hippurites se fit écarlate. Tandis que l'œil d'or, soupçonneux et railleur, du soleil levant, venait éclairer l'immense et dur damier des cavités polygonales.

Alors le témoin ébahi et coloré du recommencement quotidien des choses poussa de loin, de très loin, un cocorico enroué, recouvert aussitôt, avec une rauque brutalité, par les coâ, coâ, des oiseaux noirs.

CHAPITRE X

Le retour de Madeleine.

Depuis quatorze jours, l'âme apaisée, Jean Cordion avait accepté l'hospitalité au mas des Spectres, sur la prière de Martin Tressan. Comme il arrive à ceux qui, soit par la puissance de l'intellect, soit par une grâce particulière, ont franchi le seuil du monde visible, et retrouvé l'Évidence divine, il jugeait sous un autre aspect les choses et les gens. Il méditait, lisait, écrivait et priait, dans la lumière douce et courte du novembre provençal. Parfois, une bourrasque de mistral pénétrait et tourbillonnait dans le vallon, comme dans une cuve géante, puis repartait, en sifflant et gémissant, par les cols. Nostradamus s'était installé, avec Tiéou, dans la chambre de Maguelonne et veillait sur le sommeil de l'enfant. Celui-ci d'ailleurs semblait guéri de ses tentatives de fugue et il avait repris son école. Tardive pleurait silencieusement sa belle et bonne petite maîtresse, tout en s'occupant de sa cuisine. Le Fada, pensif et solitaire, préparait l'hiver de ses moutons. A l'écurie, Moustre et Cabret racontaient à d'Oli affligé ce qu'ils avaient su du fatal voyage à Evenos.

Tout chargé de ce fluide bienfaisant qui fait de l'homme le remède de l'homme — et qui relève non de la suggestion, mais d'une force d'émanation bien plus profonde, — Nostradamus avait remis sur pieds « monsieur » Tèpe. De façon si complète que celui-ci, l'échine redressée, cherchait maintenant à s'employer parmi les maraîchers de Saint-Remy ou comme gardien de troupeaux, en attendant l'hypothétique indemnité que lui allouerait le tribunal de Tarascon. On disait sa fille Janeto fiancée à un aubergiste de Maussane. La guérison définitive de M. Tèpe s'était passée de la façon la plus simple du monde. En trois séances, non de massage, mais d'imposition des mains le long de la colonne vertébrale. Tout le monde, à Saint-Remy, à Maussane, et jusqu'au Paradou et à Fontvieille, s'entretenait de ce nouveau bienfait. Les gens assuraient que Maguelonne revenait porter aide

à son père et rendre service aux uns et aux autres, comme de son vivant. Quelques-uns prétendaient l'avoir rencontrée au soir tombant, sur la route des Baux, forme gracieuse, aussitôt évanouie à leur approche.

Par un accord tacite, il n'était jamais question, entre Jean et le baïle, de l'évocation nocturne d'Evenos. Ce secret demeurait ainsi clos et concentré, sans rien perdre de sa précieuse liqueur. C'est à dessein que Dieu, dispensateur du Verbe, n'a donné à l'homme que peu de mots pour attester ce qui est surnaturel. Des pastoures, des enfants, tels sont les habituels témoins et les propagateurs de ses miracles. L'apparition de son petit Henri, amené par la douce main de Maguelonne, au-dessus des abîmes d'Ollioules, avait, bien qu'éphémère, comblé le désir paternel du savant. Telle une goutte d'élixir d'éternité assez forte pour parfumer le morne lac de sa douleur et de son regret. Il ne cessait d'y songer et d'y resonger, envahi par ces délices de mémoire, auxquelles nulle réalité ne saurait être comparée, et avide de solitude et de silence.

Lorsque ce rappel devenait trop intense, il partait à travers la montagne, plus belle et plus âpre au début de l'hiver qu'à aucun autre moment, plus mystérieuse aussi et repliée sur elle-même. Il marchait au hasard, confondant le labyrinthe des chemins et celui de ses réflexions, découvrant des points de vue ignorés et des aspects inconnus, le tout dans une atmosphère de simplicité et de grandeur sereines. Il était pareil à celui qui, au retour d'un long voyage autour du monde, commence à comprendre et à apprécier le charme et la douceur de son petit coin.

Les repas en tête à tête avec Nostradamus — Grandguil mangeant au bout de la table, auprès de Tardive accablée — étaient moins animés qu'autrefois par les remarques de Tiéou et son bavardage enfantin. Il semblait que Maguelonne fût encore là, avec son joli rire argentin, sa voix mélodieusement grave et le froissement de sa jupe, quand elle s'asseyait, ou se levait pour offrir le pain. Nul d'ailleurs ne doutait de sa présence, et c'était tout juste si on ne lui adressait pas la parole, ainsi qu'à une personne invisible. Le baile avait donné à son compagnon le précieux exemplaire de Catherine Emmerich, la *Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, si souvent lue et méditée par la jeune fille, et un portrait d'elle assez récent, pris à Arles par le meilleur photographe de la ville. Chaque soir, avant de s'endormir sous ce toit si cher, le médecin lisait quelques pages, se représentant l'émotion qu'elles avaient dû donner à la Provençale, et la communication mystique qui avait pu s'établir entre la visionnaire de Westphalie et la fille du voyant des Baux. Ensuite, il regar-

dait la photographie, puis il se représentait « la chambre du vent », la roche immense dans la nuit et les deux rapides colombes d'argent fulgurant, que précédait le peuple des morts. Ensuite seulement il s'endormait.

Après ces deux semaines, Martin Tressan annonça à Jean qu'il irait seul à Evenos pour prier sur la tombe de sa fille et lui demanda de le suppléer dans son rôle de maître du mas, pendant les trois jours de son absence. Le sorcier avait vieilli de dix ans. Son front, ses joues, ses tempes, étaient comme ravinés et décollés par la douleur. Jamais il n'avait paru plus noble et plus grand, ce témoin modeste placé entre le ciel et la terre, pour rejoindre entre elles la faiblesse des hommes et la suprématie divine. Il connaissait maintenant les étroites limites dans lesquelles se meuvent ceux-là même qui voient une partie de ce qui demeure caché au commun des mortels. Son humilité s'en était accrue. Par esprit de mortification, il couchait parfois sur le sol dur de la chambre, et non plus dans son lit ; et, alors qu'auparavant, les vagabonds n'étaient accueillis et hébergés dans les granges du mas que deux jours par semaine, c'était maintenant chaque jour qu'ils pouvaient bénéficier de cette hospitalité. Tardive, le Fada, les valets de ferme leur donnaient le pain et le vin.

Pendant l'absence de Nostradamus, Jean Cordion comptait surveiller le petit Tiéou. Mais l'enfant lui dit spontanément :

— Tu n'as plus à redouter que je me sauve. J'ai fait le serment de dompter ma tentation au lit de mort de grande sœur, et je suis désormais certain d'en triompher.

— Qu'est-ce qui te donne cette confiance, mon chéri?

— Mon vêtement noir. Dès que la pensée du « plantié » s'avance de nouveau vers moi, à pas de loup, comme un voleur, je n'ai qu'à regarder mon habit, ma cravate, et je suis guéri. C'est pourquoi, ajouta-t-il fièrement, je ne quitterai jamais le deuil.

— Même pas quand tu seras grand? Car, lorsqu'on est grand, on n'a plus envie de s'en aller.

— Comment peux-tu dire cela, toi dont la femme s'est en allée! Et toi-même, quand tu es venu chez nous, n'était-ce pas que tu te sauvais de toi-même?

Le médecin eût été embarrassé pour répondre si, au même instant, la douce image de Maguelonne — intérieure cette fois, et non extériorisée — ne fût venue lui conseiller de ne pas insister, de ne pas préciser, dans l'enfant, cette idée et cette appréhension, qu'il était différent des autres et anormal en un point.

— Tu as raison, Tiéou, le besoin d'aventures et de distractions existe chez tout le monde, et il n'y a ni à s'en effrayer outre mesure,

ni à s'en étonner. Mais, dis-moi, est-ce que tu crois que d'Oli et Tistet ont compris qu'ils ne reverraient jamais leur maîtresse, eux qui ne peuvent prier pour elle.

— S'ils l'ont compris ! Mais d'Oli ne la cherche plus. Je suis convaincu qu'il a été mis au courant du malheur par son instinct. Quand je lui parle de Maguelonne, il remue la queue faiblement et il fait un regard si triste ! Tellement que j'en ai envie de pleurer. Tistet, lui, c'est une autre affaire. Il s'exerce à prononcer le nom de sœurette, il racle de la gorge, il tend le cou sous sa laine. Il n'a pu encore articuler que « glonne ». Ça viendra. Il dira le nom en entier. D'ailleurs, Fada le lui répète souvent.

Après un silence, l'enfant, tournant vers le médecin ses yeux candides, mais perspicaces et pénétrants sous la candeur, lui demanda :

— Tu l'aimais bien, ma pauvre Maguelonne? On ne pouvait pas ne pas l'aimer.

— Oui, Tiéou, elle savait consoler tous les chagrins.

— Je remarquai dans le break, en allant à Evenos, que tu la regardais quand elle ne te regardait pas, et que tu détournais les yeux, quand elle tournait les siens de ton côté. Tu te rappelles la visite à Esparron, et aussi les bandits aux bords de la Durance? Ah ! nous étions contents alors. Le malheur n'était pas encore entré dans notre mas. Jean, j'ai une question bien importante pour moi à te poser.

— Eh, qui te retient ! Pose-la vite !

— Tu me promets de me répondre franchement?

— Je te le jure.

— C'est que tu chercheras peut-être à ne pas me faire de la peine. Le pire pour moi serait que tu me caches la vérité.

— Puisque tu as ma parole.

— Ai-je ou non été cause de la mort de ma sœur par mon plantié? Il semble bien que, si elle ne m'avait pas cherché en courant dans la nuit et la pluie terribles, elle n'aurait pas attrapé cette pneumonie qui l'a enlevée.

Jean était embarrassé. Les enfants sont soupçonneux et on a tôt fait de perdre leur confiance. D'autre part, il importait de ménager et d'apaiser cette petite imagination ardente :

— Rassure-toi et bannis ton scrupule, mon bon petit Tiéou. Ta sœur avait en elle, avant la brifounié, le germe de la pneumonie qui l'a emportée. Presque toutes les femmes d'Evenos te cherchaient avec nous ; toutes ont reçu l'averse. Cependant aucune n'a été malade.

Ce raisonnement avait frappé l'enfant. Il se le répéta tout bas à lui-même, comme pour en graver les éléments dans sa tête. Sans

ajouter un mot, il embrassa son ami, et deux grosses larmes rondes coulaient de ses paupières brunes.

Le jour fixé pour le retour de Nostradamus, et quelques heures avant l'arrivée du train, Cordion lisait seul, au coin de l'âtre. Le temps au dehors était brillant et froid. La sonnette de la porte du mas vint à tinter. Ce n'était pas le moment de la tournée du facteur.

— Moussu, fit Tardive, une dame est là, qui vient de Saint-Remy en voiture. Elle cherche le mas depuis une demi-heure. Elle demande à vous voir.

— Une dame ! De quel âge?

— Elle est jeune et belle. Avenante aussi. Elle ressemble un peu, pauvre de moi, à notre demoiselle.

Jean pâlit, comprenant aussitôt de qui il s'agissait.

— Fais-la entrer.

C'était Madeleine, telle que le jour de son départ, longue sans maigreur, souple, vêtue de noir, elle aussi, et pareille à la sœur aînée de Maguelonne. L'expression de son regard avait changé. Elle s'assit et prononça ces paroles d'une voix basse, mais sans hésitation :

— Une force invincible me ramène à vous. On dirait que notre enfant, notre petit Henri, m'incite à faire ce que je fais. Jean, voulez-vous reprendre la vie commune?...

Cordion était étonné de l'émotion qu'il éprouvait, du trouble où le jetait ce retour, et aussi, de sa propre réponse, soufflée par quelqu'un :

— Madeleine, tout est oublié. Je vous aime toujours. Depuis plusieurs semaines, je vous attendais.

Ce n'était pas vrai, mais son élan, par contre, était sincère, quand il la serra dans ses bras, où elle se blottit. Il sentait contre lui son cœur palpitant. Il respirait le parfum de ses cheveux bruns. Il était comme approuvé par l'invisible ; et ce tutoiement où se peint la possession physique, ainsi que dans le miroir étroit d'un mot caressant, lui revenait naturellement aux lèvres.

— Mon sac et ma malle sont demeurés dans la voiture. Où allons-nous, que faisons-nous?

Il lui raconta brièvement, mais éloquemment, les événements récents survenus au mas des Spectres et à Evenos, gardant pour plus tard l'essentiel, en ce qui concernait Maguelonne et l'évocation de la « chambre du vent ». Il lui exposa le caractère et les dons surnaturels de Nostradamus, l'attraction qu'il exerçait sur ceux qui l'approchaient. Elle l'écoutait avec attention, comprenant, devinant, supposant au delà de ce récit, déjà attirée par l'atmosphère qui émanait

de mes merveilleux. Elle ne soupçonne même pas à quelle source
Quelque chose de plus fort que la volonté la retenait.

Ils allaient ensemble chercher le sel et le mélasse, semaient dans
l'aire. Les femmes, Madeleine vint un peu perdue mystérieux.

— Ceci est un tableau, devant lequel je souvent modèle et soupe
à toi, qui doit être amusant par ton image, et que j'ai rapporte de
mes Indes, unique témoin de mes voyages. Accueille-le donc comme
je te le donne.

Jean reconnut le petit vase d'argent, le bouquet de roseaux métal-
liques, aux tiges d'argent, et l'inscription pour laquelle j'avais
remarqués. Hors de son étrange enveloppe spirituelle et mystérieuse.
Mais il perdit pour lui se remarque, de crainte qu'elle ne parût
invraisemblable à Madeleine. Nous venons-nous en parent, pour vous
les petits prodiges personnels, dans le vie le plus commun et le plus
plate en usage. Chacun a le prodige de son propre mystère et de ce
qui a environné son mystère. L'homme, comme l'enfant, naît volon-
tiers de qu'il a plus merveilleux, et laisse les enquêtes aux savants
accompagnés et lui leur aussi travail d'exégèse.

Lorsque Nostradamus revint, peu après, entouré d'une bande
de rires et doux souvenirs :

— Voici ma chère femme Madeleine, dont je t'ai souvent si sou-
vent... lui dit Corbière.

Le vieillard s'inclina, baisa la main fine qu'on lui tendait et modèle,
en termes excellents, avec une dignité simple, la bienvenue à celle
qu'il appela sa nièce :

— Car votre mari est un peu mon parent éloigné, et en quelques
semaines, belle dame, nous sommes devenus de vrais amis.

Jean qui le connaissait bien s'aperçut que le ressemblance de la
nouvelle arrivée avec Magdeleine le frappait, et l'amusait, à la fois
comme une explication et comme un signe. Puis Madeleine et la
connaissance de Jean, aussitôt approuvée et admirée de Nostra-
dus et du berger Grandgueil. A chaque présentation, la similitude de traits
et d'allures entre la morte et la vivante éclatait davantage, mais-on
à la vieille maisonnée en deuil. L'homme, la propriété remplaçait
devenu être immédiates et pareilles au coup de foudre des amou-
reux ; autrement, elles n'arrivent jamais. Deux heures plus tard, la
jolie « mère » était autant chez elle en mes que si elle l'eût habité
depuis dix ans.

Une existence nouvelle, mélancolique et opulente, commença, où
il apparut bientôt au médecin qu'une autre nature, d'une essence
plus fine et plus grave, s'insinuait peu à peu, en sa femme retrouvée.
Je parais d'un charme discret, qu'elle ne possédait pas auparavant.

Ce changement, fort sensible, n'était pas le résultat d'une application. Il avait tous les caractères d'une imprégnation de l'invisible. Madeleine, cherchant à se rendre utile dans cette demeure, dont les beautés cachées lui apparaissaient à mesure, s'intéressait aux occupations ménagères, faisait les menus avec Tardive, révisait les comptes rustiques du Fada, corrigeait les devoirs de Tiéou. Pour personne elle n'était l'intruse. D'Oli, d'une jalousie si ombrageuse, le merle dans sa cage, naturellement cancanier, Moustre et Cabret, injustes et butés dans leurs préférences, comme le sont généralement les chevaux, l'avaient immédiatement adoptée. Les uns et les autres, bêtes et gens, s'entretenaient d'elle avec amitié et souhaitaient qu'elle demeurât au mas le plus longtemps possible.

Un matin, que le médecin manifestait à son hôte son intention de retourner à l'hôtel, à Saint-Remy, et de laisser vacante la chambre contiguë à la sienne, le mage lui répondit :

— Je te demande de n'en rien faire. Ton départ et celui de Madeleine, pour qui je me suis pris d'une profonde affection, seraient un nouveau malheur. Ma nièce m'est devenue indispensable. Elle l'est également à Tiéou et à chacun de ceux qui pleurent ici. Elle continue notre Maguelonne. D'ailleurs, n'es-tu pas bien pour travailler dans notre solitude alpestre? N'as-tu pas la belle lumière des morts, celle où vogue et respire ton petit Henri? Qu'est-ce qui te gêne ou te tracasse? A quoi correspond ce front soucieux?

Jean répondit qu'il éprouvait un certain scrupule, à vivre ainsi en parasite et en fainéant de l'encrier, sans pouvoir même, faute d'habitude, donner un coup de main au jardin ni aux vignes :

— Si encore tu me permettais de payer à Tardive une modeste pension. Je ne puis, en ce temps de cherté générale, te mettre sur la paille ainsi que Tiéou.

Nostradamus eut son bon rire :

— Sur la paille ! je suis beaucoup plus riche que toi. Je vends bien mon vin et mes récoltes. Mes primeurs viennent à merveille. J'ai fort peu de frais généraux. Si cela t'amuse de payer à Tardive, notre riz-pain-sel, quatre ou cinq cents francs par mois, je n'y vois aucun inconvénient. Au delà, ce serait de l'exploitation pure et simple. Vous êtes ici les enfants de la maison. Laissez-vous gâter par le vieil oncle auquel vous rendez, en ne l'abandonnant pas, un fameux service.

Chaque matin, tandis que Jean travaillait à son livre dans la bibliothèque de Martin Tressan, qui était un réduit pittoresque, Madeleine et son « oncle » parcouraient le domaine, s'entretenant de ceci et de cela. Lorsque Tiéou n'était pas à la pension, il jouait et gambadait autour d'eux. La jeune femme, alors, se taisait, ou chan-

geait de sujet. Car ayant pris, dès son arrivée, grande confiance dans Nostradamus, elle lui avait avoué sa faute, comme elle aurait pu le faire à un confesseur, et s'était ouverte à lui de la dualité sentimentale et physique, dont elle avait tant et si longtemps souffert.

On aurait pu supposer que le vieux philosophe campagnard, retiré de tout depuis tant d'années, après une jeunesse sans agitation, ne porterait pas grand intérêt à un cas psychologique de cet ordre, qui exorbitait, encore plus qu'il ne les excédait, ses préoccupations intellectuelles. Il n'en était rien. La solitude et les travaux des champs avaient développé, chez ce génie ignoré, une encyclopédie de méditations personnelles sur toutes sortes de sujets. La Provence abonde, comme nulle autre contrée, en complications amoureuses. Les arguties des troubadours, l'analyse des passions et de leurs labyrinthes, y sont demeurées en grand honneur, non seulement dans l'élite, mais dans le peuple campagnard, qui est, à lui seul, une autre élite, sans les sautes brusques, ni les engouements, ni les marottes des gens des villes. Les cours d'amour sont abolies, ou artificielles. Mais des conciliabules de même ordre, sinon de même solennité, se tiennent, par les beaux soirs, autour des mas. Filles et garçons rivalisent d'esprit sur tel ou tel problème du cœur, consultent les vieux, pour rire de leurs réponses et de leurs préjugés, tournent en dérision les câlineurs du village voisin.

C'est ce qui explique que Martin Tressan ne fut nullement pris au dépourvu par les questions de Madeleine. Il lui cita aussitôt des cas, analogues au sien, qu'il avait observés, suivis de près, et souvent guéris, en les confessant.

— Mais, c'est fini, ma nièce, et mon art vous serait inutile puisque aussi bien, vous êtes guérie.

Elle fixa sur lui un regard sérieux, un regard étincelant et noir, qui était la réplique, en moins décidé, de celui de Maguelonne :

— Présentement, certes ; mais qui peut répondre de demain? Celle qui, louchant, voit double, et qui se croit guérie de sa diplopie, a quelquefois peur d'y retomber. Or, il arrive qu'une telle crainte fasse loucher. C'est pourquoi, mon oncle très cher, à vous qui possédez le pouvoir de diriger les esprits dans la voie droite, et de corriger les faiblesses sentimentales, je demande un remède décisif.

— J'y réfléchirai, dit Tressan. Le cas est analogue à celui de Tiéou, qui s'est lié par une promesse solennelle, au chevet de sa sœur mourante, de renoncer à ses « plantié ». Il vous faudrait une secousse intime, un bouleversement ou un tremblement de l'âme, assez profond pour la purger de toute tentation mauvaise. Malheureusement, vous n'êtes pas mystique.

— On ne le devient pas à volonté.

— Certes non. Toutefois, j'ai remarqué qu'un objet ayant été cher à une mystique peut incliner l'esprit de celui qui le tient en mains, pendant un long temps, vers les problèmes supraterrestres. Jean possède l'ouvrage de Catherine Emmerich, que Maguelonne relisait sans cesse. Ayez-le donc toujours sur vous, ou auprès de vous, et méditez-le tant que vous le pourrez.

— C'est une forme de suggestion?

Le mage sourit du jargon moderne, dont il savait la vanité, et repartit :

— C'est bien autre chose et même tout le contraire. La suggestion est un sommeil opposé, ou superposé, à un autre sommeil, et, comme telle, une action confuse. Au lieu que la mystique est un réveil et une incandescence de la raison. Mais suivez mon conseil, Madeleine, et vous m'en reparlerez dans quelque temps.

La jeune femme fit ce que le sorcier lui avait ordonné. Elle s'appliqua à lire et à méditer la sœur Emmerich, d'abord avec quelque peine, puis avec intérêt et curiosité, finalement avec passion. Car l'illustre visionnaire est conquérante, et de plain-pied avec le surnaturel. Tirée ainsi en haut et vers les beautés angéliques, par l'intercession de la religieuse, précise et sublime, Madeleine Cordion se déprenait d'elle-même, apprenait à s'oublier. Il n'est pire mal que de fixer son mal par l'attention, l'amertume ou l'analyse, dont le dernier terme est l'orgueil. D'où la nécessité d'un idéal à placer devant l'imagination, qui emploiera ses forces à l'atteindre. D'autre part, la fréquentation de Catherine Emmerich augmentait, aux yeux de Jean, la ressemblance de Madeleine et de Maguelonne — et la ressemblance par la cime — si bien qu'il en arrivait à les confondre. Lentement et par étapes, mais sûrement, le vertige ambigu s'éloignait de Madeleine, comme une obsession qui se délie, et elle avait l'impression rassurante d'un cœur neuf, d'un jugement frais, d'un renouveau total.

Sur ces entrefaites, le berger Grandguil, atteint à la fois par l'âge et l'hiver, tomba malade d'un mal bizarre, qui se traduisait par une rougeur de la figure et des mains, accompagnées de violentes palpitations du cœur. Jean n'avait jamais vu de trouble de cette sorte, auquel deux médecins appelés, l'un de Maussane, l'autre de Saint-Remy, déclarèrent ne rien comprendre du tout. Ils commandèrent à tout hasard quelques remèdes, notamment une potion de digitale, que le Fada avala sans confiance, assurant avec solennité que son heure était venue et qu'il en avait été averti par maints présages. Mais de ceux-ci et de leur nature, il ne souffla mot :

— Le baïle le sait, répétait-il.

Martin Tressan secouait négativement la tête. Il affirma à Cordion et à sa femme qu'il n'avait pas plus de pressentiment, ni de prescience, quant à son pâtre, qu'il n'en avait eu quant à sa fille, ni quant à la fugue de Tiéou. En revanche, mal éclairé, semblait-il, quant aux événements familiaux et à ce qui le touchait de près, il continuait à voir revenir la guerre, bien que ne lisant aucun journal et méprisant fort, en général, cette forme de la nouvelle imprimée.

— Grandguil a rêvé. Peut-être déménage-t-il, bien que les gens de son métier, et qui ne sont pas tourneboulés par les fréquentations des personnes censées au courant, gardent en général un entendement sûr et sain.

Le berger continuait à coucher dans l'étable, au milieu de ses moutons, sur une sorte de tréteau. Tardive, Janeto, plusieurs femmes des environs se relayaient auprès de lui, car il était dolent, et même ronflon, demandant tantôt à être remonté, tantôt à être abaissé sur ses oreillers. Une soif intense le dévorait, si bien que ses docteurs crurent un moment à la rougeole ; mais seule la figure était prise, et nullement vergetée, ainsi que dans cette affection. A tout hasard, Tiéou était écarté de son vieil ami et confident et il en manifestait une indignation profonde :

— Avec cette peur de la contagion, disait-il, on finira par laisser les gens, et même les parents — car Fada est pour moi un parent — mourir dans leur trou, sans s'occuper d'eux.

— Ce n'est pas le cas, lui ripostait Tardive en riant, Grandguil ne reçoit que trop de visites. C'est comme une dame de la ville, quand Dieu lui envoie un petit garçon.

Au bout de quelques jours, le voisinage de ses moutons fut jugé mal commode et malsain par les docteurs et défavorable au malade. Si bien que M. Tèpe reçut la charge de s'occuper des bêtes — car il avait des éléments du métier — et que le seul Tistet eut le privilège de demeurer auprès de son maître. Il s'exerçait toujours à bêler le nom de « Guelonne », rapprochant les deux catastrophes de la mort de sa jolie maîtresse et de l'indisposition de son pâtre, et il soupirait à fendre le cœur, et soufflant dans son nez, exactement comme un humain. Ceci divertissait les commères. Alors l'animal leur jetait un regard de reproches, comme pour dire : « Vous choisissez bien votre moment ! »

Un soir que la fièvre était presque tombée, et que le Fada, les yeux ouverts, la face demeurée écarlate, fixait au plafond le rond et halo de la lampe, Madeleine et Jean étaient venus lui tenir compagnie. Car ils l'avaient en grande amitié. Le vent soufflait au dehors. La vaste bergerie enténébrée, avec son râtelier, le lit dressé, le porte-

manteau, ce bonhomme broussailleux, comme une poupée peinte à l'aluminium, la table de nuit, les draps blancs, formait un spectacle fantastique. Au dehors soufflait la bise de décembre, vu qu'on allait vers le Jour de l'an. C'est toujours une chose importante qu'une nouvelle année happée par le temps, ainsi qu'un morceau, bon ou mauvais, jeté à un chien. Il y a là une accélération de la possibilité des biens et des maux, un entre-bâillement de la crainte et de l'espérance.

Soudainement la lueur de la lampe baissa, et devint louche, mais sans s'éteindre, et, entre le grabat et le mur, une forme de femme apparut ; il ne s'agissait pas d'un jeu de la lumière, ni d'un reflet quelconque. C'était bien une silhouette de paysanne, coiffée à la provençale, et qui respirait avec difficulté, la bouche ouverte, comme si elle passait la tête hors de l'eau, ou d'un endroit irrespirable : ce visage d'asphyxiée, se tournant vers le malade, exprima une sorte de compassion, combinée avec l'hiatus des lèvres et le pincement des narines. Jean n'hésita pas une seconde : c'était Henriette Giraud, qui, après tant d'années écoulées, venait avertir son amoureux soit qu'il était temps pour lui de faire sa malle, soit que l'heure n'avait pas encore sonné.

Madeleine aussi avait vu l'apparition, d'ailleurs parfaitement manifeste. Elle frissonnait, ignorant l'histoire du berger, et se demandant s'il n'extériorisait pas quelque remords, ou quelque souvenir tragique. Quant à Grandguil, visiblement épouvanté, — bien que toujours il eût espéré la venue d'Henriette et l'eût demandée passionnément à Nostradamus, — il faisait, en face du spectre privé d'air et de souffle, et attendri néanmoins, la physionomie de la terreur surnaturelle. Sa rougeur purpurine s'opposait à la pâleur de sa maîtresse noyée.

Un aboiement prolongé de d'Oli au dehors, et qui avait perçu la vision, à travers les murs, ajouta au phénomène son angoisse sonore. Rauque, étendu, spasmodique, indéfinissable, cet appel modulé de la bête à l'ambiance inconnue chavirait le cœur de Cordion et de sa femme.

— Là, fit Grandguil, montrant la place d'où le fantôme venait de disparaître, là, c'était là que ma fièvre avait... ah certes oui, misère de moi !... Je m'imaginais que c'était *elle*... Mais non, parbleu, c'est la force du sang, c'est un cauchemar éveillé.

— Quoi donc, qu'as-tu Fada?... demanda le médecin, faisant un signe de l'œil à Madeleine.

— J'avais cru... Je me disais aussi... Non, vous n'aviez rien remarqué, n'est-ce pas? Il n'est rien apparu entre mon lit et la muraille? Que c'est bête, bon diou, que c'est bête !

Ainsi repoussait-il l'hypothèse d'un prodige qu'il avait imploré pendant plus de vingt ans. Ses deux amis, témoins de son effroi, le rassuraient à qui mieux mieux. Tant et si bien qu'il demanda une aïgo boulido, que Tardive lui confectionna avec amour. Mais, pour la nuit, il déclara en frissonnant qu'il préférait être couché dans une autre pièce. On l'installa dans la buanderie, à côté de la chambre de Tardive. Ce ne fut pas tout. Il réclama une veilleuse, et, pour le cas de soif nocturne, un pot de limonade, ajoutant :

— Me voici au terme de mon âge. Je désire être soigné comme un monsieur...

Ces menues exigences et cette peur du fantôme d'Henriette Giraud amenèrent, quand il les connut, un bon sourire sur le grave visage de Nostradamus. Combien de fois n'avait-il pas été sollicité de chasser et d'exorciser les invisibles qu'on l'avait supplié d'évoquer ! Dans cet ordre d'idées, il avait connu toutes les formes du caprice humain, qui désire et appelle, puis redoute et repousse, et ne sait jamais bien ce qu'il veut. Que Grandguil, qui avait passé sa vie dans la solitude de la plaine ou de la montagne, qui conversait avec ses moutons, et menait une existence entre ciel et terre, s'acagnardît et s'impressionnât, sur le tard, jusqu'à exiger une veilleuse, après avoir renié l'apparition de sa bien-aimée, voilà qui n'était pas surprenant. L'*Imitation* l'a dit : « Les hommes changent comme le vent. »

La préoccupation du Fâda était de pouvoir reprendre la surveillance de ses moutons. Dès qu'il alla mieux, bien qu'incapable de se lever, il manifesta une violente hargne de se savoir suppléé par « cet imbécile de Tèpe », parfaitement incapable, selon lui, de se faire obéir des animaux dont il avait la charge. Au moins aurait-on dû le consulter sur le choix de son remplaçant. Il y avait au Paradou un certain Agoustin, qui aurait beaucoup mieux fait l'affaire.

— Ah vai, maugréait Tardive, que ces bougonnages agaçaient, il ne sait même pas écrire, ni calculer, ton Agoustin. Qui te dit qu'il saurait faire le compte de ses bêtes?

— Aussi bien et mieux que cet esquiché de Tèpe... ripostait Grandguil, faisant allusion à l'accident de son rival. Il peut l'attendre longtemps, ce nigodouio, l'indemnité du tribunal de Tarascon !

Il avait demandé un miroir pour constater la décroissance de sa rougeur. Ensuite, ayant oublié, au cours de sa fièvre, le chiffre de ses économies, il exigea que la vieille servante allât les chercher dans leur cachette, au fond d'un cagibi attenant à l'étable et il les comptait et recomptait, s'embrouillant dans ses calculs, insinuant qu'on l'avait volé et pestant. A la gentille Janeto, qui était venue le visiter avec son fiancé, il fit une scène atroce, lui reprochant d'être mal

coiffée et d'avoir un père qui tirait le pain de la bouche des pauvres gens. Ces propos ayant été rapportés à M. Tèpe, celui-ci prit la mouche et parla de rendre son tablier, ce qui contraignit le baïle à lui accorder une légère augmentation, afin de le garder. Car la race des pâtres est presque perdue.

C'est au cours d'un nouveau voyage de Nostradamus à Evenos — pendant lequel Madeleine prit la direction de la ferme et assuma la responsabilité de Tiéou — que Jean Cordion termina son ouvrage sur les délires et les altérations du jugement. Il l'avait achevé en moins de trois mois, comme par l'effet d'une assistance mystérieuse. Il ne se faisait d'ailleurs aucune illusion. Ce travail, d'un genre tout différent de celui des publications médicales à la mode, poussant une pointe vers la métaphysique et même vers la théologie, ne retiendrait pas une seule minute l'attention du corps médical, arriéré ou ignorant en philosophie. La Faculté de Paris, notamment, appuyant sa médiocrité intellectuelle à celle de l'Académie des sciences, retarde, en général, de vingt ans sur le mouvement véritable des esprits. Cordion le savait, mais il s'en fichait, ayant écrit ce qu'il voulait écrire, dans la forme où il voulait l'écrire. Tant bien que mal, l'ouvrage irait chercher, pêcher ses lecteurs dans cette élite inconnue, éparse, consciencieuse, qui imprègne et féconde l'avenir et fait, après tout, dans l'insuccès apparent, le succès innominé, mais durable.

Ce livre, issu du mas des Spectres, et des causeries avec le sorcier, Jean l'aurait lu à Maguelonne, si Maguelonne avait vécu. Il estima prématuré de le lire à Madeleine, que n'avait visitée, jusqu'à son retour, aucune pensée surnaturelle, et qui se mettait seulement, avec la sœur Emmerich, à l'étude des contemplatives. Il redoutait d'éveiller en elle, par l'insistance, une crise nouvelle de frivolité. Il redoutait surtout une déception.

Or, un matin que Nostradamus se trouvait seul avec la jeune femme, il lui dit soudain avec effusion :

— Je suis, ma chère nièce, content de vous. Je n'aperçois plus dans vos regards qu'un souvenir assez fugitif de votre tendance à la dualité, qui a failli détruire votre vie. Cependant vous vous dédoublez encore quelquefois en rêve, n'est-il pas vrai, et ces songes-là vous laissent une appréhension?

Elle reconnut que c'était exact. Le médecin des âmes avait la vue perçante et on ne pouvait rien lui cacher. Il reprit :

— J'ai confectionné, à l'aide de simples, en y mettant toute mon application et tout mon art, un élixir qui anéantit en nous la mémoire sensuelle, laquelle est la mémoire trouble, et nous délivre ainsi de

la tentation et de l'ambiguïté même du rêve. Le moment est venu, pour vous, d'avoir recours à ce breuvage. Vous vous en trouverez bien.

Madeleine avait entendu parler de la force de persuasion qui se trouve et fermente en certaines personnalités supérieures et du don, qui leur appartient, comme à des aimants organiques, de la transmettre à des boissons, ou à des sérums, voire à certains objets. Elle se figura aussitôt que tel était le petit truc de son interlocuteur. Mais celui-ci devina aussitôt sa réflexion :

— Non... ma chère amie... n'en croyez rien, il n'y a ici nul subterfuge. Je n'ai pas besoin de votre foi dans ma méthode, pour vous guérir radicalement. Vous pouvez me croire un vieux fol qui vous ingurgite une drogue quelconque, vous n'en sentirez pas moins immédiatement les effets certains ; votre scepticisme ne me gêne pas du tout, et tout au contraire.

Tout en parlant, il avait rempli un verre moyen de cette liqueur verte aux reflets dorés, qui tenait de l'huile fraîche et de la chartreuse, mais répandait une odeur aromatique toute spéciale, mêlée de la framboise et du musc.

— Buvez sans crainte. A votre santé, ma belle nièce...

— Et vous, mon oncle, vous ne buvez pas?

— Non, car je n'en ai nul besoin. Je fais ce que je veux de la force du souvenir — c'est un de mes secrets — et elle ne recouvre jamais ma raison.

Illusion ou réalité, Madeleine, après avoir absorbé ce nouveau Léthé éprouvait une sorte de consolation profonde, essentielle, tirée de la maîtrise de soi. Il lui semblait qu'elle eût banni le doute, rassemblé les fragments disparates de sa conscience, conquis définitivement l'unité. Auparavant, il y avait encore en elle quelque chose qui l'entraînait d'un principe à son contraire, d'un point de vue au point de vue opposé, de l'affirmation à la négation, du refus de la volupté à son acceptation, de la frénésie de la liberté et de l'indépendance au goût de la discipline et de l'ordre. Ces balancements, pendulaires et dangereux, avaient pris fin. Était-il donc possible qu'un électuaire, composé d'herbes choisies, tînt en suspension un état moral?

— Mais certainement, fit Nostradamus, répondant toujours à son silence, comme si elle lui avait parlé. ou plutôt cet élixir de bon jugement fortifie en nous la raison, qui est l'unificatrice et le ciment de la conduite, et endort l'instinct, ce mauvais guide. Cette action s'explique aussi aisément que celle d'un vomitif, ou d'un anesthésique.

— Montrez-moi la bouteille, mon oncle.

C'était une sorte de fiasque rustique, que fermait un bouchon de verre épais. Dans le liquide, ambré et huileux, ainsi que dans l'eau-de-vie de Dantzig, flottaient quelques paillettes d'or,

— J'en ai une autre, fit Martin Tressan, qui suscite la mémoire héréditaire et fait repasser celui qui la boit par des sensations, des sentiments, et même des perceptions de ses ascendants. Mais vous n'en avez pas besoin, et bien au contraire. Car c'est la reviviscence de tels courants héréditaires, qui crée en nous le dédoublement et quelquefois le détriplement. D'ailleurs tout ceci ne serait rien, ou serait peu de chose, sans le secours de la prière. Il faut apprendre à prier, Madeleine, d'abord du bout des lèvres, puis du fond du cœur. C'est capital. Je suis sûr que vous n'avez jamais prié en plein air, sous le ciel bleu, au rythme de la marche, alors que les profondeurs de l'azur s'écartent devant nous et que retentissent les trompettes des anges. Dans la montagne, aux Baux, par exemple, l'oraison est ardue, parce qu'elle s'accompagne d'un effort musculaire, de contractions. Mais en plaine, cela va tout seul et l'on entend, sous les formules rituelles, énoncées avec ferveur, qui montent là-haut, toutes les supplications particulières et concrètes de toute notre lignée résumée en nous. C'est un enchantement, vous verrez.

Le philtre continuant d'agir, la jeune femme sentait monter en elle la puissance salubre du remords, débarrassé des lâches excuses que formulé, ou balbutie, la chair. Des scrupules jusque-là inéprouvés venaient barrer en elle toute image impure, ou simplement troublante. Elle commençait à savourer le plaisir le plus rafliné, qui est celui de la contrainte et de la résistance au penchant, et qui a le goût de la lutte heureuse.

CHAPITRE XI

Qu'est devenu Nostradamus?

Des Alpes à la mer, sur la Provence dorée, le mai des chansons et des feuillages, des fleurs et des accordailles, des serments d'amour devant les étoiles et aussi des prières aux morts, versait sa corbeille d'aromates avec ses délices accoutumées. Sous les « chapelles » et les guimpes croisées, palpitaient bien des jeunes cœurs, devant l'enivrant concert des oiseaux chanteurs et des sources courantes. Mais un voile noir semblait étendu sur toute la région, sacrée et mystérieuse, qui va d'Avignon et d'Arles à Toulon, de Sisteron et du tournant des Mées

à la Ciotat : Nostradamus, le médecin des âmes, avait disparu, depuis deux mois pleins. Au retour de son pèlerinage mensuel, à la tombe de Maguelonne, à Evenos, il était devenu invisible et impalpable, comme s'il se fût évaporé dans l'air. Nul ne l'avait rencontré, ni aperçu. Aucun renseignement n'avait été fourni, sur aucune des directions qu'il avait pu prendre. Il n'avait été signalé ni sur une route, ni dans un village, ni dans un train, ni à la frontière. Une recherche immense et attentive, de toute une population zélée, en deuil de son mage, n'avait pas permis de retrouver, ni même d'amorcer, la moindre trace de son passage, ici ou là. On avait interrogé tous les voituriers, tous les bateliers, tous les voyageurs de commerce, tous les montagnards, entre Gap, Embrun, Digne et Barcelonnette. Les Maures et l'Estérel avaient été fouillés minutieusement, ainsi que les gorges d'Ollioules. Esparron, le sorcier d'Aix, avait indiqué plus de trente refuges, patiemment explorés. Tout cela en vain. On n'était pas, au bout de deux mois, plus avancé qu'au premier jour.

Les hypothèses les plus diverses, assassinat, fugue, accident, rapt, avaient été envisagées. Se rappelant l'alerte du pont de la Durance et l'interruption de leur repas gourmand, les gendarmes de Mallemort avaient signalé la possibilité d'une vengeance — mais venant de qui et à propos de quoi? — et de la noyade du principal témoin d'une autre noyade.

Le juge d'instruction, M. Courresabasse d'Avignon, réputé pour son flair incomparable, s'était lancé sur cette supposition, qui n'avait d'ailleurs rien donné. Les trous d'eau de la Durance, sèche comme un gosier altéré, ne sont pas tellement nombreux qu'on n'en puisse faire le recensement. Ils avaient été sondés et resondés. La silhouette de Martin Tressan était légendaire, comme celle de Mistral. Les gens le saluaient au passage. On ne lui connaissait que des admirateurs et des amis. Ses dons surnaturels, d'ailleurs contenus par une observance religieuse de bon aloi, ne lui avaient retiré, jusqu'à la mort de sa fille, ni la bonne humeur, ni la bienveillance, ni l'appétit. Sa foi, très vive, attestée par tous ses proches, rendait le suicide invraisemblable.

C'est cependant au suicide, comme à la solution la plus commode, que concluait M. Courresabasse, quand les journalistes l'interrogeaient. Le sorcier des Baux était un original, un solitaire, « donc un renfermé, » il adorait son enfant et il n'avait pu survivre à son départ. Le juge, ennuyé des commentaires divers et niais que cette histoire suscitait, et qui diminuaient sa réputation de fin limier, avait commencé à rédiger et polir ses conclusions dans ce sens, et il les lisait, le dimanche soir, dans le cercle restreint, mais sagace, de sa famille

et de ses amis. Le dérangement cérébral d'un fermier cultivé, érudit même, et qui s'imagine évoquer les morts, lui apparaissait comme infiniment vraisemblable. Un autre motif l'inspirait en dessous, et même à son insu. De famille conservatrice et catholique, M. Courresabasse était assez mal vu par le clan républicain radical d'Avignon, qui lui reprochait son assiduité aux offices. Qu'il admît le suicide d'un croyant tel que Nostradamus, cela semblait une atténuation à sa fiche et rendait possible son avancement. C'était, pour le moins, une preuve palpable de libéralisme et d'indépendance d'esprit. Le préfet avait dit au café :

— Il y a, dans ce Courresabasse, de bonnes parties.

Les journaux régionaux avaient mené des « enquêtes sur place » qui, naturellement, n'avaient fait qu'embrouiller le mystère. Martin Tressan était représenté comme un vieux fol, comme un magnétiseur, comme un « zouave Jacob », comme ayant pratiqué l'exercice illégal de la médecine. C'était tout juste si la calomnie s'était arrêtée au seuil du mas des Spectres. Peut-être s'était-il réfugié en Italie, à la suite d'une lubie, ou d'une aventure amoureuse. Un de ses bergers, du nom de Grandguil, et qui mangeait à sa table, avait bien eu pour maîtresse, vingt ans auparavant, une servante d'hôtel qui s'était jetée dans le Rhône. Impossible de négliger cette indication.

Cependant, au mas même, la douleur et l'angoisse étaient grandes. La perplexité aussi. Le petit Tiéou, accablé et silencieux, ruminant on ne sait quoi dans son imagination déjà exaltée, donnait des inquiétudes à Jean et à Madeleine, qui pleuraient le maître incomparable. Car ils avaient perdu toute espérance. Un examen, minutieusement pratiqué, de la chambre et de la bibliothèque de Nostradamus, avait permis de découvrir un testament, déjà ancien, précaution banale et sans relation avec l'événement. Nul changement n'avait été remarqué chez le baïle, avant son dernier départ pour Evenos. Les Brusque l'avaient trouvé tel qu'à l'ordinaire, attentif à ses comptes et à leurs travaux. Même impression chez les Evenosiens qui, de tout temps, aimaient et révéraient la famille Tressan. Tardive pleurait et se lamentait du matin au soir. Cependant que le Fada, décidément impotent et toujours maugréant, rejetait la faute de tout sur « ce damné Tèpe » qu'il accusait, ainsi que sa fille Janeto, de mauvais œil.

— Eh, qu'y puis-je? — protestait le bon Tèpe, quand on lui rapportait ses méchants propos — un homme de mon âge en a vu d'autres ! Ce Grandguil ferait battre des anachorètes.

Jean Cordion et sa femme avaient fait le tour de toutes les hypothèses. La fugue existe chez les vieillards comme chez les enfants.

Tolstoï en est la preuve illustre. Le cas du fils attirait l'attention sur celui du père. Mais il était invraisemblable qu'un être aussi ferme et lucide, aussi prévoyant, aussi soupçonneux envers la faiblesse humaine — et sa propre faiblesse — que Martin Tressan eût abandonné son mas, ses amis, son petit garçon, sa clientèle de pauvres diables et de malades sur une simple impulsion nerveuse. Cette impulsion aurait eu des précédents. Il en aurait entretenu son compagnon, médecin de marine, au moment du « plantié » de Tiéou. Génie caché, prudent autant que sage, parfaitement sain de corps et d'esprit, se confessant et remplissant ses devoirs religieux avec ponctualité, Nostradamus n'était nullement comparable à ces vieux savants matérialistes, qui font une frasque à soixante-douze ans, ou s'adonnent à la morphine en cachette. Il n'était sujet ni au mal comitial, même espacé et larvaire, ni à aucun symptôme inquiétant, cérébral ou autre.

Y avait-il eu pour cette disparition, comme pour la fugue de Tiéou, comme pour la mort de Maguelonne, un intersigne, un avertissement quelconque? Jean cherchait dans sa mémoire, interrogeait Madeleine et Tardive, et ne trouvait rien. C'était ce vide, ce silence immense et universel, comme la personnalité même du disparu, qui était le plus impressionnant, et, s'agissant d'un familier du surnaturel, d'aspect surnaturel. Jean se rappelait la Chambre du Vent, les légions d'âmes qu'il avait vues, de ses yeux vues, dont il ne pouvait aucunement douter, le vol sublime de Maguelonne et du petit Henri, la silhouette de l'évocateur prostré sur le sol. Mais, s'il en était ainsi, comment le sage, à cheval entre les deux mondes, et doué d'un étourdissant privilège, qui n'a appartenu qu'aux saintes et aux saints, ne venait-il donner aucun renseignement sur son départ mystérieux? Comment ne rassurait-il pas, ne consolait-il pas ses amis par un signe quelconque?

Chaque jour, le savant attendait ce signe. A chaque instant il épiait les moindres bruits et jeux de lumière dans le mas hanté, mais privé de son âme. Il observait attentivement le chien d'Oli, les chevaux Moustre et Cabret, le mouton Tistet, même le merle, devenus tous mornes, silencieux et comme assoupis. Il espérait d'eux un aboiement, un hennissement, un bêlement, un sifflement significatif, une transmission quelconque. Mais rien. Lumière resplendissante et modeste, le grand homme inconnu avait été soufflé comme une lumière. Il était impossible de conjecturer dans quelles conditions il avait rejoint la lumière éternelle. Des services célébrés un peu partout à Saint-Remy, à Evenos, à la Cadière, à Avignon, au Castellet, à Graveson, à Bouglon, à Istres, à Maussanne, à Cassis, à Cuges, par la

piété des bonnes gens, n'apportaient aucune clarté, ni n'en éveillaient aucune chez les assistants.

La Providence sait ce qu'elle fait et les hommes ne le savent pas. Nous connaissons les causes immédiates de quelques phénomènes accessibles aux sens, et cela, chez certains, est une cause d'orgueil. Mais nous ignorons les raisons de tout ce qui nous entoure, et que nous ne voyons pas.

Las de conjecturer, l'esprit public se tut, sur les bords de la Durance et du Rhône. M. Courresabasse passa à d'autres exercices. Jean et Madeleine élevèrent Tiéou, comme s'il eût été leur propre enfant et le frère du petit Henri. En vain attendirent-ils et attendent-ils encore, soit un message de « Nostradamus », soit un signe venu de l'au-delà, et concernant cet homme simple et grand. Le secret aussi est une réponse.

LÉON DAUDET.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

APRÈS LA MORT D'EBERT
PACTES ET SÉCURITÉS

La mort du président Ebert accentue à peine le mouvement de la renaissance allemande. En vertu du compromis de 1922, il devait, de prorogations en prorogations, partir en juin prochain. L'ange Azraël, non sollicité cette fois-ci par les organisations d'extrême droite, n'a donc donné qu'un tout petit coup de pouce à l'horloge fatale. La condition politique de l'Allemagne se trouve néanmoins affectée par cette disparition, qui dérange certains calculs et assouvit certaines impatiences.

Il est certain que les monarchistes voient avec plaisir cette succession ouverte. Ebert fut, pendant longtemps, leur bête noire. Et Dieu sait pourtant s'il les avait peu gênés ! En 1914, il apporte au kaiser l'appui enthousiaste de la social-démocratie dont il était le chef. En 1917, il assiste à la grandiose réception donnée par Guillaume II aux hommes politiques du *Reich*. Il reçoit le mot d'ordre de paix et le transmet aux assemblées socialistes de Stockholm. En 1918, il est vrai, il réclame l'abdication, mais après l'état-major. A partir de 1919, la droite commence à le ménager. Même après la répression de la « Kappiade », il entretient avec elle des intrigues et conclut des compromis. Depuis un an, depuis qu'on avait de moins en moins besoin de son aide pour tenir en respect les extrémistes de gauche, il avait perdu de son prestige, ce prestige expérimental, pragmatique, dû à son talent d'arrangeur un peu fourbe.

pas dégoûté, peu scrupuleux, de gargotier politique. C'était une figure parfaitement plate. Autant un Noske, voire un Erzberger attirent par certain côté de leur action, autant un Ebert est médiocre par tous les bouts et dégoûte l'amateur d'âmes ou de caractères.

Il s'était opposé de son mieux à l'accession du bloc bourgeois actuellement au pouvoir ; mais la défection des modérés ayant empêché la formation d'un gouvernement du milieu, il s'était résigné à l'intronisation de ces nationalistes, qui venaient de le couvrir de boue. Accusé par eux d'avoir causé la débâcle militaire par une agitation défaitiste, il n'avait pu se disculper qu'en se salissant. Son défaitisme n'aurait été que de surface. Ce n'est pas la patrie qu'il aurait trahie, mais ses camarades. Que tout cela est donc sordide, et que la démocratie excelle donc à la pourriture !

Quoi qu'il en soit, l'ancien sellier devenu « doktor » et quasi roi, est mort, et les social-démocrates, par haine de Luther et de Stresemann, lui ont fait des funérailles pompeuses. Déjà les combinaisons vont leur train. Aucune loi n'interdit aux Wittelsbach, aux Hohenzollern de se présenter. Qu'ils se présentent ou non, d'ailleurs, il paraît peu probable qu'un démocrate, voire un républicain, soit élu au poste suprême. Les monarchistes sont au pouvoir. Le centre, qui les soutient, qui pourrait les renverser, qui peut-être nourrissait l'idée de les renverser avant l'échéance de juin, est pris de court et devra subir les mauvais effets de son machiavélisme, si machiavélisme il y a eu. C'est, pour la droite, une chance inespérée, qui renforce singulièrement les résultats des scrutins de décembre.

D'ici quelques semaines nous serons fixés. Je crains que nous ne soyons déçus. Au train où vont les choses et à la direction qu'elles ont prise, le relèvement germanique devient une question universelle, je veux dire omniprésente dans tous les champs de l'activité. Tandis que depuis l'armistice, par surplus de naissances, la France a péniblement regagné un dixième de ses pertes, l'Allemagne a largement récupéré ses deux millions de morts. Tandis que, en 1914, il fallait un franc vingt-cinq pour avoir un mark, il en faut cinq aujourd'hui. Tandis qu'avant la guerre, l'Autriche avait une existence et des vues séparées, aujourd'hui elle gravite de plus en plus près de Munich ou de Berlin. En Allemagne, si l'on discute encore la question du rattachement de l'Autriche, c'est uniquement pour en agiter la date ou pour savoir s'il se fera par l'intermédiaire d'une plus grande Bavière ou d'un plus grand *Reich*. Journellement les hommes d'État autrichiens franchissent la frontière et viennent tenir dans l'Allemagne du Sud des conciliabules avec leurs « frères séparés ». Des

manifestations populaires éclatantes hâtent l'épilogue de cette vaste intrigue, comme l'autre jour à Magdebourg.

De tous les côtés à la fois, l'Allemagne réoccupe ses positions d'avant-guerre, parfois même elle les améliore. Là où la blessure reste ouverte, la cicatrisation marche vite. La marine marchande, si éprouvée, compte déjà un tonnage plus qu'égal à la moitié de celui de 1914. L'impôt sur le chiffre d'affaires a été ramené de 2 à 1 pour 100, la taxe de luxe de 15 à 10. Quel contraste avec nos mœurs fiscales ! Le perfectionnement du réseau fluvial, l'amélioration du matériel ferroviaire, l'électrification de l'industrie par la houille blanche font des progrès énormes, quotidiens, menaçants. Ce n'est pas l'argent qui manque.

C'est avec cette Allemagne-là, que des témoins impartiaux nous montrent férue de revanche, qu'on nous invite à conclure un pacte de garantie réciproque ! On prétendait jadis que les chats échaudés craignaient l'eau froide. Il faut croire que le proverbe n'est plus exact. Car échaudés, nous l'avons été puissamment de 1914 à 1918, en dépit de la garantie prussienne de la neutralité belge. L'expérience n'a sans doute pas été assez probante, puisque M. Herriot, flanqué, il faut bien le dire, des conservateurs anglais, songe à la recommencer sur une échelle plus vaste. On croit rêver.

Cette idée d'une entente solennelle par quoi l'Angleterre, la Belgique, la France et l'Allemagne se garantiraient leurs frontières respectives, marque un recul considérable sur l'état d'esprit de Versailles qui lui-même rétrogradait sur nos exigences de 1918. Ne nous lassons pas de le dire : la seule manière de faire du définitif, pour autant que le mot ait une signification en histoire, ne consiste nullement à poster des juristes aux carrefours dangereux avec des fanions de couleurs diverses et des hauts parleurs obéissants. Il faut autre chose que cela : des frontières solides, de bonnes digues, de bons garde-fous, de robustes barrières. Autrement les irruptions de la force se produiront à tout bout de champ et dérangeront l'apparat des sentinelles pacifiques.

Qui ne voit qu'à un pareil marché l'Allemagne gagnerait tout? Et d'abord, quelles seraient les frontières concernées? L'Angleterre, qui n'aime pas la Pologne et qui se défie de l'Europe centrale, répugne à garantir autre chose que les frontières occidentales communes au *Reich* et à ses voisins. En ce moment même l'orage gronde du côté de Dantzig. Il n'est pas douteux que le couloir baroque imaginé le long de la Vistule pour permettre à Varsovie de respirer et les institutions d'une complexité puérile imposées à la cité de Dantzig ne font guère figure de ces choses bien bâties qu'un père de

famille prendrait goût à garantir. Mais à qui la faute? N'aurait-il pas mieux valu annexer franchement à la Pologne une bonne partie de ces territoires qui lui avaient été volés, plutôt que de ménager la chèvre, le chou et, qui plus est, la mangeoire, comme on a tenté de le faire sur les confins orientaux du *Reich?*

De même que le *Reich* resserre tous les jours le contact avec une Autriche que von Goldmark éblouit, de même il se ligue en Pologne avec tous les éléments de désagrégation, susceptibles de lui procurer un jour une revision territoriale avantageuse du côté de la Haute-Silésie et de la Prusse orientale. Malheureusement les éléments ne font pas défaut. Les minorités ethniques en sont un. De plus en plus l'Allemagne s'impatronise en Pologne comme le champion des Israélites, Lithuaniens, Russes, auxquels le statut wilsonien a dispensé des armes terribles. Elle suit également d'un œil attentif la rivalité des associations maçonniques ou maçonnisantes dévouées au maréchal Pilsudski et les formations philofascistes des nationaux-libéraux. Elle espère qu'un beau jour il y aura du grabuge et elle tient à se ménager les mains libres pour ce jour-là. On l'a bien vu en septembre dernier, quand le *Reich* présenta sa demande d'admission à la *Société des Nations*. Son mémorandum spécifiait qu'en aucun cas il ne saurait être question pour lui de participer à des moyens de contrainte. Peu après, les projets de pacte franco-allemand, élaborés dans les milieux les plus divers du Reichstag, évitèrent tous avec soin de mentionner les frontières polonaises. On ne veut pas défendre la Pologne contre une attaque russe. On veut au contraire participer à sa perte au besoin avec la Russie. Tel est l'état d'esprit germanique.

Il serait faux de prétendre que l'Angleterre le favorise. Il est vrai de prétendre qu'elle en tient démesurément compte. Depuis 1919, les bienveillances anglaises pour Berlin ne se dénombrent pas. Je parlais l'autre jour du récent traité de commerce, qui contient des clauses si favorables aux Allemands. L'Angleterre va plus loin encore. Elle vient d'accorder aux huit mille Allemands de l'ex-Sud-Ouest africain la permission de constituer un centre de culture germanique avec ses journaux et ses écoles. Peut-être ira-t-on, à Londres, plus loin encore dans cette voie. Il ne serait pas impossible qu'on rendît à l'Allemagne une de ses colonies africaines. En tout cas, la pression se fait, à Berlin, de plus en plus fort dans ce sens. Coûte que coûte, le *Reich* est résolu à reconquérir son prestige. Depuis 1919, il manœuvre dans ce sens avec une maladresse entêtée qui tient du génie, échoue parfois, mais réussit parfois aussi là où l'adresse ordinaire échouerait. Tous les moyens lui sont bons, tous à la fois. Au moment même où l'on réclame à cor et à cri l'investiture d'un mandat colonial, on

négocie avec la Hollande — sans succès d'ailleurs — l'achat d'une partie de la Nouvelle-Guinée. C'est qu'il n'y a pas de grandes puissances actuellement — du moins dans l'opinion internationale — sans possessions extramétropolitaines. Cela fait partie des attributs classiques de la force, comme le théâtre, le yacht, l'écurie de courses, le journal pour un milliardaire à la mode. Et puis sortir d'Europe, acquérir, n'importe dans quel fond d'Australasie, un pied-à-terre, cela permet d'enrichir l'écrin des combinaisons politiques, c'est multiplier la possibilité d'alliance, c'est prendre à revers le concurrent français, anglais, hollandais, c'est redevenir, par des signes tangibles, une puissance mondiale.

Considérons sous ce jour les gestes allemands pour le *pacte* et la *sécurité*. Le premier avantage qu'y voit le *Reich*, c'est une possibilité de traiter d'égal à égal avec des puissances qui, pour autant qu'elles demeurent interalliées, mettent l'Allemagne dans une autre catégorie qu'elles-mêmes. Ce serait, en second lieu, un procédé élégant pour enregistrer d'une façon définitive la renonciation française à toute immixtion rhénane. Notre démission, réalisée sur la Ruhr, hésitante à Cologne, serait alors totale. Un troisième résultat serait d'en finir avec l'attitude et les organes de coercition, représentés par des survivances modestes, mais tenaces, la conférence des ambassadeurs et le comité de Versailles, où Allemands et Anglais dénoncent comme insoutenable la prépondérance du maréchal Foch.

Dans cette question du pacte et des sécurités, l'Allemagne est hantée par un double souci : ne rien compromettre de son éventuelle liberté de mouvements à l'est ; dégager sa situation à l'ouest. Pardessus tout, regagner sa situation mondiale d'avant-guerre par n'importe quel moyen. Là-dessus, peu nous chaut que nous ayons affaire aux nationalistes de Luther ou aux démocrates de Koch ou d'Erkelenz. Je pense que l'opinion française est fixée sur ce point. Inutile de revenir sur la constante dégringolade du parti démocrate de scrutin en scrutin. Si les électeurs se sont désaffectionnés de ce parti, c'est qu'ils trouvaient son programme mieux exposé par la droite. Il suffirait de feuilleter la presse démocrate pour s'en convaincre. Pour Erkelenz, par exemple, c'est faire de la politique *réactionnaire* que de constituer des dépôts d'armes qui peuvent être découverts, mais c'est faire de la bonne politique démocratique, que de mettre l'idée pacifiste *au service* de la politique étrangère allemande.

Au point de vue de la sécurité, les démocrates condamnent avec autant de vigueur les frontières polonaises que les frontières autrichiennes. M. Herriot ne l'ignore pas, et d'ailleurs l'évolution des affaires allemandes ne lui permet même plus le choix de la sauce à

laquelle la France sera mangée. Ses préférences allaient à la sauce Erkelenz. Nous serons accommodés à la sauce Luther. Sont-elles plus noires l'une que l'autre? Le chef de la fraction démocrate du Reichstag, le docteur Koch, déclarait, il n'y a pas longtemps : « Nous vous demandons de nous dire quelles décisions de parti ont été prises en vertu de l'idéologie pacifiste. Certes, la paix est un grand bienfait, mais le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et la liberté nationale sont encore supérieurs à ce bienfait... Si pacifisme veut dire qu'il nous faut accepter une fois pour toutes l'injustice du traité de Versailles, si pacifisme signifie manque de dignité, alors il n'y a pas de pacifistes dans notre parti... Si pacifisme, au contraire, signifie qu'il nous faut réclamer également *le désarmement de nos voisins* et exiger comme condition préalable de la vraie paix de nouvelles bases pour la vie européenne, alors nous sommes tous pacifistes. »

Ces paroles mémorables ont été prononcées au Landtag de Prusse. Elles émanent d'un parti qui boude le gouvernement actuel comme trop réactionnaire. Au moment de conclure un *pacte* avec Stresemann, il est bon de connaître les sentiments de Koch et de d'Erkelenz ! Au sujet de la *Société des Nations*, l'antienne est la même. La *Société des Nations* a du bon, pourvu qu'elle constitue le cadre dans lequel puisse le plus utilement s'exprimer la revendication des territoires polonais et autrichiens. Quand Stresemann fait écho au docteur Koch et à M. Herriot pour les États-Unis d'Europe, soyez sûrs qu'il a en vue la plus grande Allemagne.

Peu importent donc les termes et la portée *verbale* des compromis qui vont être agités entre Londres et Paris, s'ils favorisent, si peu que ce soit, la rééducation de l'Allemagne au prestige et à la domination. L'année 1924, qui fut catastrophique pour notre sécurité, menace de se continuer par une année 1925, qui sera désastreuse. En dehors d'un État rhénan, protégé par les baïonnettes franco-belges, il n'y a rien de bon à espérer. Mais ce moyen-là, il paraît que personne n'en veut

René Johannet.

LES LETTRES

LIVRES NOUVEAUX

Sept nouveaux contes de M. Paul Bourget viennent d'être groupés par lui sous le titre *Conflits intimes*. Ils ont été écrits de 1920 à 1924, et représentent donc le dernier état de la pensée, toujours résolue, de l'auteur. On pourrait dire que la forme du conte est celle, par excellence, qui convient à M. Paul Bourget. Poser avec clarté un problème moral, et en apporter, soutenue de quelques arguments précis, une solution qui soulèvera des discussions et même des *conflits intimes* dans l'âme de chaque lecteur, telle est sa joie.

Ce recueil renferme quelques histoires qui resteront. Peut-être oublierait-on assez vite : *le Beau Rôle*, histoire d'un comédien aimé, puis bafoué, par une grande dame russe, et qui se venge d'elle en la sauvant d'un attentat nihiliste : ce geste dramatique lui paraît si splendide que ses blessures d'amour et d'orgueil sont aussitôt cicatrisées ; le *Chauffeur*, où l'on voit un noble officier de l'armée russe qui a beaucoup péché et qui, devenu chauffeur de taxi, éprouve, à s'humilier, un sentiment de purification très tolstoïen ; *le Geste du fils*, même, où un fils réconcilie son père mort et sa mère, longtemps implacable, à force de désintéressement et de bonté. Mais le *Chapiteau roman*, *le Sursis*, *le Couvent désaffecté* sont d'une qualité plus rare.

Le premier pouvait être la matière d'un long roman. Césaire Favreuille a aimé jadis la femme de son ami Belgrand. Il a eu d'elle une fille. Quand Belgrand a enfin connu la faute, il a rompu avec la femme adultère ; mais celle-ci est morte. Qu'a fait alors Belgrand de Marthe, qui n'est pas sa fille? A ce moment, un conflit intime s'est élevé sans

doute dans son âme. M. Bourget ne nous le fait connaître que par son résultat : Belgrand a traité Marthe comme la fille véritable de son esprit et de sa chair. Il l'a instruite ; il l'a initiée à l'archéologie, à la poésie des vieilles pierres sculptées, il lui a donné la passion de l'art et de l'histoire. Cela, sans doute, n'est point d'un cœur vulgaire. Mais ne peut-on dire que c'est une vengeance raffinée et que la mère coupable, si elle eût prévu l'amour de son enfant pour le mari trompé, aurait été cruellement humiliée?...

Le vrai père, Favreuille, en souffre, du moins. Il revoit Marthe, par hasard, au cours d'une saison en Auvergne. Il tente de se rapprocher d'elle. Mais Belgrand l'écarte impitoyablement. Marthe comprend qu'il y a un mystère dans la haine de ces deux hommes qu'elle a connus aussi, quand elle était toute petite ; et ce mystère, elle le devine. Belgrand, à son tour, comprend que Marthe sait tout. Mais lui et elle se tairont. Ils continueront de vivre, tendrement, l'un près de l'autre, plus unis que jamais dans leurs pensées, dans leurs travaux, commettant une espèce de « mensonge vital », — de demi-mensonge qui préservera leur bonheur. En de telles affaires, le silence est plus sûr. Mais M. Bourget a voulu montrer aussi que la paternité de l'esprit est aussi riche de joies profondes que la paternité de la chair ; et qu'il en est de même pour l'amour filial qui y répond.

Le Couvent désaffecté est une touchante histoire d'amour posthume et nos lecteurs ne l'ont pas oubliée, car elle a paru ici. Une jeune fille n'a point compris la profondeur de l'amour que lui offrait un officier de marine. Elle a épousé un autre homme. Lui n'a pas désespéré. Il a accompli sévèrement sa tâche. Libre, la jeune femme, pour la seconde fois, l'a repoussé, parce qu'elle en aime un autre. Il se réfugie alors dans un couvent, et il y meurt, après onze années de prières.

Le couvent est désaffecté. Celle qui ne l'a pas compris le visite, par grand hasard. On lui montre la cellule du « marin ». L'officier devenu moine a couvert les murailles de fresques ; et partout, elle retrouve, ennobli, pathétique, son propre visage. Ainsi, il n'a vécu, lui, le sage, le pénitent, que pour implorer du ciel le pardon de la pécheresse qui l'avait désespéré.

Par un choc en retour, elle se met à l'aimer, et vit, à son exemple, dans la prière et dans le sacrifice. Cela est simple ; très émouvant. Je voudrais savoir, pourtant, si, du point de vue de la règle, les dix années de couvent de cet amant modèle ne soulèvent point de difficultés, et si son confesseur, son supérieur, lui eussent permis de se complaire, comme il l'a fait, dans la pensée et dans la représentation de celle qu'il avait aimée. Ne lui aurait-on pas ordonné de briser ses pinceaux?

C'est autour du *Sursis* que l'on batailleraît plus volontiers. M. Bourget y prend, nettement et courageusement, parti contre la loi Bérenger. Il lui oppose une anecdote et des arguments. L'anecdote, — un voleur, sauvé par pitié, devient quelques années après un assassin, — ne prouve pas grand'chose, car on pourrait en construire d'autres, dont seraient les héros une foule de régénérés à la Jean Valjean. Les arguments sont que les victimes *futures* sont plus intéressantes que le coupable ; mais le problème, insoluble, n'est-il pas de savoir s'il y aura des victimes? — et que, pratiquement, il vaudrait mieux juger l'action, — donc, la châtier, — sans se préoccuper de l'intention. Ainsi le voulait Moïse en sa loi : « *Si un bœuf frappe de sa corne un homme et une femme et que ceux-ci meurent, le bœuf sera lapidé.* » Un sociologue pragmatiste pourra s'accorder avec M. Paul Bourget ; mais M. Paul Bourget est un sociologue chrétien. Et la loi de Jésus ne l'emporte-t-elle pas sur celle de Moïse en ce qu'elle propose ce pardon?...

* * *

M. Pierre Dominique, dans la *Proie de Vénus*, décrit en bon clinicien un cas de psychose collective. Dans Bellac, paisible cité limousine, les hommes vivent sans passions. En quelques mois, ils deviennent presque tous amoureux de Mme Solange Maréchal dont la beauté grasse, blonde et même un peu molle, dit M. Dominique, n'excitait point les désirs fous. Il s'est passé ceci :

Un jeune homme qui fréquentait chez les Maréchal, qui a offert une fois des fleurs à Solange, et s'est promené un après-midi avec elle, s'est suicidé. Grand scandale ! Bravant l'opinion, Solange a suivi l'enterrement ; et même, en défilant devant la fosse, elle a osé ce geste extravagant : elle a jeté une fleur sur le cercueil : « Ah ! ça, tu es folle? » a demandé M. Maréchal?

N'est-ce point que le jeune Saint-Elme se serait tué pour les beaux yeux de Solange? On n'en saura jamais rien. Mais tout Bellac va le croire, et Solange finira par se répondre oui, à la longue. Un murmure d'amour s'élève sur ses pas. Un phénomène de cristallisation va, dans l'esprit de tous les hommes de Bellac, parer Solange de toutes les séductions. Un étudiant et un vieux gentilhomme se battront pour elle en duel ; le jeune sera tué, et mourra un sourire aux lèvres, amoureusement ; le vieux ira se tirer un coup de revolver dans la chambre de Solange, après escalade. Le sceptique docteur Hardouin manque d'être criminel par amour de Solange, et l'honnête abbé qui la confesse manquera d'être sacrilège. Sa maternité prochaine ne la défend point contre l'assaut de ces désirs. En vain elle fuit Bellac :

à la campagne, l'amour de son garde-chasse la menace. Quand Maréchal, qui boit pour oublier, est mort, elle revient à Bellac mettre au monde son enfant. La petite ville amoureuse gronde autour de la maison ; et le prêtre et le médecin flambent encore de passion à son chevet de mourante. Un gamin se désespère, quand elle n'est plus...

Et sa mort même n'est pas une fin ; car le petit être à qui elle a transmis la vie est marqué du signe pathétique, et nous voyons déjà la fillette qui souffrira pour lui.

Le sujet n'est pas banal. M. Dominique l'a pris dans la réalité, paraît-il. Je ne puis m'empêcher de croire qu'il a singulièrement accentué et amplifié les éléments fournis par l'observation. Il a brodé des variations véhémentes sur le thème donné. Sans doute pensait-il être ainsi plus tragique. Mais il me semble qu'il s'est trompé. Et, par-ci par-là, j'ai moins eu l'impression du drame que celle d'une farce lugubre.

*
* *

Il est bien certain que M. Henri Barbusse, qui n'avait rien publié d'important depuis *Clarté*, et qui lance soudain dans le monde les deux volumes, — 578 pages, — des *Enchaînements*, est persuadé qu'il a écrit une grande œuvre. De fait, il y a mis quelques uns des éléments qui font grande une œuvre : un style véhément, coloré, des images abondantes, dont quelques-unes sont très belles, de la passion, de l'éloquence, de la rêverie. Il n'a point économisé l'espace ni le temps, et son roman s'étend de la période glaciaire jusqu'à nos jours, et de la Chaldée à l'Irlande ; il n'a point oublié le beau désordre. Quelquefois, il a dû se croire Pindare ; souvent, il a été en droit de se comparer au Victor Hugo de la *Légende des siècles* et des *Quatre Vents*. Mais ce qu'il n'a point mis dans son ouvrage, c'est la logique, la raison, et la vérité. Ce vaste édifice ne tient pas debout.

Il est à peu près inanalysable. Le point de départ est une hypothèse fantastique d'où peut bien sortir un conte merveilleux, à la façon d'Edgar Poë, mais non point un récit destiné, comme celui-ci, à prouver, à persuader. Un jeune poète, Clément Trachel, s'aperçoit qu'il a des visions étranges, dont la précision l'épouvante. Il se revoit, vêtu de peaux de bêtes, fuyant les climats froids, luttant, pour défendre sa vie et sa famille, contre d'autres êtres, aussi sauvages que lui ; il se revoit dans une bataille, dans un naufrage... C'est qu'il est doué de mémoire ancestrale. Cela va lui permettre de revivre des fragments de l'Histoire universelle. Fragments choisis par M. Barbusse pour les besoins de sa thèse, et interprétés par lui non en historien mais en homme de parti.

Cet artifice est assez grossier. Il n'est pas très loyal non plus. Des « histoires universelles » de ce genre, nous en connaissons. Il y a celle de Bossuet, qui est honnête ; celle de Hugo, qui a les mêmes défauts, — arbitraire et naïveté, — que les *Enchaînements*, mais qui se donne au moins pour ce qu'elle est, une *Légende*, et dont la forme poétique reste éblouissante ; celle d'Anatole France, dans la *Révolte des anges*, délicieusement canaille...

M. Barbusse indique quelques-unes de ses sources. Il cite avec des éloges particuliers *l'Homme et la Terre*, d'Élisée Reclus. Cela vous montre assez que M. Barbusse ne se doute point de ce qu'est véritablement l'histoire...

Dans les quatre ou cinq mille années qu'il fait repasser devant nous, M. Barbusse n'a vu que de l'horrible. Anatole France aurait peut-être loué, mais détesté dans son cœur, une œuvre qui nie ou ignore le splendide cinquième siècle athénien, et lui préfère, comme plus riche d'avenir et de véritable humanité, le prophétisme hébreu dans ses éléments les moins purs, ceux qui devaient aboutir aux rêveries frénétiques du Talmud et du Zohar ; qui raille la grande paix romaine et l'admirable treizième siècle, enjambe le dix-septième siècle, expédie la Révolution, et ne s'attarde que sur les épisodes les plus tristes et les plus sanglants : guerres, supplices, — supplices et guerres. La conception que se forme M. Barbusse de l'histoire du monde est plus enfantine, plus simpliste que celle de Hugo ; — de Hugo interprété par Lemaître. Hugo a peut-être coupé l'histoire en deux : ténèbres avant 1789, lumière après. Cette coupure est encore trop savante et même trop réactionnaire pour M. Barbusse qui ne distingue que des ténèbres sanglantes, de la fumée, et qui n'entend que des hurlements.

Les dernières pages, sur la guerre, rappellent certains chapitres du *Feu*. Mais elles sont plus tendancieuses. M. Barbusse croit se donner le droit d'insulter les chefs de guerre, parce qu'il leur attribue des propos monstrueux. Mais où a-t-il pris ces discussions d'état-major? et que signifient ces caricatures?...

Faut-il se fâcher? Je ne pense pas. Les disciples mêmes de M. Barbusse seront amèrement déçus par son livre ; les *Enchaînements* ne feront ni bien ni mal à l'humanité. Dans le charmant *Mariage de Télémaque*, de Lemaître et Donnay, on se moque de l'aède et de ses fureurs. « C'est un lyrique, » dit-on, avec indulgence. De même, M. Barbusse. Un lyrique, par éclairs. Mais un historien ou un philosophe? Jamais de la vie.

Robert Kemp.

L'HISTOIRE

L'ACADÉMIE DE FRANCE A ROME

Dans un bien joli livre publié, il y a quelques années, sous ce titre : *le Roman d'amour de M. Ingres* (1), l'éminent conservateur du Palais des Beaux-Arts de la Ville de Paris, M. Henry Lapauze, décrivait les principaux épisodes de la vie sentimentale du peintre, non sans évoquer en même temps les mœurs et le langage de la bourgeoisie française en ce premier quart du dix-neuvième siècle, tout imprégné pour nous de grâce vieillotte, tout parfumé de cérémonieuse politesse. Il y contait notamment que, fort épris de la douce Julie Forestier, mais désireux de conquérir un certain renom avant de s'unir à elle, Ingres était parti pour la Villa Medicis, en promettant de n'y rester qu'une année, et que, pressé de rentrer à Paris, où Julie l'attendait avec une tendre impatience, il répondit que, tout entier à l'exécution de sa *Vénus sortant de l'onde*, il ne pouvait abandonner son œuvre : il renonçait, en somme, à sa fiancée. Comme l'écrivait M. Henry Lapauze : « Avide de gloire, mais aussi avide de labeur, Ingres trouvait à la Villa Medicis ce qu'on ne lui aurait offert nulle part ailleurs : la paix du cœur, l'allégresse de l'esprit et une quiétude parfaite dans le lieu le plus divin de la Ville Éternelle. »

Il est aisé de comprendre quelle séduction irrésistible devait exercer sur l'âme du jeune artiste ce séjour incomparable, — séjour où il devait revenir une trentaine d'années plus tard, non plus avec les

(1) Librairie Pierre Lafitte et Cie, Paris.

timides espoirs d'un élève, mais avec les charges et l'autorité du maître, — lorsqu'on étudie le monument considérable que M. Henry Lapauze vient d'élever à la gloire de l'Académie de France à Rome (1). Après s'être attaché avec tant de ferveur à mettre en tout son éclat la renommée de Ingrès, dans diverses études particulières et surtout dans le volume magistral où il a étudié sa vie et son œuvre (2), le savant critique pouvait-il rien faire de plus agréable aux mânes du Raphaël français que d'écrire l'histoire de l'illustre École, abritée maintenant par la Villa Medicis, de ce séminaire de l'art, de ce conservatoire du goût? L'offrande de ce grand et beau livre aurait été digne du dieu, si l'auteur n'avait justement préféré la réserver pour une plus chère mémoire.

Les deux volumes de l'*Histoire de l'Académie de France à Rome*, récemment publiés par la librairie Plon, sont le fruit d'un labeur de vingt années. Correspondance des directeurs et des chefs de service de l'administration des Beaux-Arts, anciens comptes des Bâtiments du roi, archives de l'Académie des Beaux-Arts, du Vatican, du Palais Latran, des églises, des couvents, des hospices, des palais, tous les documents ont été minutieusement compulsés, et c'est grâce à ces investigations également infatigables et sagaces, que l'auteur a pu assurer à son œuvre la vérité scientifique exigée de l'historien. Mais l'histoire n'est-elle pas art et science à la fois et serait-ce avoir assez à louer dans de semblables travaux que d'y constater seulement la patience ou le bonheur de l'érudit? Sans doute l'ouvrage de M. Henry Lapauze épargnera-t-il aux critiques d'art des recherches pénibles et d'arides lectures, comme s'en félicite généreusement l'auteur, mais, grâce au talent de l'écrivain, à sa forte personnalité, ces pages, où revit tout un passé de labeur artistique et d'amour du beau qui fait à la France tant d'honneur, possèdent l'attrait, la vie, l'originalité, la portée d'une histoire en tous points digne de ce nom.

Si chercher dans un livre, découvrir, comprendre l'homme, et, après s'être mis le cœur à l'unisson du sien, essayer de lui gagner celui du lecteur, constitue ce qu'il y a de plus doux et de plus noble dans la tâche du critique, — la sympathie, ou du moins le plus loyal effort de sympathie, étant indispensable à qui veut équitablement juger, — nous trouverons vite notre compte à lire l'*Histoire de l'Académie de France à Rome*, car elle est née moins d'un dessein que d'un sentiment. M. Henry Lapauze, en effet, n'a-t-il pas écrit dès le seuil de

(1) *Histoire de l'Académie de France à Rome*, par Henry Lapauze. — Deux volumes in-4°. Librairie Plon-Nourrit et Cie, 8, rue Garancière, Paris, VIe.

(2) *Ingres, sa vie et son œuvre*. Georges Petit, éditeur, Paris. (Épuisé.)

son livre : « La lecture de la *Correspondance* des directeurs, ...un assez long séjour à Rome, où le charme de la Villa Médicis avait naturellement opéré : il n'en fallut pas davantage pour nous déterminer. Nous étions jeunes et nous avions la foi. » La foi, cette adhésion du cœur. C'est donc bien, on le voit, la beauté du cadre, la poésie du paysage, — de ce paysage si cher à Ingres, comme tant de ses fonds de tableaux en témoignent, — qui ont inspiré l'idée de son œuvre à M. Henry Lapauze. Ainsi baigné de l'atmosphère divine où elle allait s'épanouir, il s'est, dès l'abord, épris de son sujet, sa raison le convainquant d'ailleurs de toute la vertu contenue dans l'institution, dont il voulait être l'historien. Voilà de quels éléments était faite cette foi qu'il confessait tout à l'heure : il suffit de parcourir son livre pour s'apercevoir qu'il l'a pieusement servie.

Le temple, d'abord, c'est-à-dire le palais, qui, depuis 1803, s'ouvre aux jeunes artistes, — l'Académie de France à Rome occupa, il est vrai, antérieurement quatre autres logis, mais sa demeure actuelle lui convient si parfaitement qu'on a quelque peine à se la figurer logée ailleurs. — l'harmonieux palais, qui dresse ses deux élégantes tours sur le *monte Pincio*, dominant une « houle rougeâtre d'édifices », et, au delà, toute la campagne romaine, a trouvé en M. Henry Lapauze un admirateur, ou mieux un poète, aussi capable d'en comprendre la salutaire influence que d'en exprimer la pénétrante séduction. « La Villa Médicis, écrit-il, est un lieu véritablement divin. On ne saurait errer sous ses pins parasols, au long de ses buis rectilignes, dont les vertes niches recèlent des statues, à l'ombre de ses chênes, tout mélodieux de chants d'oiseaux, au bord de ses terrasses dessinant leurs balustres de marbre sur d'incomparables horizons, sans évoquer les Champs-Élysées des poètes antiques. Et pourtant aucune mollesse n'émane des choses. Ici ne fleurit pas une grâce insidieuse et trop douce, capable d'assoupir l'âme, d'énerver la volonté. Le site, les lignes, les souvenirs, la solitude respirent une énergie héroïque, une gravité presque austère. La pensée humaine, l'effort humain sont partout. »

Non moins que les différentes demeures de l'Académie de France à Rome, depuis sa fondation officielle par Colbert, le 11 février 1666, jusqu'au directorat de Carolus-Duran qui finit en 1910, les figures des directeurs et des nombreux pensionnaires, dont l'historien s'est plu à devenir le confident, se détachent, au cours de ces deux volumes, avec le plus saisissant relief.

Ce sont, en premier lieu, Charles Errard, si estimé de Colbert, l'ambitieux Coypel, puis Errard encore, bien fait, avec sa bienveillante fermeté, pour guider et contenir une jeunesse parfois rétive et

turbulente, La Teulière, homme de lettres et amateur d'art, qui sut être un chef actif et ingénieux, l'honnête Houasse, l'adroit et vaniteux Poërson, Wleughels, si passionné pour sa charge, Pierre de Lestache, un intérimaire consciencieux, J.-F. de Troy, aimé autant que respecté par les pensionnaires, l'indolent Natoire, l'habile Hallé, l'illustre Vien, dont la grande autorité fut très profitable à la discipline de l'École, le naïf et trop sentimental Lagrenée, — une manière de Jean-Jacques, — Ménageot, fort aimé des élèves, mais affligé lui aussi d'une déplorable faiblesse.

Après bien des vicissitudes subies par l'Académie de France durant la période révolutionnaire, et après les directorats de l'énergique et bon Suvée à Paris et de Cacault à Rome, après l'heureux échange du Palais Mancini pour la Villa Medicis, échange négocié par Suvée, qui réalisa généreusement à ses frais l'aménagement de la nouvelle résidence, on voit se succéder à la tête de l'École le servile et peu scrupuleux Guillon-Lethière, sans parler de l'intérim du clairvoyant Pâris ; Thévenin, aimable et conciliant : Pierre Guérin, l'un des plus dévoués serviteurs de l'Académie, Horace Vernet, bien choisi pour ouvrir toutes grandes les portes de ses salons à la brillante société romaine avide de plaisir : Ingres, fort intransigeant sans doute, mais qui, assisté de sa femme, si accueillante et si bonne, voulut que la noble demeure fût, pour les jeunes artistes, un véritable foyer ; Schnetz, plein de bon sens et d'une humeur charmante ; Jean Alaux, simple et bienveillant ; Schnetz encore, plus jaloux que jamais de rendre le séjour agréable aux pensionnaires et devenu Romain dans l'âme au cours de ses deux directorats ; Robert-Fleury, trop dépourvu d'enthousiasme ; Hébert, brûlant de ferveur au contraire pour sa chère Académie ; Lenepveu, zélé pour la discipline, avec quelque brusquerie ; Cabat, sans grande autorité ; de nouveau Hébert, désireux de remettre l'ordre dans la maison troublée et qui s'acquitta de cette tâche avec une rare énergie et le plus entier succès ; Guillaume, remarquable administrateur autant que grand artiste ; enfin, Carolus-Duran, habile à calmer la susceptibilité des pensionnaires, car il possédait à merveille le mélange de souplesse et de volonté qu'exige un tel poste.

Cette sèche énumération risquerait de laisser croire que le livre de M. Henry Lapauze offre au lecteur une galerie de portraits fort ressemblants sans doute, mais un peu raides et comme figés. Il n'en est rien pourtant, car tous ces directeurs nous apparaissent sans cesse dans l'exercice de leurs fonctions et aux prises avec les mille difficultés quotidiennes que leur suscitent les exigences du pouvoir, les contre-coups des événements politiques, la gestion financière, et sur-

tout les caprices des élèves qu'ils ont à régenter, sans parler d'incartades imprévues comme celle du suisse même du Palais, qui, revêtu de la livrée bleu de France, ne craignit point de maltraiter brutalement la garde du pape.

Ces jeunes artistes que, pendant deux siècles et demi, l'Académie abrita, M. Henry Lapauze a voulu en connaître les noms, les physionomies et les caractères, depuis les onze premiers : cinq peintres, quatre sculpteurs, un architecte et un inconnu. Là encore, on devine l'intérêt, la sympathie qu'éprouve l'historien pour les ombres lointaines auxquelles il redonne la couleur et la vie, pour ces jeunes gens fougueux et parfois trop espiègles, souvent même indisciplinés, mais presque toujours passionnés pour leur art.

Que d'anecdotes piquantes, que de scènes animées dans ces pages d'histoire ! C'est, par exemple, une futile question de tenue qui agite les académistes, comme on disait alors, quelques-uns d'entre eux s'entêtant, malgré la défense de Colbert, à porter l'épée de gentilhomme, cette épée dont la pointe relève avec élégance un pan du manteau bien drapé, dans les toiles chatoyantes du Canaletto ou de Pannini.

Plus grave fut cette question du billet de confession, qui mit aux prises Natoire et Adrien Mouton, l'un de ses pensionnaires. Ce dernier s'étant refusé à obéir à la loi pascale, s'était vu expulser de l'Académie ; rentré à Paris, il plaida et sut donner une telle ampleur à sa cause qu'en ces temps où la bulle *Unigenitus* soulevait tant de querelles, l'opinion vit bientôt en lui un défenseur des droits de la nation et des libertés gallicanes.

Que d'embarras encore causés par le mariage des pensionnaires, longtemps interdit, toujours redouté, question irritante qui ne cesse de se poser, depuis les débuts jusqu'à ces derniers temps, dans l'histoire de l'Académie !

Les travaux mêmes des élèves donnent lieu à plus d'un vif débat, comme quand on leur impose ces fastidieuses copies d'antiques, exigées constamment par Colbert, qui tenait à voir Louis XIV entouré de tout ce que Rome comptait de belles œuvres d'art. Souvent aussi les envois réglementaires sont irréguliers ou insuffisants. A l'époque du romantisme, les pensionnaires, admirateurs enthousiastes de Géricault et de Delacroix, ne se soumettent qu'avec peine aux fortes traditions classiques dont s'était nourri un David.

Ces quelques exemples, choisis entre mille, suffiront à montrer combien difficile et tourmentée dut être, au milieu de cette jeunesse, l'existence des directeurs que M. Henry Lapauze fait revivre devant nous ; mais ils avaient aussi la joie de découvrir des talents, et, si

tous les jeunes hommes dont l'historien nous décrit les efforts ne devinrent point de grands artistes, nombreux pourtant furent ceux dont la mémoire demeure impérissable. Comment leurs années d'apprentissage nous laisseraient-elles indifférents?

Feuilletons les volumes, et voilà que passent devant nous les trois Van Loo, Bouchardon, Pigalle, Houdon, Boucher, Fragonard, Pajou, David, si prévenu contre l'antique, et qui, Rome à peine révélée, reçoit le coup de foudre, Ingres, Hérold, Halévy, Berlioz, Flandrin, Ambroise Thomas, Gounod, Charles Garnier, Carpeaux, Mercié, Henri Regnault, cette pure victime ; que de noms éclatants, qui font à l'Académie de France une auréole de gloire !

S'il a voulu pénétrer jusqu'à l'âme même tous ceux, maîtres et élèves, dont il évoquait le souvenir, devenant, grâce à la méditation des documents d'archives, comme leur contemporain ou même leur familier, M. Henry Lapauze n'a pas seulement traité son vaste sujet avec un intérêt passionné, il a été sans cesse, on le devine, soutenu dans sa longue tâche par la conviction qu'en célébrant une institution si féconde, il agissait en bon serviteur de l'art français.

Quelles que soient, en effet, les critiques et les attaques dont l'Académie de France à Rome a pu être l'objet ou les raisons invoquées pour en condamner le rôle et l'influence : travaux de copie nuisibles à l'originalité des élèves, erreurs inhérentes au système des concours, déceptions causées par certains lauréats, juste célébrité conquise dans la suite par tel ou tel candidat méconnu, il n'en demeure pas moins incontestable que pour un talent dans sa fleur, et qui, avant de s'épanouir, a besoin d'être protégé contre vents et tempêtes, la noble fondation de Colbert constitue un séjour incomparable. Après avoir passé en revue les noms fameux de tant de Romains que l'Académie de France, loin de les avoir retenus dans je ne sais quelle uniforme médiocrité, a soutenus dans leur essor et vus avec joie s'élancer vers les sommets, n'est-il pas permis de soutenir que la discipline ne leur a point nui, bien au contraire, et de conclure que l'artiste, — ainsi que l'homme de lettres, — ne peut rien de grand s'il ne consent à recevoir avec une docile confiance les enseignements du passé? Les écrivains romantiques eux-mêmes se sont le plus souvent gardés de méconnaître entièrement les règles essentielles édictées par le bon sens de Boileau, interprète des anciens, — car où la vérité, l'ordre et la clarté manquent, il n'y a pas vraiment œuvre d'art, — de même, la Grèce et Rome ayant senti avec force et réalisé avec bonheur le beau absolu, du moins tel qu'il convient aux peuples de notre race, le beau qui s'inspire de la nature et ne veut pas d'autre guide, c'est seulement après avoir étudié les immortels chefs-d'œuvre

conçus selon ce principe, dans l'atmosphère même où les anciens les ont créés, que le jeune artiste pourra écouter sans danger les inspirations audacieuses du dieu qu'il porte en lui. On a dit que le génie ne saurait se manifester sans payer sa rançon de quelque folie : qu'il se souvienne au moins, s'il veut faire œuvre qui dure, d'avoir connu et honoré la raison !

Telle est la discipline que la France s'efforce d'imposer à ceux qu'elle invite à venir méditer sous les ombrages du Pincio. C'est parce qu'il l'admire de remplir scrupuleusement ce rôle, que M. Henry Lapauze l'a célébrée avec autant de conviction que de ferveur.

Des trois grandes tâches auxquelles il s'est jusqu'ici consacré : le beau livre sur Ingres, l'organisation du Palais des Beaux-Arts de la Ville de Paris, l'histoire de l'Académie de France, on hésite à dire pour laquelle notre art national lui est le plus redevable ; après avoir lu son dernier ouvrage, les amis de l'art, en tout cas, s'accorderont unanimement à reconnaître, au souvenir de tant d'hommes éminents qui se sont succédé à la tête de la fondation de Colbert, que l'auteur de l'*Histoire de l'Académie de France à Rome* ne le cède en rien, pour l'amour du beau, les connaissances et le goût, aux plus remarquables d'entre eux.

Gaston de Lagarde.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. GEORGES VALOIS

M. Paul Bourget admirait fort, dans ses Sensations d'Italie, *que Milon le Crotoniate ait été simultanément athlète, général d'armées et philosophe pythagoricien. C'est une admiration analogue que provoque, chez le moraliste et le critique, la personne à la fois très complexe et merveilleusement une, de M. Georges Valois. L'abondance et la diversité de ses dons, les ressources de son esprit, les multiples aspects de son activité le placent tour à tour dans le réseau d'investigation du critique littéraire, de l'économiste, du politique, de l'apologiste, du réformateur social, du philosophe, et enfin du moraliste entendu au sens d'autrefois, je veux dire de l'analyste du cœur humain, du curieux des choses de l'homme.*

Auteur d'ouvrages réputés sur les questions économiques et monétaires, orateur éloquent, théoricien de la monarchie corporative et de l'organisation du travail, membre des Comités directeurs de l'Action française, *fondateur de l'Union des Corporations, initiateur du mouvement des Etats Généraux, chef des troupes nationalistes qui se heurtèrent dans la rue, avant la guerre, aux socialistes adversaires de la loi de trois ans, soldat et brillant soldat de la grande guerre, et avec tout cela libraire-éditeur de son métier et « modeste paroissien de Saint-Etienne-du-Mont », voilà M. Georges Valois. Le diable d'homme! Par où le prendre? Où le classer?*

Sans doute, au premier abord, serait-on tenté de le rapprocher de ces grands bourgeois des municipes flamands et des républiques italiennes,

à la fois négociants, politiques et artistes : un patricien de Venise, à la belle époque, actif, éloquent, cultivé, armant des galères, gérant la chose publique, et qui platonise et pétrarquise à ses heures. Mais non : l'alerte récit qu'il nous a fait de sa vie bien remplie nous révèle qu'il est issu d'une modeste famille française. A quinze ans, départ pour les Indes. Il court le vaste monde, voit du pays et connaît l'homme. Il revient. Le voici, familier des cénacles anarchistes. Il cherche. Quoi? la fortune? Non! Une organisation sociale vraie, *c'est-à-dire fondée sur les réalités que l'expérience lui a fait saisir : l'homme, le métier, la famille, le travail. Il se ménage une longue retraite pensive où l'assiste l'ombre invisible de la grand'mère qui l'éleva au rythme des mots de travail, d'ordre et d'honnêteté. Et cette sagesse artisane et populaire le conduit à recomposer, dans sa solitude, le plan de la monarchie traditionnelle. Il va trouver Bourget qui l'oriente aussitôt vers l'école politique fondée par Charles Maurras et ses amis. Dès lors, sa voie est tracée : activité laborieuse et recherches intellectuelles. L'adolescent voyageur devient un pionnier de la librairie et de l'organisation professionnelle; l'intellectuel anarchisant un philosophe de la famille, de l'autorité, du métier.*

Qu'il agisse ou qu'il pense, qu'il critique ou qu'il construise, l'auteur de la Religion du Progrès, *de* l'Affaire Ferrer en France *et du* Cheval de Troie *se révèle toujours un chercheur de causes, et des causes « les plus profondes ». Voilà ce qui le met à part de beaucoup d'économistes et politiques de valeur, voilà ce qui, de son premier à son dernier livre, spécifie, caractérise la nature de son esprit. Aussi bien s'en est-il rendu compte, et, dans la préface de ce volume d'*Histoire et de Philosophie sociales *qu'il vient de publier, se désigne-t-il lui-même comme un écrivain philosophe. Les causes les plus profondes, il ne les aura pas aperçues du premier coup, je veux dire dans leur essence métaphysique. Par un lent processus, par une évolution régulière, il se sera élevé cependant jusqu'à pressentir les principes de la métaphysique aristotélicienne et thomiste, et l'heure étant venue où la doctrine de saint Thomas sera restaurée dans les esprits, M. Georges Valois se trouvera, dans cette doctrine, comme chez lui.*

A une époque où la réaction positive avait conduit les meilleurs esprits à s'enfermer, en politique ou en sociologie, dans le déterminisme le plus rigoureux : historique avec Taine, économique avec Marx, géographique avec Le Play, M. Georges Valois, esquissant dans son bel et grave ouvrage le Père, *une philosophie de la famille, marquait d'une manière très nette la part de volontaire et de réfléchi que comporte la formation de la société première.*

Ayant replacé dans l'homme la cause efficiente de toute œuvre humaine, c'est dans l'homme désormais qu'il allait rechercher la cause de ses acci-

vités. De cette position allait découler sa critique du marxisme, sa critique de la théorie de la valeur, sa critique de la lutte des classes, bref de toutes les conceptions dont le tort foncier n'est pas d'insister sur les différentes circonstances matérielles qui ajoutent leur poids aux décisions de l'homme, mais de négliger systématiquement la part certaine et vraiment royale de son activité proprement spirituelle. Aussi, M. Valois devait-il en venir logiquement à faire voir sous tous les conflits les luttes d'idéologie diverses qu'il ramène en fin de compte à deux conceptions différentes du monde.

* * *

Au sortir de ce que Georges Sorel a appelé la « révolution dreyfusienne », un immense besoin de discrimination intellectuelle s'était fait sentir. La crise politique n'avait pu revêtir une telle ampleur qu'en raison d'une crise beaucoup plus profonde : celle de l'intelligence française. Charles Maurras avait entrepris, par la critique des principes du romantisme et de la révolution, une véritable réforme intellectuelle que d'autres esprits poussaient eux-mêmes en d'autres sens. Tandis qu'il s'en prenait aux origines intellectuelles du mal dans sa genèse historique, d'autres s'attaquaient aux forteresses où les ennemis de la patrie, de l'ordre, de l'Etat, avaient trouvé leurs principaux points d'appui. Pierre Lasserre, Agathon, Péguy dressaient le bilan de la Nouvelle Sorbonne. Mais M. Valois, lui, allait s'adonner à l'examen critique des manuels primaires où les universitaires en faveur avaient codifié à l'usage des petits Français leurs systèmes de morales laïques.

Analyse minutieuse et détaillée, qui part du moment où le spiritualisme, maintenu dans les programmes par Jules Simon, avait dû laisser la place aux morales « scientifiques ». En dépit de ce qualificatif, M. Valois met à découvert le credo *secret qui constitue le fondement de ces théories : une déformation du darwinisme, une déification de la conscience et de la raison humaines, une cosmogonie à base optimiste assignant pour fin à l'homme une autonomie absolue garantie par la suppression de toutes les tutelles religieuses et sociales;* credo *qui se résume dans ce que M. Georges Valois, à la suite de Georges Sorel, nomme fort justement la* religion du progrès.

C'est l'idée qui domine son livre, celle qui devait le conduire aux purs sommets de la philosophie. Auparavant, il allait montrer une « application » du dogme. Dans son étude sur l'affaire Ferrer en France, il allait faire voir la conjonction d'enthousiasmes religieux et d'intérêts de sectes et de finance pour créer une agitation révolutionnaire factice en faveur de l'insurgé espagnol. Enfin, après une étude sur la Monarchie et la classe ouvrière *où il tend justement à montrer que la religion du*

progrès paralyse et vicie dans leur racine les efforts de l'organisation syndicale, le Cheval de Troie *montre les effets de la religion du progrès dans l'organisation de la guerre. Tout est à lire de cette magistrale étude, notamment le chapitre sur le* « kantisme aux armées » et *l'analyse des effets du socialisme autoritaire qui a présidé à l'organisation économique des armées combattantes. Ce marxisme appliqué est examiné et jugé de main de maître, cependant qu'on se rend compte, dans le même ouvrage, du fruit qu'un esprit industrieux peut tirer d'une attitude droite à l'égard de la vérité. La croyance à la stabilité des rapports entre l'homme et la nature, l'idée que les problèmes à résoudre dans l'ordre matériel sont des problèmes identiques sous des données différentes, a conduit M. Georges Valois à pressentir d'une manière extrêmement curieuse, la nécessité et même la structure des chars d'assaut. Bien avant qu'on en ait parlé, M. Valois a esquissé, devant témoins, l'idée d'instruments destinés à vaincre l'obstacle du retranchement fixe. Ainsi la critique de l'idée de progrès, loin d'atténuer la faculté d'invention, l'excite en lui retirant un excès d'optimisme à l'égard de la nouveauté radicale des événements humains et un excès d'ignorance à l'égard du passé.*

C'est donc bien, comme nous l'avions dit, une attitude de philosophe, une manière de régler les problèmes par la connaissance des causes qui constitue l'originalité de ce politique. Aussi devait-il en venir, s'il demeurait fidèle à sa pensée, à pénétrer sur le terrain métaphysique. Il l'a fait.

*On a lu ici même la vigoureuse préface qu'il a donnée à son recueil d'*Histoire *et de* Philosophie sociales. *Sous les dogmes des doctrinaires laïques et des hommes politiques qui leur font cortège, M. Valois a saisi qu'il y avait une attitude à l'égard de l'objet de l'intelligence. Pour eux, Dieu n'est pas, il devient. De là tout découle : conscience humaine, lois, société, tout est en perpétuelle gésine, tout est en rupture, en solution de continuité, en éternel recommencement. Erreur de métaphysique que peut seule détruire une restauration de la saine métaphysique, la métaphysique de l'être. Mais la métaphysique de l'être a été maintenue à travers tous les désordres spirituels, à travers toutes les révolutions sociales par l'armature de la théologie enseignée par l'Eglise catholique. Ici le philosophe fait place à l'apologiste, le métaphysicien au croyant. Sous les diverses bannières qui groupent les fidèles du* devenir, *M. Georges Valois ne voit qu'une armée unique, où se rassemblent tous ceux qui ne veulent pas de l'*Être *premier. Ainsi, comme eût dit Bossuet, tout succède.* « *Je considère qu'il n'y a d'autre question en ce monde que la question religieuse,* » *écrit M. Valois. Et il ajoute :* « *Pour mieux dire, tous les problèmes sociaux, économiques, politiques, sont des problèmes de second ordre, dont la solution est subordonnée à celle du problème qui domine*

les autres, le problème religieux ». Si certains doutent que M. Georges Valois soit dans le vrai, s'ils craignent qu'il ne se soit laissé emporter par sa foi de catholique et par sa tendance au raccourci synthétique, qu'ils écoutent un autre témoin. Je veux parler de M. Aristide Briand. Ce souple praticien ne passe point pour s'embarrasser de théories ni pour avoir peiné sur la philosophie de l'histoire. Il est de cette catégorie d'esprits intuitifs et féminins qui ressentent et éprouvent beaucoup plus qu'ils ne pensent et ne méditent, mais cela, il est vrai, fort vivement : « Depuis que je me suis approché du pouvoir, disait-il un jour à la Chambre, devant un groupe de députés d'opinions diverses, depuis que je me suis approché du pouvoir, je n'ai pas appris grand'chose; pourtant il y a une découverte que j'ai faite : politique intérieure ou extérieure, il s'agit d'une lutte à mort entre le catholicisme et le protestantisme. » Le protestantisme seul? Non, et encore faudrait-il expliquer quelle sorte de protestantisme. Tel quel le mot vaut cependant pour appuyer la conclusion de M. Valois : Il n'y a pas d'autre question en ce monde que la question religieuse.

***

Diplomatie secrète et livres sibyllins.

Chaque fois que, vis-à-vis de ses créanciers anglo-saxons, la France essaie de faire valoir ses droits à un traitement de faveur, un concert de clameurs s'élève, soit outre-Manche, soit outre-Atlantique, pour dénoncer le cynisme d'un débiteur qui répudie les dettes les plus sacrées. Tel a encore été le cas, après le brillant discours où M. Louis Marin a pris le Parlement français et le monde entier à témoin de l'injustice qu'on semble préméditer à Washington et à Londres, à notre détriment.

Nous n'entendons pas revenir ici sur les titres que la France, dans sa défensive contre les huissiers anglais ou américains, peut tirer de la guerre livrée sur son territoire, pour se dire créancière de ses créanciers. D'autres raisons extraites soit de l'histoire, soit des archives, où sommeillent à demi certains projets ou actes internationaux restés dans l'ombre, devraient suffire, semble-t-il, à rendre nos poursuivants plus traitables et, en particulier, celui d'entre eux qui se montre le moins accommodant.

Précisément, on met sous nos yeux un curieux ouvrage, riche en vues larges et sagaces, publié en 1913, sur le Pangermanisme (1), par

(1) Roland Usher : *Pangermanism*, edited by Houghton Mifflin C°; Boston et New-York.

un spécialiste de la politique extérieure américaine, M. Roland Usher, professeur d'histoire, à l'Université de Saint-Louis (Missouri). En vertu de sa compétence, souvent mise à contribution par la Secrétairerie d'État à Washington, en liaison étroite avec d'importants collaborateurs de ce même département, durant la guerre hispano-américaine (1899), M. Usher fut, surtout pendant cette période, initié aux hautes tractations de la Maison-Blanche, ce qui confère à ses assertions un caractère d'authenticité difficilement récusable. Son livre nous offre une donnée dont le journal *la Croix* s'est déjà occupé, il y a trois ans, pour en présenter une brève analyse. Il s'agit d'un accord secret qui aurait été conclu à Londres, en 1897, devant les visées de plus en plus menaçantes de l'impérialisme allemand, entre des représentants de la France, de l'Angleterre et des États-Unis, pour établir entre les trois puissances une solidarité positive, au cas d'un conflit des deux premières avec l'Allemagne. Si le commentaire de *la Croix* n'a pas éveillé, à l'époque, tous les échos qu'il comportait, c'est que toutes les questions d'importance baignaient encore dans les mirages de la victoire, et que, pour le grand public comme pour la grande presse, la politique américaine, qui gardait encore un secteur sur le Rhin, ne s'était pas affirmée, avec autant de clarté qu'aujourd'hui, résolument favorable à l'Allemagne et contraire au redressement français.

D'après ce contrat tripartite, l'Amérique devait, le cas échéant, fournir aux Alliés toutes les matières premières et tous les produits manufacturés dont ils auraient besoin ; empêcher l'Allemagne de se ménager des appuis financiers aux États-Unis ; appuyer les opérations des Alliés dans les milieux d'affaires américains ; protéger les intérêts de la coalition en Extrême-Orient et dans le golfe du Mexique ; assurer la surveillance des routes maritimes de l'Atlantique, entre les deux continents ; constituer aux Philippines les éléments d'une force navale suffisante pour faire la police du Pacifique ; enfin, s'opposer à l'expansion de l'Allemagne dans les parages américains, ainsi que sur les routes maritimes de l'Extrême-Orient.

En échange de ces importants services, l'Angleterre et la France prenaient les engagements suivants : l'Angleterre transporterait aux États-Unis ses capitaux placés en Allemagne ; les capitaux américains jouiraient de privilèges pour leur placement dans les colonies anglaises et françaises ; l'accès des marchés anglais et français serait garanti à l'Amérique pour ses matières premières et ses produits manufacturés ; les États-Unis auraient un droit de contrôle, sans partage, sur le golfe du Mexique ; ils auraient les mains libres au Mexique même, dans l'Amérique Centrale, sur les Antilles espagnoles,

Haïti et les Philippines : ils participeraient à la pénétration en Chine : ils pourraient annexer l'île de Guam, les îles Hawaï, établir des stations de charbon dans le Pacifique : enfin, construire et surveiller le canal de Panama.

Ces arrangements, pris dans un esprit de protection réciproque, n'avaient aucun caractère de provocation vis-à-vis de l'Allemagne. Celle-ci devait, cependant, y voir, si le pacte venait à sa connaissance, l'avertissement qu'une résistance solide se préparait aux ambitions déjà quasi officielles du pangermanisme. La guerre sino-japonaise avait porté l'Empire du Soleil Levant au premier rang des puissances mondiales. Une jonction de cette force nouvelle ne paraissait pas impossible avec l'Allemagne qui s'installait bruyamment au Chan-Toung, après l'assassinat de son ministre par les Boxers. Les ambitions, d'une part, les appréhensions, de l'autre, montaient à un diapason dont on recueillait plus d'un témoignage. Souvent, un épisode survenu après l'événement précise les causes d'où il est sorti et révèle le feu qui couvait sous la cendre. On sait qu'au cours des opérations navales que les États-Unis devaient ouvrir contre l'Espagne, l'escadre américaine de l'amiral Dewey rencontra, dans la baie de Manille, quelques vaisseaux allemands commandés par l'amiral von Gœtzen. Dans l'entrevue qui eut lieu entre les deux commandants en chef, ce dernier s'abandonna à de telles confidences sur les projets de l'empereur Guillaume, visant l'Angleterre et les États-Unis eux-mêmes, qu'à son retour à Washington, l'amiral Dewey répétait à qui voulait l'entendre : « Notre prochaine guerre sera contre l'empire allemand. »

Quoi qu'il en soit, au moment du pacte, la révolution cubaine battait son plein. Les États-Unis, décidés à intervenir, n'attendaient plus qu'un prétexte, celui que devait leur donner, peu après, la mystérieuse catastrophe du *Maine* ; ils s'assuraient donc par avance toute latitude pour rattacher à leur guise les colonies espagnoles au système américain. Ultérieurement, lors des événements du Vénézuéla, l'attitude des États-Unis et de l'Angleterre, devant le blocus de la Guayra par une flotte allemande, fit présumer qu'il y avait quelque entente sous roche. Ce fut encore la création de la république de Panama sous le protectorat des États-Unis : ce furent les péripéties de la révolution mexicaine et l'entière liberté d'allure systématiquement laissée à la politique de la Maison-Blanche, par les puissances les plus intéressées, pourtant, comme l'Angleterre et la France, à sauvegarder, dans ces régions, leurs vastes intérêts et leurs nombreux nationaux, sans cesse molestés par les bandes révolutionnaires. Autant de réalisations au profit des États-Unis, c'est-à-dire en vertu

de rapprochements assez naturels, autant de faits à l'appui des assertions du professeur Usher.

Mais, en dehors de ces circonstances suggestives, l'entente dont il s'agit fut encore certifiée par M. Osborne, ancien conseiller de l'ambassade des États-Unis à Tokio, qui, dans son livre *Problèmes du Japon* (1918) a donné, après M. Usher, une reproduction clarifiée de ce texte. C'est ce dernier ouvrage (1) qui, traduit en allemand sur l'ordre de l'ex-empereur Guillaume, en 1919, permit à l'ancien souverain de mentionner, dans ses célèbres *Mémoires*, l'entente de 1897 comme un des motifs lointains de la conflagration mondiale. A vrai dire, le ton frivole, les allégations superficielles et souvent erronées de l'ex-kaiser dans ses confidences, ont pu donner à quelques-unes de ses citations un caractère apocryphe. En revanche, un détail qui semble garantir assez sûrement la valeur des textes en question, c'est que, depuis la guerre, c'est-à-dire depuis le moment où les États-Unis ont changé radicalement d'attitude envers l'Allemagne, les éditions de cet ouvrage, ainsi que de l'ouvrage du professeur Usher, ont été si soigneusement retirées de la circulation, qu'on n'en trouve plus d'exemplaires ni chez les éditeurs, ni chez les libraires auxquels il est le plus naturel de s'adresser.

Car tout allait changer dans les procédés des États-Unis envers l'Allemagne vaincue, à partir du moment où la haute finance américaine, proche parente de la finance cosmopolite, chercherait à recouvrer les avances prodiguées par toutes deux de ce côté, et s'engagerait dans de folles spéculations sur le mark.

Tout fut changé, non seulement dans la politique américaine, mais dans celle du Cabinet de Londres, d'accord avec la Cité, vis-à-vis de l'ancien ennemi auquel devaient être prodiguées toutes les complaisances pour aboutir finalement au plan Dawes qui consacre et assure le relèvement complet du Reich. Les contrats, gages et témoins des anciennes méfiances, ne devaient-ils pas disparaître à tout prix?

De tels revirements paraîtront encore plus étranges si l'on note que, dans ces exposés, ce n'est pas seulement le mot d'*accord* qu'emploie le professeur Usher, mais le terme d'*alliance* répété avec insistance et qui donne, notamment, toute leur force aux dernières phrases de son livre où il mentionne l'accession ultérieure d'un quatrième partenaire, la Russie, à l'acte signé par les trois autres.

« Les trois premiers *alliés*, écrit-il, ne pouvaient rompre l'alliance sans mettre en péril tout ce qui leur est cher. Le quatrième (Russie)

(1) *The problem of Japan*, published by Van Langenhuyssen. Amsterdam 1918 Rotterdam.

ne pouvait le faire sans répudier toutes les ambitions qui ont été l'épine dorsale de la politique russe, depuis qu'elle est intervenue sur l'échiquier européen. »

Devant les réalités qui paraissent sortir de ces pages publiées, nous l'avons dit, en 1913, on se demande, avec quelque surprise, comment les États-Unis ont pu attendre jusqu'au 6 avril 1917 pour entrer dans la guerre, au lieu de se prononcer pour l'Entente dès les premiers jours du conflit. On peut se demander de même par quel oubli les Chancelleries de Londres, de Paris, de Petrograd ont omis de rappeler en temps utile à la Maison-Blanche les promesses dont elles pouvaient se prévaloir, à leur tour, après les nombreux avantages retirés par les États-Unis de leurs concessions de 1897.

Peut-être l'explication pourrait-elle se présenter comme suit. Au début de la conflagration européenne, l'opinion dominante était, on s'en souvient, que la lutte serait courte. Manque rapide d'argent et de ressources, épuisement général, prompte intervention des neutres, tels étaient les arguments qui appuyaient cette thèse. L'Amérique, dont les préparatifs réclameraient un délai considérable, ne serait prête au combat que trop tard. Tout serait réglé sans elle. L'invocation du *casus fœderis* paraissait superflue. Il semblait préférable d'utiliser les États-Unis au point de vue commercial, comme un inépuisable réservoir. Ce système prévalut pendant les premières années, la lutte se prolongeant toujours au delà des prévisions. La théorie de M. Lloyd George, suivant laquelle le commerce anglais ne devait pas souffrir du conflit, trouvait à cet état de choses une satisfaction évidente, les importateurs et réexportateurs britanniques s'adonnant, au profit de l'Allemagne, à une active entreprise de ravitaillement par l'intermédiaire des neutres, opérations que l'entrée en scène des États-Unis ne pouvait que gêner, et dont tous les détails ont été catalogués avec soin par l'amiral anglais Consett, dans son fameux livre. La presse, ignorante des choses, ou tenue en bride, ne soufflait mot. La finance internationale, prêtant et vendant aux deux camps en présence, servie dans les conseils de l'Entente par des agents à elle, sûrs et haut placés, ménagée et obéie par la censure, jouait avec bénéfice sur les deux tableaux. Elle n'était pas pressée de voir intervenir des éléments capables de décider la victoire. Écoutées à Paris comme à Londres, ses inspirations, réglées par le souci de sauver ses créances sur les deux groupes de combattants, préparaient une paix blanche. « Ni vainqueurs, ni vaincus, » tel était son mot d'ordre, avant qu'il ne fût claironné par M. Wilson qui, de son côté, trouvait son compte à tous ces délais. Le pacte de 1897, sorte de « gentlemen's agreement », n'avait pas été soumis au Sénat américain, pas plus

qu'aux parlements britannique et français. Sans autre force que celle d'un engagement moral, l'accord laissait à la conscience du président des États-Unis une stricte latitude dont celui-ci profita pour attendre son heure, c'est-à-dire l'épuisement complet des belligérants. Il lui suffirait alors, pensait-il, de crier « Bas les armes », pour être salué par tous comme un sauveur et pour donner sa formule autoritaire au réajustement général.

Seul, Théodore Roosevelt, qui, vers 1897, avait été sous-secrétaire au département de la Marine, et avait dû être renseigné sur l'existence de l'accord, prêchait, comme l'acquittement d'une dette d'honneur, l'intervention immédiate des États-Unis dans la guerre, aux côtés de l'Entente. La mort ne tarda pas à lui fermer la bouche.

Tel est l'ensemble de réflexions qui se dégage du livre de M. Usher. Aucune conclusion formelle ne s'impose, en somme, à l'esprit. Mais des circonstances concordantes, des faits mystérieusement liés entre eux et qui ne s'éclairent que dans l'hypothèse du pacte, engendrent une impression troublante de vraisemblance. Si des citoyens américains, personnages importants, au courant des choses et possesseurs de plus d'un secret, n'ont pas joué leur bon renom sur une publication suspecte, comment les États-Unis, après avoir retiré du contrat presque tous les bénéfices qui leur étaient réservés, n'ont-ils pas mieux observé, au moment venu, les clauses souscrites par eux? Si l'Angleterre a préféré la préservation de son commerce plutôt que d'invoquer l'accord, quelles ont bien pu être les raisons de la France pour se taire? Ne resterions-nous pas, en dernière analyse, crédités tout au moins de l'équivalent des obligations américaines qui ne furent pas acquittées à l'échéance?

Quels que soient les motifs de doute, nous sommes si rudement poussés au pied du mur par le papier timbré de nos anciens frères d'armes, qu'il n'est pas inopportun de rechercher, même de ce côté, dans l'antre des Sibylles, un renforcement éventuel de notre appareil défensif et, peut-être, une chance de plus de gagner nos procès.

Paul Le Faivre,
Ministre plénipotentiaire.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

La situation financière de la France. — *La crise financière est avouée par le gouvernement. Elle se traduit, à la Bourse, par le marasme des affaires et par la chute du franc.*

C'est dans une atmosphère de méfiance générale que la Chambre des députés poursuit la discussion de la loi de finances.

M. Herriot, sans nier la gravité de la situation, fait appel à la confiance et annonce la suppression du bordereau de coupons, qui a produit la thésaurisation et l'évasion des capitaux (16 *février*).

M. Clémentel, ministre des Finances, expose à son tour les projets financiers du gouvernement pour venir au secours de la trésorerie (22 *février*).

La discussion se poursuit du 20 au 28 février. La Chambre supprime la saisine, modifie le régime fiscal des donations entre vifs, celui des droits de la femme mariée. Elle établit de nouvelles taxes. Elle oblige les sociétés anonymes à remployer leurs réserves légales en rentes.

Le pacte de sécurité et les dettes interalliées. — *Le rapport de la commission de contrôle militaire en Allemagne est remis au maréchal Foch* (15 *février*). *Ce document, qui constate la réalité des armements du Reich, n'est pas publié, sans doute à la demande des Anglais qui ne tiennent pas à monter les esprits contre l'Allemagne et veulent ménager le chancelier Luther.*

Lord Crewe a une entrevue au quai d'Orsay avec M. Herriot. Tous deux se mettent d'accord sur le le principe de la réunion d'une conférence interalliée qui examinera les conséquences à tirer des conclusions de la commission de contrôle (21 *février*).

Les Allemands seront-ils entendus? Ils le demandent, et les Anglais semblent disposés à les écouter. L'idée d'une conférence du désarmement terrestre avec participation de l'Allemagne fait des progrès à Londres.

Le gouvernement allemand, de son côté, multiplie les avances. On parle d'un pacte de garantie qu'ils offriront à la France, à l'Angleterre et à la Belgique. Accepterons-nous de transiger sur la sécurité, après avoir transigé sur les réparations? Et que deviendraient, dans ce cas, nos alliés de l'Europe orientale? Le discours du ministre des Affaires étrangères Skrzynski à la Diète polonaise traduit les inquiétudes de la Pologne (25 *février*).

Les négociations franco-allemandes pour le traité de commerce, qui traînaient en longueur, semblent prendre meilleure tournure. On annonce qu'elles se poursuivront. Il est vrai que nous faisons des concessions : les Allemands obtiendront notre tarif minimum par étapes (26 *février*).

Cependant, le kronprinz est acclamé à Berlin (18 *février*), *et cent mille républicains réclament, à Magdebourg, la réunion de l'Autriche à l'Allemagne* (22 *février*).

FRANCE. — *Lettre des cardinaux français à M. Herriot au sujet de l'ambassade du Vatican, et réponse de M. Herriot* (17 *février*).

— *Le « petit congrès » du parti radical-socialiste invite M. Herriot à mettre fin à l' « organisation de l'émeute par des bandes armées » et à prendre des mesures contre « les généraux factieux », notamment le général de Castelnau* (18 *février*).

ALLEMAGNE. — *Le cabinet prussien Marx est mis en minorité au Landtag, par la coalition de la droite et des communistes* (20 *février*).

— *Le président Ebert est opéré de l'appendicite et meurt le* 28 *février. Avec lui disparaît le dernier vestige de la révolution de* 1918. *M. Luther prend, en vertu de la Constitution, les fonctions de suppléant du président d'Empire.*

TURQUIE. — *L'agitation signalée depuis quelques semaines dans le Kurdistan se développe en une véritable révolte* (25 *février*).

A. M.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XX — JANVIER-MARS 1925

JACQUES BAINVILLE.	*Le salon d'Aliénor*	673	24
ÉMILE BAUMANN ...	*Saint Paul.* I	302	21
— ...	— II	458	22
— ...	— III	595	23
— ...	— IV	683	24
RENÉ BAZIN..... de l'Académie française.	*Un homme : Jean du Plessis de Grenédan*	545	23
ANDRÉ BEAUNIER...	*Julie ou les périls de la sensibilité.* II	34	19
— ...	— (fin)	182	20
CHARLES BENOIST ... de l'Institut.	*Erreurs d'hier, Fautes d'aujourd'hui, Menaces de demain...*	145	20
— ...	*M. Edouard Herriot ou l'homme d'Etat tel qu'il ne doit pas être*	401	22
EUGÈNE CAVAIGNAC.	*L'Europe détient-elle le secret de la civilisation?*	69	19
LÉON DAUDET	*Nostradamus* (roman contemporain). I	273	21
—	— II	417	22
—	— III	615	23
—	— (fin)	723	24
LUCIEN FABRE	*Le Tarramagnou* (roman). I.	1	19
—	— — II.	211	20
—	— — III.	341	21
—	— — IV.	487	22
—	— — (fin).	562	23
ANDRÉ MAUREL	*Souvenirs sur Mme de Loynes..*	705	24

Charles MAURRAS..	*L'esprit de Maurice de Guérin*..	174	20
— ..	*Réflexions sur la critique et sur l'action*	331	21
***.....	*La Nouvelle Hélène* (fin).....	90	19

LES IDÉES ET LES FAITS

LA VIE A L'ÉTRANGER

Lucien Bec	*L'accord russo-japonais*.....	527	22
René Johannet...	*Après les élections allemandes*.....	121	19
— ...	*Symptômes et pronostics pour 1925*.....	245	20
— ...	*L'Espagne et le Maroc*.....	371	21
— ...	*Relèvement et redressement de l'Allemagne*.....	523	22
— ...	*La politique des conservateurs anglais*.....	649	23
— ...	*Après la mort d'Ebert; Pactes et sécurités*.....	768	24

LES LETTRES

Roland Dorgelès.	*Les Ecrivains morts pour la France*.....	378	21
Robert Kemp.....	*Le Surréalisme*	252	20
—	Livres nouveaux : *L'homme qui avait un remords; Chant funèbre pour les morts de Verdun; Homicide par imprudence*	382	21
—	*Les Mémorables d'Anatole France*.....	531	22
—	Livres nouveaux : *Conflits intimes; La Proie de Vénus; Les Enchaînements*.....	774	24
Robert Lejeune ..	*Images de la guerre*.....	655	23
Henri Rambaud ..	*La correspondance de jeunesse de Jean-Jacques Rousseau*.....	126	19

LES BEAUX-ARTS

André Cœuroy ...	*Musique et music-hall*.....	131	19
— ...	*Le cinquantenaire de l'Opéra : Lully et Rameau.*	385	21
— ...	*Comédie musicale, musique de scène et mélodrame*	661	23
François Fosca ...	*Un livre sur Fra Angelico*.....	134	19
René Mary.....	*Ronsard et la musique du seizième siècle*.....	389	21

L'HISTOIRE

Paul Ballaguy ...	*Le Rôle politique de Marie-Antoinette*.....	535	22
Gaston de Lagarde.	*L'Académie de France à Rome*.....	779	24

LES SCIENCES

Alphonse Berget .	*La vieillesse et la mort de la terre*.....	258	20

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

***	*M. Vincent Auriol*	136	19
—	*M. Pierre-Etienne Flandin*	392	21
—	*M. César Chabrun*	538	22
—	*Me Demange*	665	23
—	*M. Georges Valois*	786	24
René Benjamin	*M. Emile Buré*	265	20
Paul Le Faivre	*Diplomatie secrète et livres sibyllins*	790	24
Lucien Dubech	Le théâtre : *Nous ne sommes pas si forts, l'Egale, Une étoile nouvelle*	139	19
—	Le théâtre : *la Reprise*	268	20
—	Le théâtre : *les Zouaves, par M. Bernard Zimmer.*	395	21
—	Le théâtre : *la Vierge au grand cœur*	540	22
—	Le théâtre : *le Mariage de M. Le Trouhadec*	668	23

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 32025.